

Les livres par année

Des femmes du MLF

L'Alternative

Brochure, 62 p.

C'est dans le MLF (depuis 1968) que s'est amorcée de manière offensive et radicale la lutte pour la libération de l'avortement. Par-delà des luttes qui continuent à se mener sur ce problème sur un plan strictement social, un groupe de femmes du MLF donne sa position.

Le problème de l'avortement n'est-il qu'un sauvetage qu'on doit s'attacher à rendre moins douloureux et moins traumatisant? Nous savons en tant que femmes que l'avortement se pose à nous comme une épreuve du corps.

On ne peut traiter et résoudre le rapport au désir d'enfant (dans son ambiguïté contradictoire) en le liquidant dans un acte médical indolore.

La revendication pour les femmes à disposer de leur corps est nécessaire: mais elle reste insuffisante si elle ne tient pas compte des contradictions dans le désir. L'avortement peut être tout à la fois moment de libération et refus d'un corps de femme; ce corps qui se retrouve et se reconnaît aussi dans le rapport qui s'établit entre grossesse et jouissance, maternité et bonheur inconscient...

Cette brochure fait état d'une prise de position politique d'un groupe du MLF, à partir d'un travail collectif sur la sexualité et le corps, travail qui fait la spécificité d'une tendance du MLF en France.

des femmes

Sibilla Aleramo*Une femme*

Roman, 256 p., traduit de l'italien par le collectif de traduction *des femmes*

Lu par Emmanuelle Riva, "La Bibliothèque des voix", 1980

Un livre dans lequel Sibilla Aleramo ne "dénonce" pas l'oppression subie par une femme. Elle la donne simplement à voir dans sa complexité. Elle ne fait pas non plus l'apologie de la révolte. Elle se contente d'en décrire, avec une émotion contenue, les cheminements, les hésitations. Pour avoir su cerner cette réalité,

Aleramo a écrit un livre qui importe. Unique, sans doute en ce genre. Un livre d'une virulente tendresse. Et sereinement féroce. Une autobiographie, en tout cas, où les femmes reconnaîtront leurs blessures, leurs rêves avortés, leurs grandes résignations, leurs petites révoltes. Décidément, un miroir fidèle.

Antoine Gallien, *Le Monde*

Elena Gianini Belotti*Du côté des petites filles*

Essai, 264 p., traduit de l'italien par le collectif de traduction *des femmes*

"Pour chacune", 1976, 250 p. Poche, 1993, 208 p.

Quel réquisitoire ! Diable, se dit-on, c'est trop ! Et pourtant c'est vrai ; tout n'est pas juste pour chacun, mais chacun y retrouve partie de ses préjugés. En lisant le premier chapitre sur l'influence des conditionnements sociaux sur la formation du rôle féminin dans la petite enfance – et qui

s'intitule "l'attente de l'enfant" –, nous reconnaissons sans peine les commentaires de notre propre famille, de notre entourage et de la clientèle des services sociaux...

Quel dur labeur attend les femmes pour obtenir un revirement de cette situation !

C. G., *Actualités sociales hebdomadaires*, 18 juillet 1975

Écrit par une enseignante, étayé par des enquêtes, c'est un livre important : il montre, pour la première fois, de façon claire et irréfutable, les racines de l'inégalité entre hommes et femmes : dès sa naissance la petite fille est traitée diffé-

remment du petit garçon, dès la maternelle elle est enfermée dans un rôle écrit à l'avance.

Best-seller en Italie, ce livre est à mettre entre toutes les mains, surtout celle des parents et des enseignants.

Dominique Pelegrin, *Télérama*, 21 janvier 1976

Chantal Chawaf*Retable
La Rêverie*

Fiction, 168 p.

"Pour chacune", 1978, 220 p.

Traduit en anglais

Lu par l'auteur, "La Bibliothèque des voix", 1981

(...) dans *Retable* comme dans *La Rêverie* – et là est le lien profond entre ces deux textes – Chantal Chawaf transforme l'écriture en moyen d'explorer le corps, de dire la singularité de l'individu par sa présence à son corps, et par-là même à la vie. Et le corps, en l'occurrence, ne peut être que sexué. (...)

Pour descendre dans les profondeurs charnelles, rendre compte métaphoriquement ou presque littéralement des pulsations

de la vie, Chantal Chawaf épuise plusieurs vocabulaires, ceux de l'anatomie ou de la chimie, mais aussi de la boucherie, des épices, de la cuisine et réussit, malgré ce qu'ils peuvent avoir de prosaïque, à les couler dans un rythme poétique, dans un mouvement d'écriture qui paraît s'enfoncer jusque dans les souterrains de l'inconscient, dans les replis du corps.

Claude Bonnefoy, *Les Nouvelles littéraires*, janvier 1975

Collectif italien *Être exploitées*

Essai, 288 p., traduit de l'italien par le collectif de traduction *des femmes* "Pour chacune", 1976, 288 p.

Quatre femmes et un homme ont écrit, en 1971, *Être exploitées* comme thèse de sociologie pour l'université de Trento en Italie. Les femmes de ce collectif ont formé l'un des premiers groupes du Mouvement de Libération des Femmes italien. (...)

Être exploitées est la première étude collective, détaillée, faite à partir d'une réalité et d'une pratique concrètes, ancrées dans l'actualité politique européenne et

italienne. C'est sur la base d'une expérience et d'un point de vue politique de femmes que sont démontés les mécanismes idéologiques qui tentent de masquer l'exploitation économique, psychique, sexuelle des femmes pour les maintenir sous la loi de la masculinité capitaliste. Ce travail déplace aussi les notions classiques élaborées par le marxisme et la psychanalyse, et il les oriente vers de nouvelles pratiques politiques.

des femmes

Xavière Gauthier *Rose saignée*

Fiction, 128 p.

Ce texte semble écrit un jour de folie, livide et englué – jusqu'au moment où l'on sait que ce délire est le quotidien de toutes, plus ou moins refoulé – quelque part au fond des névroses, au bord d'un "trou innommable". Et l'inconscient affleure. (...)

Rejetée pour cause de sexe creux, de délire de jouir, elle l'est aussi pour les règles, cette "impureté immonde". Des

lignes rouges, comme écrites à la main, s'insinuent dans le texte imprimé et se font la poubelle des idées reçues en la matière, et il n'en manque pas. (...)

Le nom fétiche de *Rose saignée*: Istanbul, Orient et saleté, splendeur et misère, "Istanbul, ghetto, cloaque, boursoufflure d'un désir en impasse". Il fallait ce livre.

S. P., *Politique Hebdo*

Évelyne et Claude Gutman *Dans le mitan du lit*

Roman, 261 p.

"Pour chacune", 1978, 288 p.

Traduit en espagnol, grec, italien, allemand

C'est un roman. Un document psychologique aussi. Un jeune couple, dont chacun fut mêlé (surtout elle) – à travers les mouvements gauchistes – aux événements de Mai 68, décide, un soir, d'écrire "ensemble". Leur recherche est basée sur le besoin de confrontation dans une expression libre et complète de chacun, de ce qui forme le contexte le plus traditionnel des relations homme-femme: le mariage. (...)

Une authenticité émouvante dans leur désir de ne rien mutiler de la personna-

lité de la jeune femme et de ne pas renoncer à leur amour, à l'amour maternel ou paternel. Conciliation difficile entre le "mitan du lit" qu'ils se refusent à idéaliser ou calomnier, et les exigences d'un accomplissement intellectuel féminin que menace, craint-elle, l'assumption des fonctions physiologiques et sentimentales "normales".

À la fin, l'homme renâcle à ce dialogue écrit. Mais le problème a été éclairé sur des points névralgiques.

Marie-Louise Coudert, *L'Humanité Dimanche*, 30 octobre-5 novembre 1974

Igrecque
*Ô maman,
 baise-moi encore*

Fiction, 128 p.

L'auteur de ces pages n'a voulu dévoiler de son identité que son seul pseudonyme, Igrecque, qui renvoie à un pays d'origine paternelle, mythologique et à une initiale. Mais la biographie, partout présente, passe à travers les mots d'amour et de haine d'une fille envers sa mère. L'appel et le rejet incessants d'un corps maternel inaccessible et étouffant, jamais assez

muet, jamais assez dévorant, assez proche, assez lointain, qui fascine mais se dérobe toujours. (...)

Une femme qui dérive dans la fiction, un corps de femme pris dans le langage. Ce que la psychanalyse interroge dans ses écrits savants, se révèle ici dans la poésie comme une vérité, comme le désir d'une trace qui s'efface, d'une naissance.

des femmes

Julia Kristeva
Des Chinoises

Essai, 240 p.

Traduit en japonais, danois, allemand, espagnol, italien, anglais, portugais

Étude systématique des systèmes de parenté archaïques, de leurs traces. Morale et société confucéenne (représentation de la femme, dévalorisée, considérée comme un "petit homme" – mais aussi distinction de la jouissance et du social, du privé et du public, n'accordant à la femme un certain pouvoir que sur son "territoire" restreint). Histoire du

mouvement féministe, de sa difficile jonction avec le mouvement révolutionnaire. Exploration du rôle de la femme dans la société socialiste chinoise (lois sur le mariage et la famille, entrée massive des femmes sur la scène politique et économique, leur rôle dans les phases révolutionnaires, les campagnes critiques, etc.).

Guy Scarpetta, *Le Quotidien de Paris*,
 20 février 1975

Juliet Mitchell
L'Âge de femme

Essai, 233 p., traduit de l'anglais par Françoise Ducrocq et le collectif de traduction *des femmes*

Juliet Mitchell, militante anglaise, tente dans *L'Âge de femme*, une confrontation entre marxisme classique et féminisme. Elle retrace l'historique des mouvements de femmes, les articulant aux luttes des Noirs, des étudiants, des hippies. (...) Mitchell fait partie de la troisième vague du féminisme contemporain. La première génération, celle de Betty Friedan, "réformiste", égalisatrice, fut bousculée par la

virulence d'une Kate Millett. Celle-ci mêle dans ses attaques du chauvinisme mâle Mailer, Miller et Freud. Mitchell, elle, prétend ne pas éluder – comme le fait le mouvement américain – l'apport freudien. Elle prend soin – et c'est là son originalité – de dégager Freud des réductions biographiques, tout autant que du normativisme intégrateur des postfreudiens.

Christian Descamps, *La Quinzaine littéraire*,
 août 1974

Victoria Thérane
Hosto-Blues

Roman, 476 p.

“Pour chacune”, 1976,

Tome 1 : 250 p.

Tome 2 : 185 p.

Traduit en italien

Lu par Michèle Moretti,
 “La Bibliothèque des voix”,
 1980

Au nom de Miller, Céline, etc., on a suffisamment élevé de barrages contre Albertine Sarrazin ; au nom d’Albertine Sarrazin, refusé Victoria Thérane ; à quelle femme convulsive et éclatante refusera-t-on l’écoute, au nom de Victoria Thérane ?

Il faut lire cet épais livre nocturne, sombre comme une *pasionaria* de Naples, tout

chargé des noirs parfums d’un monde de douleur et du sang méditerranéen de son auteur, cette jeune femme blonde qui préfère aujourd’hui conduire un taxi que vider les bidets, mais ne lâchera pas de sitôt cette plume que seule *des femmes* (quinze ans après la première) lui a permis de faire connaître dans ce monde d’hommes.

Françoise d’Eaubonne, *Magazine littéraire*, n°99

Ti-Grace Atkinson
Odyssée d'une amazone

Essai, 280 p., traduit de l'américain par Marta Karlisky

Odyssée d'une amazone: voilà un livre qui illustre à quel point, lorsqu'on parle de féminisme, on peut parler de mille choses différentes. Il est clair qu'une féministe suisse modérée ne retrouve plus ses petits dans les thèses de Ti-Grace Atkinson, l'extrémiste américaine. (...)

L'Odyssée d'une amazone est un recueil de discours, articles et essais écrits de 1967 à 1972. Ce sont des réflexions sur l'histoire du mouvement des femmes, des appels lancés dans les moments chauds, et qui ont marqué l'évolution de la pensée radicale.

Simone Guye, *La Suisse*,
13 janvier 1976

Michèle Causse
L'Encontre

Fiction, 168 p.

C'est un texte de philosophie-femme, fidèle à son incarnation et aux mouvements que celle-ci impose, un "corps" de pensée. (...)

La pensée ne s'épuise jamais dans le concept, elle habite le foisonnement de l'image, de la phrase. Deux attitudes, deux manières d'être s'affrontent ici, et se conjuguent: conquête et accueil, mouvement et immobilité. Deux manières d'être

femme (et simplement humaine) mais où le vertical apparaît ultimement comme ce qui se dresse à partir de l'horizontal. C'est peut-être le premier geste d'une pratique féminine de la réflexion. On ne peut nier que celle-ci doive sans doute à l'héritage philosophique traditionnel: mais l'héritage est assumé autrement, approprié, réincorporé à neuf. Le verbe est fait chair. La pensée est poème.

Françoise Collin, *Cahiers du Grif*,
1975

Hélène Cixous
Souffles

Fiction, 224 p.

Dans *Souffles* et *La*, Hélène Cixous est à l'écoute de ses pulsations inconscientes, et elle travaille au plus près de ses fantasmes – fantasmes de féminité –, dans l'attente joyeuse d'une ère nouvelle. Son

écriture raffinée, vibrante de lyrisme, tout empreinte de savoir et de technique, toute traversée de rythmes classiques, tend à manifester l'existence d'une écriture qui serait spécifiquement féminine.

Nouvelle Revue Française,
novembre 1976

Texte pour la première Voix. Celle de la "mère": celle qui l'a touchée jadis. Donné la première douleur, la première jouissance. La musique sans nom, toujours cherchée-retrouvée dans l'amant-mère, dans la chair, le sexe, les

territoires lumineux de ce qu'ils ne peuvent plus appeler le "continent noir". Ce texte s'élance au plus près de l'écriture. Méditation et psaume sur la passion d'une femme: son corps exploré, blessé, réparé.

H. C.

**Françoise
d'Eaubonne**

*Le Satellite
de l'Amande*

Roman, 256 p.
Traduit en allemand

Françoise d'Eaubonne annonce que ce texte n'a rien à voir avec la science-fiction ni avec un roman d'anticipation mais qu'il s'agit d'un conte à lire au second degré et que le soleil Amande est peut-être le nom de Demain. Aux futurologues de chercher à découvrir si les "prédictions"

de l'auteur sont excellentes, mais sur le plan littéraire, il faut reconnaître que l'exercice de style est réussi. (...)

Conte ou farce, plaisanterie ou support d'une pensée philosophique ultraféministe, *Le Satellite de l'Amande* est peut-être tout cela à la fois.

B. Hilbert, *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, 1^{er} septembre 1975

**Arlene
Eisen Bergman**

*Femmes
du Vietnam*

Essai, 400 p., traduit de
l'américain par
Iona Wieder et
Claude Lefèvre
"Femmes de tous les pays"

Arlene Eisen Bergman a été militante active aux États-Unis contre la politique impérialiste du gouvernement américain au Vietnam. Elle a créé avec d'autres militantes une maison d'édition à San Francisco. C'est à la suite de nombreux séjours au Vietnam, le dernier datant de 1975, qu'elle a écrit *Femmes du Vietnam*. Pendant plus de trente ans, face à la guerre coloniale et impérialiste des Français, puis des Américains, les femmes vietnamiennes

ont lutté pour maintenir la vie : enfants, récoltes, industrie, instruction, alphabétisation, soins aux blessés. (...) Assumant la responsabilité d'organiser la vie dans les territoires libérés, elles participent aussi à la lutte armée clandestine, aux sabotages, elles font des campagnes de politisation de la population des villages, de démoralisation de l'armée ennemie et si elles se prostituent, c'est pour obtenir aussi d'importants renseignements.

des femmes

Lidia Falcón
*Lettres à une
idiote espagnole*

Essai, 368 p., traduit de
l'espagnol par le collectif
de traduction *des femmes*

Lidia Falcón, avocate, a été arrêtée en même temps qu'Eva Forest et, comme elle, est détenue à la prison de Yserias. Ces *Lettres*, écrites au printemps 74, sont destinées à Eva, sa camarade de combat dont "l'idiotie est sans issue". Cette idiotie consiste bien sûr à se vouloir l'égale de l'homme.

Le temps d'une correspondance, Lidia Falcón va troquer ses idées progressistes

contre celles des millions de femmes qui ont choisi de "partager leur temps entre les tâches domestiques et leurs fonctions maternelles".

De multiples témoignages d'épouses et mères souvent conformistes lui ont fourni la matière, quant à l'arme, Lidia n'a aucune peine à l'utiliser, c'est l'ironie qui devient pour la circonstance procédé littéraire.

Renée Mourgues, *La République des Pyrénées*, 26 juillet 1975

Eva Forest

Journal et Lettres de prison

Document, 450 p., traduit de l'espagnol par le collectif de traduction *des femmes*
 "Pour chacune", 1976, 256 p.

Et si elle a accepté la publication des ces lettres, c'est pour que s'amplifie le cri d'alarme, l'appel à la solidarité non pour elle, mais pour tous ceux qui partagent son sort et que menace la peine capitale.

Lire Eva Forest, c'est donc le premier acte de solidarité. Mais c'est aussi découvrir une femme qui résiste. Pleine d'in-

quiétude pour ses enfants, et pourtant résolue. (...)

Enfermée, elle ne cède pas. Fait un sermon sur la drogue pour mettre en garde ses enfants, les inviter à être du côté de "ceux qui veulent que l'homme devienne un homme". Les murs de la prison ne la séparent pas de la vie.

Max Gallo, *L'Express*,
 21 juillet 1975

Erika Kaufmann

Transfert

Roman, 531 p., traduit de l'italien par le collectif de traduction *des femmes*
 "Les femmes ont leurs raisons"

Pour la première fois dans *Transfert* une femme ose parler ouvertement – et non dans un exposé scientifique – de cet Œdipe qu'au cours de toute analyse le patient doit affronter. (...)

Dans son roman – qui est aussi document, essai, pamphlet – Erika Kaufmann recon-

naît et traite avec franchise le problème posé aux femmes par la relation au père, par l'identification généralement inconsciente de l'homme aimé au père, et par les troubles que cette identification peut provoquer.

Claude Bonnefoy, *Les Nouvelles littéraires*,
 9 juin 1975

Denise Le Dantec

Le Jour

Fiction, 180 p.

Voici un livre qui dénoue; dont on sort épuisé et pourtant apaisé; nullement résigné, ou identique à soi, ainsi qu'à l'ordinaire, mais étranger, incrédule au passé, comme si, à la lecture, de vieilles censures se brisant, tout s'était écroulé. Non pas

livre-sanglot, mais livre-délivrance, qu'on dirait de sage-femme, si l'on ne redoutait d'irriter son auteur, et celles qui, à ses côtés, mènent le combat que l'on sait. (Mais après tout, "c'est un scélérat qui parle...")

Alain Roger, *La Quinzaine littéraire*,
 15 janvier 1976

Juliet Mitchell

Psychanalyse et Féminisme

Essai, 628 p., traduit de l'anglais par
 Françoise Ducrocq,
 Françoise Basch
 et Catherine Lawton
 "Pour chacune", 1978
 Tome 1 : 182 p.
 Tome 2 : 307 p.

Pour les plus ardentes et les plus convaincues parmi les féministes, Freud demeure l'ennemi. (...) Et voici qu'une femme, Juliet Mitchell, publie dans une maison d'édition peu suspecte de complaisance à l'égard du "pouvoir mâle", les Éditions Des femmes, un fort volume de plus de six cents pages dans lequel elle se fait

l'avocate lucide, intransigente des théories freudiennes. Sa thèse est la suivante : si l'on étudie les écrits de Freud sur la féminité, hors du contexte des concepts majeurs de la psychanalyse, ils paraissent forcément absurdes ou réactionnaires; d'où la nécessité d'un retour à Freud.

Roland Jaccard, *Psychologie*,
 octobre 1975

Erin Pizzey
*Crie moins fort,
 les voisins vont
 t'entendre*

Préface de Benoîte Groult
 Document, 232 p., traduit
 de l'anglais par le collectif
 de traduction *des femmes*

"Pour chacune", 1975,
 228 p.

Irène Schavelzon
*La Chambre
 intérieure*

Fiction, 108 p.

Lu par l'auteur,
 "La Bibliothèque des voix",
 1980

**Adela Turin,
 Nella Bosnia**
Rose Bombonne

Du côté des petites filles,
 40 p.

Il y a quatre ans, une mère de famille anglaise de trente-deux ans, Erin Pizzey, ouvrait, dans un quartier populaire de Londres, un Centre d'Assistance aux Femmes. Surprise: le plus grave problème de celles qui venaient se réfugier là était celui de la violence dont elles étaient victimes chez elles, des torgnoles et des racclées qu'elles recevaient de leur mari.

Celui ou celle qui a pu pénétrer dans la chambre intérieure est désormais protégé, immunisé contre le désastre et l'outrage que fait à chacun subir le temps, jusqu'à sa propre disparition dans le monde des adultes.

Ajoutez à cela qu'Irène Schavelzon n'est pas un mercenaire des mots. Elle mène le jeu verbal à découvert, elle impose sa

Dans le centre, et dans les deux autres qu'elle a ouverts par la suite, Erin Pizzey a vu passer six mille femmes. De leurs témoignages, elle a fait un livre (qui paraît) aux Éditions Des femmes sous le titre fort bien choisi *Crie moins fort les voisins vont t'entendre*.

Le Nouvel Observateur,
 15 septembre 1975

détermination contre tous les tabous du sens et son audace fait aussi son originalité. Enfin, elle ne dit ni "je", ni "il". Elle parle d'un *nous* qui lui est cher et peut-être indispensable, celui de l'adolescence, et de l'inconscient qui l'accompagne, un *nous* en tout cas qui fait dans tout le livre un bruit de source pareil à un souffle profondément humain.

André Dalmas, *Le Monde*,
 5 décembre 1975

« Les Éditions Des femmes jettent un pavé dans la mare, en publiant deux livres d'enfants qui sont révolutionnaires d'Adela Turin et Nella Bosnia. Non par la forme, mais par le contenu: dans *Rose Bombonne* une petite éléphant indocile ne veut pas devenir lisse comme une pomme, belle et rose comme sa maman, pour épouser plus tard un éléphant prince

charmant. Quant à Sidonie Radeville, l'héroïne d'*Après le déluge*, de prime abord douce, modeste et soumise ménagère, voilà qu'elle sauve toute seule ses huit enfants du déluge, néglige la cuisine, et découvre les joies de la musique, au grand dam de M. Radeville qui se voit obligé de se mettre aux fourneaux... »

Journal de Genève, 13-14 décembre 1975.

Rose Bombonne est une petite éléphant. Elle appartient à une très ancienne tribu d'éléphants dans laquelle les mâles sont gris et les femelles roses. Aucune éléphant ne saurait trouver un mari sans avoir auparavant atteint cette couleur rose. Mais Rose Bombonne résiste au traitement...

Les petites éléphants regardent Rose Bombonne avec désapprobation, puis avec surprise, enfin avec envie... et toutes, jetant leur collerette aux orties, courent rejoindre leur sœur éléphant libre et heureuse.

des femmes

**Adela Turin,
Nella Bosnia**

Après le déluge

Du côté des petites filles,
40 p.

L'aventure d'une famille de souris, famille nombreuse et méridionale, sur laquelle le père règne de toute son autorité.

Les enfants sont sûrs d'avoir un héros en guise de père. La mère est sûre que son mari a toujours raison, et cuisine sans relâche. Une famille normale... jusqu'au jour du déluge: une grosse fuite d'eau à

côté du trou de souris et c'est la ruine du foyer. Monsieur Radeville est à son bureau et c'est Madame Radeville qui sauve ses huit enfants, en les emportant sur un radeau improvisé.

Après le déluge, commence la nouvelle vie au grenier.

des femmes

Natalia Baranskaïa

*Une semaine
comme une autre*

Nouvelles, 256 p., traduit
du russe par Jeanne Rude
et Hélène Sinany

Si vous vous intéressez à votre propre vie de femme, mère et individu, si vous avez écouté les débats de télévision sur le dilemme mère au foyer ou femme au travail, vous ne pouvez pas ne pas lire ce livre. Lui aussi en dit long sur le sujet et

sur les progrès qui resteraient à faire pour que la femme ne soit pas cet acrobate de l'horaire qu'elle reste dans tous les pays du monde (y compris la Russie soviétique), pour qu'elle ne soit pas, encore et toujours, la plus pauvre, la plus volée.

**Michèle Perrein, *Votre Beauté*,
mai 1976**

Gisèle Bienne

Marie-Salope

Roman, 188 p.
Traduit en danois
et en grec
"Pour chacune"

À quinze ans, on est une Martienne chez les hommes. Tout un été au moins. Après, on rentre au collège, on rentre dans la vie, on fait effort de comprendre cette mère paysanne, machine à tout faire aux champs, à la basse-cour, au lit, au jardin.

Lasse, révoltée, sans droit à vivre, érodée par la vie des autres, par cet homme qui courait "la belle en cuisse" du voisin, les nerfs à bout. Mais quand Marie Salope comprend, elle est déjà ailleurs, de son côté de sa vie à elle.

**Juliette Boisriveaud, *Cosmopolitan*,
juillet 1976**

Élisabeth Bing

*Et je nageai
jusqu'à la page*

Essai, 320 p.
Traduit en italien

(...) un livre qui passionnera toutes celles d'entre vous qui s'intéressent aux problèmes de l'éducation: "Et je nageai jusqu'à la page" raconte l'expérience d'une jeune femme qui n'aimait pas les enfants mais qui a inventé une méthode

fantastique d'expression libre par l'écriture pour enfants caractériels et a découvert, par ce biais, non seulement le monde de l'enfance, mais aussi sa propre enfance. C'est un livre plein de tendresse et de poésie.

**Marie France,
24 juin 1976**

Alice Ceresa

La Fille prodigue

Essai, 235 p., traduit de l'italien par Michèle Causse

Sur scène, un personnage considéré comme produit d'une crise liée au cas spécifique de la condition féminine.

Quatre volets dans cette vertigineuse descente aux sources de la "femellitude" : l'exposition de cette condition dans son acceptation absolue, l'examen de l'en-

fance, "tour de vis" de l'adolescence, enfin la misère et l'aliénation.

Sous la placide cruauté de paraboles énigmatiques, on devine, au-delà des hantises singulières, le vaste dessein d'exprimer la pensée de la dissemblance.

**D. R., *Les Nouvelles littéraires*,
6 avril 1978**

Mary Chamberlain

Paysannes des marais

Essai, 222 p., traduit de l'anglais par Édith Ochs
"Pour chacune"

Ces femmes anglaises que Mary Chamberlain, anglaise elle-même, a observées et interrogées, peuvent être en fait un reflet des femmes en général, sans distinction de nationalité. Des témoignages émouvants, les tableaux juxtaposés d'une rude vie de labeur ; la trace

pesante du patriarcat, mais aussi des luttes ardues pour tenter d'échapper à une condition écrasante et... beaucoup d'espoir pour toutes les femmes qui liront ce livre, car il leur permettra sans doute d'en tirer des leçons pour leur propre émancipation.

**Michèle Crès, *Psychologie*,
septembre 1976**

Hélène Cixous

Partie

Fiction, 189 p.

"Il ne faut pas que l'étrange disparaisse". C'est pourquoi Hélène Cixous, par principe, et non sans bonheur, transforme au long des 150 pages de ce volume tous les

mots que la langue française lui fournit. Ils sont nombreux. Le rythme est présent, la mélodie aussi.

***La Revue des Arts et Métiers*, n°1, janvier 1977**

Hélène Cixous

Portrait de Dora

Théâtre, 112 p.
Réédition en 1986 avec

La Prise de l'école de Madhubai

"Théâtre"

Traduit en serbe, ukrainien, anglais, italien

Utilisant le texte de Freud *Cinq psychanalyses*, Hélène Cixous trace le *Portrait de Dora* en un récit dialogué, apparemment éclaté, mais qui suit une ligne extrêmement cohérente, solide, bien que sinueuse. Une ligne qui, sans jamais se rompre, encercle les obstacles, traverse les apparences, plonge au-delà des mots pour atteindre les racines d'une réalité qui ne peut pas se formuler directement : la réalité du désir de Dora, blessée par ce qu'elle voit, et rejette (la liaison de son père), brimée par les interdits de la morale et de l'éducation, et par le comportement de Freud, porteur de

savoir, investi de la puissance mâle dans une société phallocratique. C'est en tout cas le point de vue d'Hélène Cixous (*Le Monde* du 26 février) : elle retourne la situation admise, veut montrer la victoire de Dora sur Freud. Ce que Dora refuse, en interrompant sa cure, en refusant les avances de M. K..., c'est justement la société phallocrate. (...)

Tout le monde s'intéresse aux psychanalyses des autres, y trouve une nourriture exaltante. Ici, la nourriture est particulièrement riche, raffinée, et le spectacle est passionnant.

**Colette Godard, *Le Monde*,
1^{er} mars 1976**

Collectif des femmes de Musidora

Paroles, elles tournent

Essai, 248 p.

Des femmes. Uniquement des femmes. Soixante membres ou amies du groupe Musidora prennent la parole avant de prendre la caméra. Certaines en effet l'ont déjà tenue, d'autres pas encore. Spécialistes ou non du cinéma, toutes ont

en commun – et elles sont loin d'être les seules – une volonté, un désir : la recherche à la fois collective et individuelle d'un langage féminin neuf, qui donnera à leurs écrits aussi bien qu'à leurs films un contenu révolutionnaire.

Marcel Sauvage, *Le Nouvel Observateur*,
7 juin 1976

Griselda Gambaro
Gagner sa mort

Nouvelles, 206 p., traduit de l'espagnol par Laure Bataillon

Ni roman, ni poème, ni fable, et tout cela à la fois, *Gagner sa mort* nous conte l'histoire d'un "cœur simple", d'une orpheline adoptée/vendue : mariée au fils unique d'une famille qui la destine à la

procréation et à la domesticité, elle se laisse peu à peu déposséder de tout, de son corps, de ses enfants, de ses souvenirs, et même de sa mort.

Karine Berriot, *La Quinzaine littéraire*,
novembre 1976

Agnès Gay
De la coiffure

Du côté des petites filles, 48 p.

C'est l'histoire de toutes les petites filles à qui une mère, soucieuse de simplification, a coupé les cheveux. Et cette petite fille-là ne se prive pas du moindre centimètre de nattes, ni de la moindre idée de tout ce que l'on peut

faire et imaginer avec ses cheveux. Les nattes, c'est quelque chose de sérieux : toutes les petites filles vous le diront. Et les femmes, les anciennes petites filles, le savent bien.

des femmes

Benoîte et Flora Groult
Histoire de Fidèle

Du côté des petites filles, 46 p.

Deux enfants s'ingénient à sauver leur vieil ami Fidèle, le cheval de la ferme, de la menace de mort qui pèse sur lui. Il est devenu vieux, inutile, encombrant, et il est promis à l'abattoir.

Le petit garçon et la petite fille l'emmènent à la mer. Devenu cheval de mer, hippocampe, il reprend sa liberté.

des femmes

**Claudine
Herrmann**
*Les Voleuses
de langue*

Essai, 176 p.
Traduit en allemand
et en italien

Dominer rend aveugle. On commence seulement à s'en apercevoir pour ce qui est de la subordination du féminin au masculin. Il y a deux mille ans, en fait, que l'art occidental s'ingénie à justifier la suprématie mâle en la présentant comme inscrite dans l'ordre naturel, et à rendre la femme complice, gardienne même, de son asservissement.

Notre littérature entière est à reconsidérer sous cet angle. *Les Voleuses de langue* devraient favoriser cette re-lecture plus que certaines démonstrations savantes,

dans la mesure où elles incitent toutes les femmes à y prendre part, hors des méthodes intellectuelles en usage. Le livre de Claudine Herrmann ne se présente pas, en effet, comme une thèse, mais comme le témoignage d'une colonisée qui ne se reconnaît pas dans le langage de l'occupant, et à qui ce sentiment d'étrangeté devant sa propre condition ou sa propre image suffit à faire voir des manœuvres de soumission sournoise inaperçues jusque-là.

**Bertrand Poirot-Delpech, *Le Monde*,
25 juin 1976**

Dolores Klaich
Femme et Femme

Essai, 315 p., traduit
de l'américain
par Martine Laroche
"Pour chacune"

Femme et Femme est donc à la fois un ouvrage sérieux et documenté (nombreuses sont les références bibliographiques), et un ouvrage qui, grâce à des questionnaires et à des interviews, donne abondamment la parole aux homosexuelles anonymes. D'une part les renseignements que ce livre apporte sur des femmes telles que Natalie Barney, Colette, Virginia Woolf, Gertrude Stein vont permettre aux lesbiennes de s'imprégner d'une "culture" qui leur faisait

fâcheusement défaut (jusqu'à ces dernières années, les biographes de Colette, par exemple, laissaient soigneusement dans l'ombre sa liaison avec Mathilde de Belbœuf alors qu'ils ne tarissaient pas sur ses mariages); d'autre part, grâce aux interviews de femmes anonymes, il permet au lecteur de se rendre compte qu'il n'y a pas une lesbienne-type, mais qu'à la limite, il y a autant de lesbianismes différents que de lesbiennes.

**D. R., *Les Nouvelles littéraires*,
6 avril 1978**

Évelyne Le Garrec
Les Messagères

Essai, 185 p.
"Pour chacune"
Traduit en espagnol

Direct et concret, l'ouvrage d'Évelyne Le Garrec réunit toutes les qualités d'un livre de journaliste et d'un ouvrage de réflexion. Surtout, il a le grand mérite de rompre avec les discours généraux sur la femme pour s'intéresser aux femmes concrètes, à l'usine, aux champs, à la maison. (...)

Évelyne Le Garrec analyse particulièrement deux voies : celle qui conduit

"les femmes à la barre" à travers le travail salarié et leur permettrait un hypothétique accès au pouvoir des hommes; celle qui exalte "le droit à la différence" en tournant pratiquement le dos aux revendications de pouvoir. Y a-t-il une voie moyenne? C'est l'objet de la réflexion de l'auteur qui fait autant parler des femmes (de Lip, du Larzac et de partout) qu'elle parle elle-même.

**Pierre Rosanvallon, *CFDT aujourd'hui*, n°21,
octobre 1976**

Aïcha Lemsine*La Chrysalide*

Roman, 288 p.

“Pour chacune”, 1978,

“Poche”, 1995, 224 p.

Traduit en espagnol,
portugais, russe, allemand,
italien, anglais

La Chrysalide d'Aïcha Lemsine porte le titre de roman. Mais à lire ce récit où se croisent plusieurs générations de femmes, on s'aperçoit qu'il s'agit de plus que cela. Une chronique, la révélation de la condition féminine algérienne d'hier à aujourd'hui. (...)

Pour Aïcha Lemsine, conquérir sa liberté, ce n'est pas “tout brûler”, mais être

“sérieuse, travailler, humaniser les institutions et apprendre”. Les plus difficiles à convaincre ? Peut-être les hommes. Mais ne seront-ils pas “mieux écoutés lorsqu'ils auront gommé ces inégalités dont nous souffrons ?” Un message plein d'espoirs et de promesses. Comme cette chrysalide d'où s'échappe, enfin, le papillon.

F. D., Elle,
6 décembre 1976

Erica Lennard*Les Femmes,
les Sœurs*

Postface de

Marguerite Duras

Album de photographies,
79 p.

“Livres d'art”

Lizzie. Lizzie Lennard, celle qui a été photographiée. L'autre, Erica. Sœurs. Erica, celle qui a photographié. Elles ne sont pas jumelles. Trois années les séparent. Elles ne se ressemblent pas, la couleur des yeux, des cheveux, des peaux, est différente, les traits du visage et les formes des

corps aussi. Elles sont les mêmes en temps différents. Sœurs ailleurs, dans le mouvement peut-être ? D'une certaine lenteur, dans la voix aussi, parfois on croit en l'une, alors que l'autre parle, leurs voix se confondent, douceur exténuée, exténuante, chant du timbre, pareil.

Marguerite Duras

Annick Miské*Des Albanaises*

Essai, 304 p.

“Femmes de tous les pays”

Traduit en italien

Considérées comme les dominées des dominés dans le pays le plus arriéré d'Europe en 1944, les Albanaises sont parties à la conquête des trois pouvoirs. En prenant part à la lutte armée contre le fascisme pendant la guerre, elles ont gagné le droit à l'existence politique. En entrant massivement dans la production, elles ont acquis, avec le pouvoir économique, un nouveau statut social, plus

“égalitaire”. Enfin, depuis 1973, elles se sont attaquées à la tradition musulmane et patriarcale en se lançant dans la lutte idéologique. À partir d'enquêtes détaillées, de longues interviews et de nombreuses discussions avec des femmes en Albanie, Annick Miské retrace les étapes historiques de la lutte des Albanaises et donne des éléments concrets, faits et chiffres, sur leur situation actuelle.

des femmes

Anaïs Nin*La Cloche de verre*

Roman, 144 p., traduit
de l'américain
par Élisabeth Janvier

Bref, qu'il s'agisse de ce poème inaugural qu'est *La Maison de l'inceste*, ou des treize récits que rassemble *La Cloche de verre*, l'impression très vive qui se dégage est que quelque chose tente d'y être dit : quelque chose d'essentiel, qui touche à

la vie et à l'amour. Il s'y fait un glissement perpétuel entre le réel et le rêve, comme si la sensibilité d'Anaïs Nin jouait, ici, à la façon d'un prisme – à la fois déformant et révélateur.

Hubert Juin, Le Monde,
26 mars 1976

Anaïs Nin
La Maison de l'inceste

Fiction, 63 p., traduit de l'américain par Claude-Louis Combet "Pour chacune", 1979, 92 p.

Lu par Françoise Brion, "La Bibliothèque des voix", 1981

Méconnue, Anaïs Nin. Même dans la célébrité, si tardive – c'est en 1966 qu'on s'intéresse à la publication du *Journal*, à un texte qui remonte aux années 30. Méconnue. Noyée dans ce journal fleuve. Dévorée par la légende de l'époque. (...) Et voici que, loin des cercles littéraires, elle trouve aujourd'hui une autre écoute. (...) Quelque chose a franchi le temps, forcé les barrages. Anaïs Nin explorée, découverte, retrouvée par le fémi-

nisme. En France (...), ce sont les Éditions Des femmes qui publient les premiers textes de fiction, ceux de 1936, sombrés dans l'oubli, de toute façon jusqu'ici inaccessibles. Sans doute parce que le mouvement des femmes partage avec Anaïs Nin la même quête de l'origine et que l'imaginaire, la fiction, y est aussi significative que l'autobiographie.

Pascale Werner, *Politique Hebdo*, 31 janvier 1977

Yolande Paris
Les Limaces bleues

Fiction, 126 p.

Critique du conformisme éducatif, de la psychologie, de la psychiatrie, de l'obsession du travail, de la place dérisoire laissée aux vieux ? S'il s'agissait de cela, le livre ne serait qu'un simple répertoire de thèmes rebattus actuellement (ce qui

ne retire rien à leur justesse); mais ici, ils apparaissent au fil d'un chant inimitable et féroce, d'une voix qui ne se cache pas derrière l'analyse, mais raconte sa victoire contre les "limaces bleues" de la société blanche.

Psychologie, août 1976

Julie Pavese
Vivre oiseau ou mourir

Fiction, 96 p.

Dans le petit livre fulgurant de Julie Pavese *Vivre oiseau ou mourir* le problème de l'écriture reste encore sous-jacent malgré tous les autres qui y sont évoqués.

La page de couverture montre du reste une femme se cachant le visage de la main au moment où elle brûle ses écrits de la nuit ! L'image date du Moyen Âge, mais le livre est celui d'une militante du

MLF. Elle aussi tente de "vivre écrire", vivre et mourir et vivre encore ! Elle traque désespérément le mot "pour lever ses moments". (...)

Une suite de cris, d'élans, de refus, de retombées. Le volume n'est pas épais, mais il est de ceux qui marquent en profondeur.

Jean Christian, *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 7 novembre 1976

Sylvia Plath
Trois Femmes

Théâtre, 46 p., traduit de l'américain par Laure Vernière et Owen Leeming

Que ce soit dans *Trois femmes* où elle explore l'univers intérieur de la femme au moment de l'accouchement, le rapport de la mère à son propre corps et à l'enfant qu'elle porte, ou dans *Ariel*, un recueil de ses tout derniers textes où la mort et le suicide s'insinuent cette fois de façon irréversible, Sylvia Plath démontre

le pouvoir implacable de sa poésie qui sait analyser les craintes et les incertitudes du quotidien, l'horrible solitude et l'angoisse de la dépression, la facticité des rapports humains et offrir une perception déformée mais combien juste (et même visionnaire) du monde.

Stéphane Lépine, *Le Devoir* (Montréal)

Qiu Jin***Pierres de l'oiseau
Jingwei***

précédé de *Femme
et Révolutionnaire
en Chine au XIX^e siècle*
de Catherine Gipoulon

Essai-Document, 296 p.,
traduit du chinois
par Catherine Gipoulon

Dans les années 1900, une femme chinoise révoltée utilise la forme traditionnelle du récit sentimental, réservée aux femmes, pour dénoncer l'exploitation coloniale et patriarcale et la misère de toutes les femmes chinoises afin de les inciter à la lutte. (...)

Le texte est resté inachevé car Qiu Jin, qui luttait alors pour libérer son pays dans des groupes révolutionnaires clandestins japonais et chinois, et qui avait fondé pour d'autres femmes des écoles et un journal

politique quotidien, a été exécutée par les Mandchous après l'échec d'une insurrection du peuple qu'elle avait organisée avec d'autres militants.

Catherine Gipoulon ajoute à la traduction de *Pierres de l'oiseau Jingwei*, une biographie détaillée de Qiu Jin ainsi qu'une analyse de la situation politique et des mouvements révolutionnaires qui naissent en Chine au début du XIX^e siècle, et une étude de la condition des femmes chinoises à cette époque.

des femmes

Jeanne Ribaucour***Le Placard***

Roman, 316 p.

Savez-vous ce qu'est une maison de repos pour vieillards ? Un placard ! Et dans ce placard, le film de sa vie (a-t-elle un nom, un prénom ?), ce qu'elle a été et ce qu'elle n'a pu être.

Une immense tendresse retenue comme la vie bouillonnante et l'éternelle jeunesse qu'elle porte en elle et qui se disent ici dans le labyrinthe des jours, dans les fins fonds de la solitude. (...) Nous la sentons

si proche, si vibrante, si présente, si vivante que nous nous révoltons, que nous refusons avec elle de souscrire au grand départ. L'écrire, le graver : le goût du souvenir, lettres d'or toutes en finesse, retrouver sa vie dans un livre, celles-là mêmes qui furent si passagères, éphémères, mais non effacées, quand on ne sait plus croquer la vie à pleines dents...

**Gisèle Bienne, *Libération*,
8 juillet 1976**

Marjorie Rosen***Vénus à la chaîne***

Essai, 384 p., traduit de
l'américain par
Aline Dupont et
Nicole Rougier,
"Pour chacune"

Pourtant qu'est-ce que l'imagerie populaire moderne a fait de la Star si ce n'est une déesse qui détient tous les atouts et qui rate scrupuleusement son passage parmi les humains.

À travers l'étude de ces ratures, *Vénus à la chaîne*, le livre de Marjorie Rosen, est un compte rendu, presque scientifique,

de l'image appauvrissante de la femme à travers le principal miroir d'une société aux mains des hommes : le cinéma américain et Hollywood, véritable usine à rêves ne renvoyant que des produits stéréotypés d'usage courant, sans rapport avec les aspirations et les revendications des femmes depuis la fin de l'ère victorienne.

**L. D., *Le Cinématographe*,
1976**

Emma Santos*J'ai tué Emma S.*

Fiction, 92 p.

"Les femmes
ont leurs raisons"Traduit en japonais
et en allemand

Beau comme le cri de l'enfant qu'on n'aura jamais. Terrible comme le rire de l'homme qui vous rejette, d'un œil négligent. Grand comme la révolte d'une femme. Emma, dont nous connaissons

La Punition d'Arles, a voulu tuer en elle la femme-esclave, esclave d'un sentiment qui la fera dériver en psychiatrie. Une écriture glacée comme une lame. Il ne faut surtout pas qu'Emma cesse d'écrire!

D. D., *Le Canard enchaîné*,
24 mars 1976

Emma est folle. Folle d'amour et abandonnée. Folle de chagrin et impuissante. Folle d'un désir créatif qui ne soit pas un enfant. Folle de la volonté d'écrire un livre, mais signé du nom de son mari qui est parti, est-ce vraiment son livre? (...) Pour se sauver, il faut qu'elle se retrouve elle. Qu'elle tue Emma S. Qu'elle prenne

un nom de renaissance, son nom de femme qui ne compte plus sur les hommes pour survivre. Un livre dur, un livre excessif. Mais les femmes qui ont souffert parce que femmes, savent que c'est dur, que c'est excessif et qu'il leur a fallu mourir à ce soi-même atavique pour oser "devenir" un être libéré.

J. Lz, *Vingt-quatre heures*,
23 avril 1976

Sheila Rowbotham*Conscience des
femmes, monde
de l'homme*

Essai, 224 p., traduit de
l'anglais par
Françoise Ducrocq
"Pour chacune"

L'histoire de la prise de conscience par une femme de sa « condition féminine » et de ce que celle-ci a d'inacceptable dans un monde fait par les hommes et dominé par eux. Elle découvre vite que cette prise de conscience prend une forme collective; de psycho-sociologique elle devient politique. Car, à distance du féminisme

traditionnel qui se réfère encore à l'homme en revendiquant l'égalité avec lui, en état de méfiance et de rupture avec l'idéologie marxiste et la lutte des classes qui est encore une lutte d'hommes, c'est quelque chose de fondamentalement différent que les femmes appellent et commencent d'inventer.

Y. F., *Le Monde diplomatique*,
septembre 1976

Agnès Rosenstiehl*Les filles*

Du côté des petites filles,
48 p.

Les filles, les filles de 7 ans, vous connaissez? Pas du tout, vous n'y connaissez rien du tout. Tenez, celle-ci, elle court avec passion, des échecs aux confitures, du rugby aux gros câlins, sans souffler, et tout ça pour s'amuser car en fait, quand elle sera grande, elle sera architecte, parfaitement: les maisons, ça la connaît depuis dix mille ans... on sait de quoi on parle.

Son copain, mi-flirt mi-raisin, tâche de savoir tout faire lui aussi. Pourquoi pas? Les filles le savent, bientôt il faudra compter avec les garçons...

Une bande dessinée naïve, mettant en scène le dialogue très libre d'une petite fille et d'un petit garçon, nous montre qu'aujourd'hui, les filles deviennent enfin elles-mêmes...

des femmes

Emma Santos

La Malcastrée

Fiction, 128 p.

“Pour chacune - Les femmes ont leurs raisons”

Traduit en japonais

La Malcastrée a été écrite moitié dehors, moitié dedans, entre deux opérations, entre les rues de Paris et les hôpitaux, dans le silence, demi-honteuse, toujours triomphante, entre la réalité et le rêve. Les mots

sont étroitement liés à mon corps, à ma maladie. Je n'ai jamais envié une bonne santé. Et pourtant j'écrivais déjà avant ma maladie, dans l'enfance.

E. S.

Victoria Thérèse

La Dame au bidule

Roman, 330 p.

Traduit en allemand

Elle est, pour moi, un des meilleurs écrivains de ces dernières années. (...) On ne lit pas son bouquin, on le vit. Avec une intensité rare. Elle est à côté de vous, en permanence. Elle raconte, elle raconte. Vaut mieux se laisser aller au fil des lignes, sans tenter de résister, de juger. C'est plein comme un œuf, son bouquin. Et comme

un œuf, c'est vivant, fécondé, fécondant, source de surprise. Parce qu'on ne sait pas très bien ce qui va sortir de la coquille. Un monde encore en germination. Un monde dans lequel les femmes seront enfin elles-mêmes, des êtres forts, sexués, joyeux et violents, résistants et chaleureux. Plus solides.

Michèle Grandjean, *Le Provençal Dimanche*, 9 janvier 1977

Ce langage qui claque et crève, ces mots en rafales, c'est la voix d'une enragée. Victoria Thérèse est sans cesse en alerte.

Elle ne se résigne pas à ce qui blesse ou humilie. Elle le combat.

Gilles Lapouge, *La Quinzaine littéraire*, février 1977

**Adela Turin,
Nella Bosnia**

Clémentine s'en va

Du côté des petites filles,
40 p.

Clémentine est douce, naïve, amoureuse. Elle rêve d'une vie libre et créative ; mais Arthur ne l'entend pas de cette oreille. Clémentine qui aurait tant voulu peindre, jouer de la flûte, voyager... se retrouve

écrasée sous autant d'objets inutiles que de désirs irréalisés. Elle s'en va, toute seule et sans maison, courir le monde.

des femmes

« *Clémentine s'en va* – *Après le déluge* – *Rose Bombonne*. Trois ravissants albums révolutionnaires, qui s'adressent surtout aux petites filles, encore que les garçons puissent en tirer profit. Il n'est plus

possible, après les avoir lus, de sourire encore de l'image de la femme parée ou reléguée aux travaux ménagers. Excellents et spirituels. »

La Tribune de l'Enfance, 1981.

**Adela Turin,
Nella Bosnia**

*L'histoire vraie des
Bonobos à lunettes*

Du côté des petites filles,
40 p.

Les Bonobos étaient bavards, vantards, bruyants et très satisfaits d'eux-mêmes. Les Bonobées ramassaient les fruits et les baies pour toute la tribu.

Un jour, les Bonobos inventent un nouveau privilège que les Bonobées ne

tardent pas à démasquer. Elles partent alors s'installer dans un nouveau bouquet de palétuviers, réinventer leur vie et celle de leurs enfants.

des femmes

**Adela Turin,
Nella Bosnia**

*Les cinq femmes
de Barbargent*

Du côté des petites filles,
40 p.

Barbargent est le maharadja de Bingalor. Comme il s'ennuie, son père, Pansebête, s'ingénie à lui trouver des épouses qu'il refuse et répudie l'une après l'autre, les expédiant dans un palais.

Alliant toutes leurs qualités, douceur,

humour, indépendance, esprit d'initiative, dynamisme et intelligence, elles inventent un opéra-bouffe qui met en scène Barbargent, devenu Barbentoc, dans tout son ridicule, et critique ses travers et sa méchanceté...

des femmes

**Adela Turin,
Nella Bosnia**

*Histoire
de sandwiches*

Du côté des petites filles,
40 p.

Ita, la plus curieuse des petites filles, se cache dans un panier de sandwiches et part pour la « grande maison ». Elle veut savoir en quoi consiste le travail des hommes. Embauchée pour tailler les crayons, d'abord fière d'avoir été admise pour un si noble travail, elle ne tarde pas à découvrir que les « nouvelles » écrites par les hommes ne concernent qu'eux-

mêmes et leurs exploits, et ne parlent jamais des sandwiches qu'ils engloutissent en un clin d'œil, à heures fixes, ni du village et du travail des femmes, ni des enfants.

Revenue au village, elle raconte son aventure aux femmes, qui commencent à se réunir, à parler, à commenter la nouvelle...

des femmes

Marie Vaubourg
Silence, on crie

Roman, 290 p.
"Les femmes ont leurs raisons"

Traduit en grec

Le livre *Silence, on crie* (Éditions Des femmes), est un bel itinéraire de femmes : de la petite fille, élément indifférencié d'une cellule familiale comme tant d'autres, à l'individu, à l'être humain, à travers les aventures, les drames (un acci-

dent qui ressemble à un suicide). Rien à voir? Ce n'est pas sûr car ce qui frappe dans la vie, comme dans le livre, comme dans le personnage de Marie Vaubourg, c'est un courage qui nous fait ouvrir les yeux sur tout, de grec ou de force!

Elle,
3 janvier 1977

**Maité Albistur et
Daniel Armogathe**
*Histoire du
féminisme français
du Moyen Âge
à nos jours*

Essai, 528 p.

"Pour chacune", 1978,

Tome 1 : 352 p.

Tome 2 : 384 p.

Depuis une dizaine d'années, depuis que les mouvements de femmes ont surgi à nouveau partout dans le monde, un travail s'effectue de réécriture, de re-trouvailles avec un passé censuré.

L'Histoire du féminisme français du Moyen Âge à nos jours de Maité Albistur et Daniel Armogathe en est une étape importante.

Avec beaucoup de rigueur et de précision, les auteurs ont suivi à la trace dans l'Histoire de France les manifestations du féminisme, "une protestation aussi ancienne que la pensée, écrivent-ils, que cette protestation prenne la forme d'une analyse théorique, d'une plainte sourde ou d'une révolte concrète".

**Catherine Guyot, *Le Quotidien de Paris*,
9 septembre 1977**

Claude Batho
*Le Moment des
choses*

Texte d'Irène
Schavelzon

Album de 37 photos, 64 p.

"Livres d'art"

Traduit en italien

En images simples et puissantes, elle décrit un monde immobile dans la lumineuse beauté d'un moment d'équilibre, où le temps paraît suspendu. Elle nous rend sensible l'odeur de l'encaustique, le bruit du parquet qui craque sous les pas. Tout paraît tranquille, familier. (...)

Cette harmonie mystérieuse, bouleversante, surgit dans les photographies de Claude Batho avec une force douce et tendre, presque inquiète. Les photographies de Claude Batho nous disent le fragile bonheur de ces moments qui nous donnent le sentiment de l'éternité.

**Michel Nuridsany, *Le Figaro*,
28 novembre 1977**

Simone Benmussa
*La Vie singulière
d'Albert Nobbs*

Théâtre, 104 p.

Le siècle dernier à Dublin. Pour gagner sa vie, une femme se déguise en homme. Le temps passe. L'argent lentement, durement gagné, s'accumule. Mais la féminité de celle qui s'appelle désormais Albert Nobbs, n'a plus lieu d'être. Jusqu'au moment où lors d'une rencontre on suggère qu'Albert pourrait vivre avec une compagne à ses côtés. Une femme dans le secret et qui saurait le garder. (...) Ainsi débute l'histoire de George Moore, mais est-ce la sienne? Je crois plutôt que Simone Benmussa et les comédiennes l'ont inventée. (...) Arrachée au livre, à son temps et à ses pulsations, comment l'histoire pourrait-elle vivre? Simone

Benmussa n'est pas dupe. J'imagine le double travail qui a dû être nécessaire. Non pas lire la nouvelle, mais faire éclater sa lecture, briser les phrases, et les images qui s'offraient. Tout l'effort, toute la pensée tendant à trouver un lieu, à le construire. Où la féminité d'Albert, tour à tour contenue, détournée, mise hors d'elle-même, suspendue, cherche-t-elle désespérément son chemin? Le drame d'Albert Nobbs a lieu et se noue dans la mise en scène, et le jeu des actrices. Uniquement. C'est cela, cette chose si simple (en apparence) et tellement rare, qui arrive chaque soir au théâtre d'Orsay.

**Michèle Montrelay,
des femmes en mouvements, Mensuelle n°1,
janvier 1977**

Gisèle Bienne
Douce amère

Roman, 256 p.,
 Traduit en allemand

Après *Marie-Salope* et l'enfance interdite par la tyrannie paternelle, l'adolescence "douce-amère", dans un internat de filles, en province, avec ses machineries destructives et broyeuses de corps, ses

codes et son langage, ses valeurs et ses agents. Dans le monologue attentif de Gisèle Bienne se retrouve toute son obstination à lutter, sa certitude de la vie possible.

des femmes

**Michèle Causse
 et Maryvonne
 Lapouge**
Écrits, voix d'Italie

Essai-document, 368 p.

Poètes, romancières, journalistes, militantes politiques insérées dans un parti, militantes féministes, elles clament l'avènement proche, mais difficile comme un accouchement par le siège d'une civilisation différente. (...)

Ce qu'elles sentent si fort, avec un instinct

rendu farouche par des siècles de silence, et l'accumulation des révoltes nées de l'injustice, est ceci : aucun type de société créé jusqu'ici par un monde dominé par les hommes ne tient compte, vraiment compte de la femme.

**Michèle Grandjean, *Le Provençal*,
 14 novembre 1977**

Hélène Cixous
Angst

Fiction, 284 p.
 Traduit en anglais

Étonnant livre de l'angoisse. Tout d'une coulée, tout d'un souffle. Livrant un déchirement "primitif" d'une extraordinaire violence. Dès la première ligne, la Souffrance arrive. Elle est là, destructrice, brutale comme un combat : "On se bat. Le corps casse, le ciel éclate, la scène

brûle, on tombe, et il n'y a plus de terre." Que cette chute vertigineuse soit liée à l'histoire, éperdue, d'une relation à la mère, tout le livre va le dire. Et la scène première, inaugurale, qui pose cette aventure est vraiment celle d'un enfant *posé* au sol.

**Raymond Jean, *Le Matin de Paris*,
 15 avril 1977**

Nicole Claveloux
Brise et rose
 D'après un conte de
George Sand

Du côté des petites filles,
 24 p.

Mais que peuvent bien avoir à se dire les roses au crépuscule ? Quel est ce secret qu'elles gardent jalousement ? Un conte de George Sand pour sa petite fille Aurore,

où l'on apprend la belle histoire d'amour qui depuis les origines du monde, unit la brise et les roses. Mais où l'on apprend aussi à écouter les fleurs...

des femmes

Collectif de femmes latino-américaines

Mujeres

Essai, 272 p.

“Femmes de tous les pays”

Témoignage bouleversant écrit par un collectif de femmes d'Amérique latine et des Caraïbes (Guadeloupe, Martinique, Jamaïque,... plus proches du continent latino-américain que de leurs métropoles française, anglaise ou hollandaise) ce livre, qui ne se veut pas exhaustif, tente de tracer les caractères spécifiques d'un possible mouvement de femmes en Amérique latine et finalement de nous donner une image la plus juste possible de la femme latino-américaine en 1977. Après un rapide aperçu des luttes de femmes en Amérique latine, où l'on

apprend que les “Commissions des femmes boliviennes” sont toutes héritières de Baltazara Chuiza, écartelée pour avoir dirigé en 1778 la rébellion de Guano contre les Espagnols, de Bartolina Siza commandant le siège de La Paz en 1781 ou encore de Manuela Beltrán dirigeant la lutte populaire des “Comuneros”, une importante somme de documents, de témoignages, de récits, d'interviews pose très clairement le problème de la femme toujours par rapport au contexte historique, économique, politique, culturel propre à chaque pays évoqué.

Gérard de Cortanze, *Libération*,
15 décembre 1977

Maria Rosa Cutrufelli

Des Siciliennes

Essai, 260 p., traduit de l'italien par Laura Revelli
“Femmes de tous les pays”

Passionnant petit livre d'une sociologue qui fit des recherches très approfondies en Sicile sur la condition de la femme. Elle relie le problème de la femme aux problèmes du “colonialisme” de l'Italie du Nord (grande industrie) envers les îles et le Midi, à l'exploitation, au sous-développement entretenu et rendu plus dévastateur par la politique gouvernementale qui suit les lignes habituelles de tout colonialisme exploiteur. Mme Cutrufelli nous fait voir l'évolution (ou plutôt l'involution?) de la condition féminine en Sicile depuis le début

du capitalisme italien. (...) Un tableau complet où l'horreur voisine au courage et surtout au grand désespoir d'une île sous-développée ainsi tenue en esclavage par les multinationales et les oligopoles nationaux. Une seule conclusion possible; le socialisme seul pourrait et qui sait quand, briser cette mafia, ce silence, ce scandale. L'auteur, s'inspirant des meilleurs textes marxistes et sociologiques, nous force à lire ce livre d'un bout à l'autre, sans jamais pouvoir souffler. Un grand document, solide, passionné et passionnant.

Maria Brandon-Albini, *Europe*,
mai 1977

Gayl Jones***Meurtrière***

Roman, 168 p., traduit
de l'américain
par Sylvie Durastanti
"Les femmes ont leurs
raisons"

Le récit est conçu comme une pelote de la mémoire qui se dévide au gré des associations d'idées, des questions posées à la narratrice ou que des personnages surgis de son propre théâtre lui posent encore.

Eva est semble-t-il dans le secteur psychiatrique d'une prison où le tribunal l'a envoyée: elle a tué un (son) homme puis l'a castré.

Ce qui tient le lecteur suspendu aux pages du roman n'est donc pas la question "qui

a tué"? mais "pourquoi elle – celle qui écrit – a tué et tué de cette façon"?

C'est alors que les trois titres d'intérêt de ce roman s'entrechoquent: femme, noire, américaine. Un univers mental radicalement autre s'impose au lecteur, sommé d'y entrer par sa propre passion du roman, sollicitée quant à elle par une écriture rigoureuse, sans une once de graisse, qui le mène par le bout des yeux où se trouve déjà la narratrice

Michel Cardoze, *L'Humanité*,
22 décembre 1977

**Maryvonne
Lapouge
et Clelia Pisa*****Brasileiras***

Essai, 358 p.

Dans cet immense pays en voie de développement qu'est le Brésil, des femmes luttent, *Brasileiras*, ce sont des voix de femmes récoltées, dépistées, débusquées, pourrait-on dire, par deux écrivains travaillant habituellement en France (Maryvonne Lapouge et Clelia Pisa) et qui témoignent de la prise de conscience des Brésiliennes. Réflexion lente qui se heurte souvent à de vives réactions culpabilisantes et surtout au silence. Silence du

langage féminin, silence du corps qui se cherche, silence qui peu à peu cependant se transforme en un grondement sourd que tentent d'orchestrer celles qui, les premières, peuvent s'arroger le droit à la parole. Il s'agit des intellectuelles brésiliennes pour qui la culture, le savoir ne sont pas affaire de simple curiosité, mais constituent la matière même de leur travail.

Ghislaine Dunant, *F. Magazine*,
juin 1978

**Eugénie Lemoine
Luccioni*****Marches***

Fiction, 214 p.

Trois récits, un seul village, nous dit l'auteur de ce recueil; trois récits qui présentent un air de famille – trois récits qui ne s'enchaînent pas, qui ne se complètent pas, et qui pourtant s'imbriquent comme les laisses d'une même saga. Car en dépit du brouillage de la généalogie qui rend leur filiation improbable, ils sont tous un peu parents ces Alexis, Marie et Michel, ces habitants de la rue Droite, laquelle, sinueusement bien sûr, conduit du quartier des Aires jusqu'au Fort.

De laisse en laisse reviennent les mêmes noms, noms de lieux, noms de personnes, mais l'écho est trompeur car les personnages, eux, ont changé. Cependant ce changement ne se fait pas sans quelque échange, et ce qui s'échange en sus du nom, c'est quelque affinité avec celui qui le portait. Ainsi chaque nouvelle, si simple par l'apparente linéarité de son écriture, se complique de tout un effet d'intertextualité.

Françoise Gaillard, *La Quinzaine littéraire*,
15 janvier 1978

Dacia Maraini*Femme en guerre*

Roman, 412 p., traduit de l'italien par Michèle Causse

Et voilà, jeune institutrice romaine, on part en vacances, avec le mari, sur une petite plage du sud de l'Italie, le matériel de pêche dans les bagages, et, par le hasard de rencontres, de rapports brutaux avec une certaine réalité, on ne rentre plus à la maison, et pas pour suivre un autre monsieur.

Dans le journal quotidien qui consigne les faits mineurs d'une vie banale, trois oursins à ouvrir, le linge à laver, on passe de Giacinto, mari, centre des références, au "je" de la dernière phrase :

"Maintenant, je suis seule et il me faut tout recommencer." Ce n'est pas le premier livre de ce type, mais ce qui le distingue tient à deux éléments plus rares : la violence des relations sociales autour de cette femme et toutes les fantasmagories secrétées par l'île. (...)

Tout est à commencer, mais ce n'est pas de la tête qu'est venue cette transformation, mais du corps, des violences subies directement ou non par le corps. Et c'est bien la force brutale de ce livre.

**Françoise Lebrun, *Le Matin de Paris*,
20 juin 1977**

Ulrike Meinhof*Mutineries et autres textes*

Essai-document, 221 p., traduit de l'allemand par Johana Stute

Les Éditions Des femmes prennent la position de contribuer à briser la censure qui pèse sur les textes de la Fraction dans le souci non pas de prendre parti pour ou contre, mais dans le but d'informer les lecteurs, l'opinion publique, afin d'approcher ceux et celles qui peuvent de nos jours étonner, choquer, horrifier, faire trembler... Bref ! Afin de les comprendre. (...)

Dans *Mutinerie et autres textes*, on trouve, outre un scénario pour une émission télé-

visée tournée en avril 70 avec les filles du foyer de rééducation du Eichenhof à Berlin, des textes dans lesquels Ulrike Meinhof analyse l'Allemagne de 1960 et dans lesquels elle l'estime identique à l'Allemagne de 1933, parce qu'alors comme jadis, on traite les syndicalistes d'ennemis du peuple, que les grèves ne sont pas envisagées pour ce qu'elles sont mais comme des insurrections, et qu'on oppose aux luttes salariales l'état d'exception.

**Françoise Lalande,
La pensée et les hommes, n° 2-3, 1978**

Charlotte Perkins Gilman

Le Papier peint jaune

Fiction, 50 p., traduit de l'américain par le collectif de traduction *des femmes* "Les femmes ont leurs raisons"

Le Papier peint jaune, un tout petit livre qui raconte l'étrange découverte de la narratrice. Elle voit dans le papier peint (jaune) de sa chambre se dessiner la silhouette confuse d'une femme prisonnière derrière des barreaux. Il est bien intéressant de savoir que Charlotte Perkins, après son premier mariage et la naissance de sa fille, avait été soignée par un spécialiste des nerfs, le docteur S. Weir Mitchell, qui lui avait ordonné "de ne plus toucher à une plume, un pinceau ou un crayon de sa vie". Charlotte n'est sortie de cette prison morale et n'a échappé à la folie qu'en écrivant *Le Papier peint jaune*. Nous

connaissons toutes des vieilles dames qui racontent avec un sourire triste que leur mari leur a claqué le couvercle du piano sur les doigts le lendemain de leur mariage en disant : "Je n'aime pas la musique". C'est en pensant à elles qu'il faut lire *Le Papier peint jaune*, en pensant à toutes les mutilations que les femmes ont subies plus ou moins passivement. Charlotte Perkins Gilman ne se voulait ni féministe ni sociologue. Cette individualiste, soucieuse de modération, a écrit avec *Le Papier peint jaune* un fantastique plaidoyer pour la libération de l'esprit chez les femmes entre autres.

P. R., *Elle*,
17 janvier 1977

Emma Santos

Itinéraire psychiatrique

Fiction, 132 p.
"Les femmes ont leurs raisons"

De qui peut-elle parler, Emma Santos, sinon de lui, Carlos, l'amant qui l'a détruite? C'est à lui qu'elle s'adresse, c'est lui qu'elle implore, qu'elle maudit, qu'elle harcèle, qu'elle dévore et qu'elle vomit dans des livres qui sont autant de lettres secouées par la passion, portées par la fureur, en même temps que tragiquement dérisoires, car leur destinataire ne les recevra jamais. Par amour pour lui, le peintre

étranger, Emma Santos est entrée dans le système psychiatrique. (...) Obsessionnellement, elle tente d'accoucher d'elle-même. En dépit de tout. Pour ne plus être un médicament qui se vend. Pour que le visage aimé ne recouvre plus l'univers. Pour pouvoir saluer l'aurore seule. Et, peut-être, pour un jour ne plus avoir à écrire ; ne plus avoir à exhiber sa passion-folie.

Roland Jaccard, *Le Monde*,
1^{er} janvier 1977

Emma Santos

Le Théâtre

Théâtre, 52 p.
"Les femmes ont leurs raisons"

Traduit en portugais

À partir d'un découpage-montage de ses livres, Emma Santos dit, crie, psalmodie, donne corps et voix à son théâtre intérieur dont il a été longtemps prescrit – assignation à résidence – qu'il ne sortirait pas de la scène psychiatrique. "Je bouge, gesticule, je me désarticule. Je suis en carton-pâte. Je vois chaque partie de mon corps détachée, nette, découpée, précise, isolée, séparée des autres : le nez,

la bouche, l'œil, l'autre. Je répète : la bouche, le nez, l'œil, l'autre. Les mots n'ont pas de sens. Ils ne représentent plus rien. Des sons seulement. Cri."

Le Théâtre d'Emma Santos a été donné au Nouveau Carré Silvia Monfort en décembre 1976, janvier et février 1977 par les ateliers Claude Régy. Emma Santos a interprété son propre personnage.

des femmes

Alexandra-Elisabeth Sheedy

*Mémoires
d'une souricette*

Du côté des filles, 96 p.
traduit de l'américain par
Sylvie Durastanti

Cette histoire est celle d'Esther, souricette dotée, non seulement d'un esprit littéraire et d'une histoire, mais encore de fort longues moustaches dont elle n'était pas peu fière. C'est aussi l'histoire d'une petite femme d'immense renommée et célèbre par son caractère, la reine Elisabeth Première.

Un livre écrit par une petite fille de 12 ans, à lire comme ce que produit le meurtre inévitable de la rencontre des mots « femme » et « pouvoir ».

des femmes

Alice Schwarzer
*La Petite Différence
et ses Grandes
Conséquences*

Essai, 360 p., traduit de
l'allemand par
Marthe Wendt et
Leslie Gaspar
"Pour chacune", 1978,
352 p.

Donc, dans ce livre, une quinzaine de femmes parlent à Alice Schwarzer. De leur vie, simplement, sans exhibitionnisme ni ostentation, sans confidence sucrée ni étalage névrotique, rien de bien "sensationnel". Des femmes "normales", de 20 à 50 ans, de milieux et professions

divers. Avec, sous des formes différentes, une insatisfaction identique face à une société qu'elles ne qualifient pas de capitaliste ou aliénante, mais de masculine, phallique, phallocratique, instituée par le mâle selon ses schémas de pouvoir (qui passent par le pouvoir sur la femme).

Christiane Rugemer, Hebdo,
juin 1977

Verena Stefan
Mues

Fiction, 144 p.,
traduit de l'allemand par
Leslie Gaspar

"En écrivant ce livre – ce qu'il énonce est à l'ordre du jour – je me suis heurtée à chaque mot et à chaque concept de la langue en cours... Ce sentiment si vif se rattache sans doute au fait que je parle de sexualité... Le langage se dérobe à la moindre tentative pour relater des expériences nouvelles..." (...)

Mues est le premier texte de Verena Stefan. C'est à travers un patient travail sur le langage, le texte de longues et profondes maturations, transformations. *Mues* d'une femme en lutte dans le mouvement de libération des femmes à Berlin depuis 1972.

des femmes

**Adela Turin,
Litizia Galli**
Jamédlavie

Du côté des petites filles,
32 p.

Tu verras, petite Camélia, un jour ton prince viendra et tu l'épouseras... Non, non et trois fois non : de prince, Camélia n'en veut pas, et encore moins de cet arrogant prince de Gorgonzola ! Elle préfère

cent fois vivre, heureuse, à fabriquer des remèdes et des tisanes, lire les pensées et l'avenir, parler aux oiseaux et aux chats, avec Capucine son amie sorcière.

des femmes

**Adela Turin,
Sylvie Selig**

*Le temps
des pommes*

Du côté des petites filles,
32 p.

Du haut de sa colline, le Roi Barbar règne sur l'empire de la mort et des ruines, au grand mécontentement de sa femme et de sa fille, dont les interrogations restent sans réponse : mais allez expliquer ce qu'est la vie à une petite fille qui n'a

jamais connu que la mort... C'est alors que les femmes et les enfants, ne l'entendant plus de cette oreille, fuient le château pour reconstruire, ailleurs, un monde vivant...

des femmes

**Adela Turin,
Margherita Saccaro**

*Le père Noël
ne fait pas
de cadeaux*

Du côté des petites filles,
32 p.

Qui fabrique vraiment les jouets de Noël ? Comment le Père Noël a-t-il eu l'idée de passer par les cheminées ? Qui a dit que le Père Noël était gentil avec les enfants ? Et son épouse, dans l'histoire ? La mora-

lité du conte, tout compte fait, c'est que le père Nicolas a le sens des affaires et... le père Noël ne fait pas de cadeaux.

des femmes

**Nicole Ward
Jouve**

Le Spectre du gris

Nouvelles, 222 p.
Traduit en anglais
et en italien

Lu par l'auteur,
"La Bibliothèque des voix",
1980

Toutes ces nouvelles appartiennent au même spectre, celui où s'inscrivent les expériences féminines, la vérité des couples, les jeux du désir et de la lassitude, de la spontanéité et du savoir, du plaisir et de l'incompréhension. Nicole Ward Jouve nous fait entendre une voix singulière, aux intonations toujours reconnaissables mais qui s'accorde

comme par sympathie profonde avec toutes les nuances de l'émotion, toutes les variations d'un gris quotidien, féminin, humain. Avec elle on ne peut parler de réalisme ou de psychologie : il y a des cœurs qui battent, des corps qui souffrent, des vies qui flambent ou s'éteignent, des mots qui portent.

**Claude Bonnefoy, Les Nouvelles littéraires,
10 novembre 1977**

**Catherine
Weinzaepflen**
Isocelles

Fiction, 96 p.

Par petites touches, par courtes séquences qui n'ont que faire de la trame narrative, toute l'ambiance de la Krutenau aussi est évoquée dans le livre et, si Catherine Weinzaepflen tente de redistribuer les cartes dans les relations entre les femmes elles-mêmes, puis entre celles de l'homme et de la femme, peut-être

est-ce dans la dédicace que nous trouverons le sens de l'œuvre et la nature profonde de sa démarche ? Entre le moment où elle a remis son manuscrit et celui de la parution de son livre, c'est en effet à sa mère qu'elle a dédié *Isocelles*. On sait tout ce que cela peut signifier.

**Jean Christian,
Dernières Nouvelles d'Alsace**

Virginia Woolf

Trois Guinées

précédé de
L'Autre Corps
de Viviane Forrester

Essai, p. 332, traduit de
l'anglais par
Viviane Forrester
"Pour chacune", 1978, 316 p.

Lu par Coline Serreau,
"La Bibliothèque des voix",
1980

Si le partage de la société des Hommes (comme on dirait la société des Nations) ne peut plus représenter un idéal pour la femme, alors de quel modèle s'inspirer ? C'est là, dit Virginia Woolf, que la femme peut tirer parti de sa différence, différence de culture, de sensibilité, de mode de vie ; car si aucun modèle ne lui est effectivement proposé, du moins dispose-t-elle d'un non-modèle bien dissuasif : c'est la société sexiste et son corollaire, la société

fasciste. Deux tyrannies qui ont la même figure. (...) Sans jeu de mots, cet essai sur la guerre est une bombe... C'est un signe de loin répercuté et dont la publication aux Éditions Des femmes est plus qu'un symbole. Saluons au passage le remarquable travail, tant comme préfacière que comme traductrice, de Viviane Forrester, déjà auteur d'un *Virginia Woolf* aux éditions de *la Quinzaine*.

Annie Daubenton, *Les Nouvelles littéraires*,
24 février 1977

Mai Zetterling

Oiseau de passage

Fiction, 106 p., traduit de
l'anglais par Édith Ochs

Oiseau de passage. Petit livre étrange à la drôle de saveur. Tellement rapide, discret et envoûtant. Irrésistible. De ceux que l'on aime lire et relire, à toute vitesse, car cette parole douloureuse dérange. (...) Mai décrit avec précision impitoyable le monde de ses terreurs enfantines, puis

celles d'une femme égarée, en délire, en dérive. Texte secret, livré à la lecture, des phantasmes, souvenirs, blocages, recherches solitaires, face-à-face insupportable de tensions. Univers fou, douloureux. Presque dérisoire à force d'obstination.

M. O. Delacour, *Libération*,
17 novembre 1977

**Hans Christian
Andersen,
Nicole Claveloux**

Poucette

Du côté des petites filles,
32 p.

Le conte de Hans Christian Andersen échouait sur un mariage-heureux. Nous l'avons détourné à la dernière minute : nous ne voulons pas raconter des histoires à nos petites filles. Convoitée successivement par un crapaud nigaud, un lourd

hanneton, et une vilaine taupe, Petite Poucette échappe *in extremis* à son triste destin, renonçant au Royaume des Fleurs pour garder sa liberté.

des femmes

Etel Adnan
Sitt Marie-Rose

Roman, 115 p.

Traduit en allemand, italien,
anglais, néerlandais

La déchirure du ciel – visible aujourd'hui encore – témoigne de la démente qui s'était emparée de Beyrouth lors d'un printemps malheureux. (...)

Marie-Rose avait trente-cinq ans. Belle et sereine. Son crime durant la guerre civile fut le courage de ne pas penser ni agir

comme une grande partie de sa communauté : chrétienne, elle était passée au camp des musulmans ; Libanaise, elle était passée au camp des Palestiniens ; femme arabe, elle s'était mêlée de politique, chasse gardée de l'homme.

**Tahar Ben Jelloun, *Le Monde*,
10 février 1978**

Simone Benmussa
*La Traversée du
temps perdu*

Préface de Viviane Forrester
Parcours-spectacle, 272 p.
"Théâtre"

Il existe une affinité entre les femmes et l'écriture que Virginia Woolf a clairement soulignée.

Mais qu'en était-il, au XIX^e siècle, quand le désir de publier passait, chez une femme, pour une inconvenance, et quand celles qui osaient le faire se retrans-

chaient souvent derrière un pseudonyme masculin : George Sand, George Eliot, Daniel Stern, Currer Bell ? Cette question est à l'origine de *La Traversée du temps perdu*, de Simone Benmussa, à la fois livre (aux Éditions Des femmes) et exposition (au musée des Arts décoratifs).

**Patrick Thévenon, *L'Express*,
9 décembre 1978**

Gisèle Bienne
Rose Enfance

Roman, 123 p.
"Pour chacune"

Nous avons toutes eu des crayons roses qui ont manqué un jour, nous n'en sommes pas mortes. Marguerite ne mourra pas de grandir. (...)

Gisèle Bienne n'en finit pas de raconter les petites filles.

Elle écrit vite et court, comme si le souvenir risquait de lui échapper, et nous donne chaque fois de jolis coquillages dans lesquels on entend tous les bruits de l'enfance.

**Hélène Mathieu, *Marie Claire*,
février 1979**

Dominique Charmelot

Lettres à mon homme inventé

Fiction, 278 p.

“Les femmes ont leurs raisons”

Dans la grisaille des paroles convenues, des discours asservis à la mode, il arrive qu’une vraie voix se fasse entendre, comme celle de Dominique Charmelot. Cette jeune femme n’imite personne. Elle obéit seulement à des impulsions, venues du domaine le plus secret, le plus intime de son existence. Elle fait la découverte

d’elle-même. À travers un cortège d’aveux brusques et de réticences troublées. (...) Les lettres qui sont rassemblées dans ce livre vont de juin 1973 à juin 1976. Elles nous font suivre trois années d’une bataille anxieuse, passionnée, douloureuse pour être soi, en se guérissant des autres, malgré “le complot des jours”.

François Bott, *Le Monde*,
14 avril 1978

Hélène Cixous

*Le nom d’Œdipe
Chant du corps
interdit*

Théâtre, 96 p.

“Théâtre”

Traduit en anglais

Depuis les origines grecques, les versions théâtrales, musicales ou romancées du mythe d’Œdipe ont toujours eu comme centre l’homme de cette histoire. (...) Hélène Cixous, elle, fait enfin parler Jocaste l’oubliée. Jocaste qui aime un

homme bien au-delà des noms qu’il porte dans les multiples réseaux juridiques de la famille: fils, époux, roi... Pour elle, il n’est rien de tout cela, il porte un nom, un seul: Œdipe.

Catherine Clément, *Le Matin de Paris*,
28 juillet 1978

Hélène Cixous

*Préparatifs de noces
au-delà de l’abîme*

Fiction, 184 p.

“Les femmes ont leurs raisons”

Lu par l’auteur,
“La Bibliothèque des voix”,
1980

Dans *Préparatifs...*, celle qui parle, rejetée, mutilée, niée par l’homme qu’elle aime, arrive à s’arracher de lui à la façon dont on meurt – et quels mots magnifiques où chacune (et chacun) reconnaît ses peines toujours à revivre de la séparation – pour renaître à l’amour par le corps et l’âme d’une femme. Et ce qu’il advient à ce moment-là de miraculeux, c’est que, par le détour de cet amour pour une autre femme, qu’elle nomme “Vous”, la femme qui parle et qui écrit parvient enfin à s’aimer elle-même,

c’est-à-dire à aimer toutes les femmes en elle. Ce fameux féminin si rejeté, si nié, si mutilé. Quelles noces alors et quelles épousailles! “Je me sens prendre la chance de renaître dans de beaux draps sans bornes.”

Réussite que traduit presque constamment une écriture glorieuse, presque constamment dans la “chance”. Au sens où Bataille emploie le mot: tout est comme donné à ceux qui ont le courage de se situer au lieu du plus grand risque.

Madeleine Chapsal, *L’Express*,
19 juin 1978

**Collectif de
femmes italiennes**

*L'Aparole
électorale*

Essai, 300 p.

La Parola elettorale élargit l'analyse à l'ensemble des problèmes politiques que rencontrent les femmes et foisonne de réflexions subtiles sur les relations entre les femmes et les partis politiques de gauche :

"J'avais cessé de suivre le contenu de la discussion, d'en prévoir les résultats actifs, de les juger ; instinctivement, je suivais au contraire la façon de s'exprimer des camarades, leurs dynamiques absolument

incommunicables dans cette situation. J'étais donc objectivement improductive, apolitique, en un mot femme."

Comment éviter et les dangers du néo-institutionnalisme, et les risques de chute dans l'irrationnel ? Elles disent le besoin de faire partie des structures politiques existantes, et, en même temps, "*le mode social masculin transforme mon énergie en rôle*", écrit l'une d'elles.

**Geneviève Brisac, *Le Monde diplomatique*,
avril 1980**

**Collectif des
femmes de Nice**

Les Babarotes

Document, 130 p.

Autre intérêt de l'ouvrage, outre son élaboration collective, son ancrage régional. Nice est présent non seulement dans le titre, mais à travers les textes : couleurs, gestes, transparence du paysage, lumière et aussi mélancolie, tristesse, nostalgie de la Provence qui s'étirole dans la

condescendance où l'étreint la capitale. Bref, un livre qui tâtonne avec tendresse, pudeur, colère parfois. Et la liberté, une liberté qui n'est pas au bout d'une idéologie, d'un programme politique, mais qui commence par "la communication et le respect de l'autre".

**Michel Franca, *Le Matin de Paris*,
16 janvier 1979**

Florence Dupont

*Adieux à
Marguerite
Yourcenar*

*Nouvelles
occidentales*

Fiction, 166 p.

Son livre a une couleur : gris pâle, traversé d'éclats brûlants et rouges. Couleur de fresques presque effacées.

Elle pourrait dévider plus longtemps encore des phrases égales, lisses. (...)

Et se croire, comme tout écrivain qui parle de l'Orient, le dernier rescapé de fêtes démesurées dont il doit restituer la splendeur. Florence Dupont refuse ce leurre.

Elle ne fera pas du lecteur le voyeur d'un Orient qui n'existe pas. Il n'est plus, comme elle le dit, que "la nostalgie de l'Occident qui maquille en drame des origines ses mutilations quotidiennes". Mort déjà, cet Orient, d'avoir été travesti de culture : on entre dans les bains de Biskra comme dans un Delacroix.

**Jean-Noël Pancrazi, *Les Nouvelles littéraires*,
2 décembre 1978**

Eva Forest
*Témoignages
 de lutte
 et de résistance*

Document, 312 p., traduit
 de l'espagnol
 par Françoise Campo

La force des témoignages de lutte et de résistance recueillis par Eva Forest dans la prison pour femmes de Yserias à Madrid réside là : ils viennent de l'intérieur. Bien des avocats, bien des psychiatres ont dénoncé les effets de la torture physique et psychologique. Mais du fond de la prison de Yserias se font entendre des voix qui vont atteindre en nous quelque chose d'autre. (...)

Ce que ces femmes s'efforcent de retrouver ensemble, c'est le cheminement mental et émotionnel, l'expérience subjective de la torture. Si les brutalités physiques peuvent déclencher des réactions de sursaut, le propre de la torture psychologique c'est de créer cette désorganisation de la conscience, cette désorientation qui donne le sentiment de la perte de soi.

Pascale Werner, *Les Nouvelles littéraires*,
 24 août 1978

**Annie Goetzinger,
 Francine Mallet
 et Adela Turin**

Aurore

Du côté des filles, 80 p.

« La vie de George Sand en bandes dessinées, c'est ce que vous propose ce livre sur des images joliment colorées et très concises. Suivi d'une note biographique, ce livre joint l'utile à l'agréable. Photos d'époque, dessins, illustrations, extraits du livre « Histoire de ma vie », écrit par George Sand... Les auteurs de ce livre

aiment George Sand et ont fait le maximum pour vous faire partager leur intérêt pour cette femme hors du commun à son époque.

Ce livre se lit comme un roman et vous saurez tout sur George Sand, sans effort particulier à fournir. »

Jeunes filles magazine, février 1982.

**Cinzia Ghigliano,
 Francesca
 Cantarelli**

Nora

Du côté des filles, 80 p.

Cette bande dessinée, tirée de la pièce d'Ibsen *Maison de poupée*, et suivie du texte intégral, retrace l'histoire d'une déception, celle de Nora, qui pour sauver à son insu la vie de son mari, n'hésite pas à sacrifier son honneur en commettant un délit de falsification. Lorsque la vérité éclate au grand jour, le mari de Nora, riche directeur de banque, n'écoute que sa peur

du scandale, et ne renonce à répudier sa femme qu'une fois lavé de tout soupçon et les apparences sauvées.

Trop tard : désabusée sur la véritable nature des sentiments de son mari, qui l'aime comme l'on joue à la poupée, Nora trouve le courage de claquer la porte du foyer familial sur l'ingratitude de celui qu'elle croyait aimer.

des femmes

Lara Jefferson
*Folle entre
 les folles*

Roman, 256 p., traduit
 de l'américain
 par Sylvie Durastanti
 "Les femmes ont leurs
 raisons"

Une fois de plus, on se trouve confronté à l'insoluble question de tracer la frontière entre folie et raison. Mais, ici, c'est la malade qui parle, et qui parle comme vous et moi. Parfois mieux. Car ce n'est pas un livre d'élucubrations délirantes. On n'ose même plus employer une telle

expression après l'avoir lu. On ne peut pas ne pas se dire que la conscience aiguë de ce qui se passe au monde, autour de soi et en soi, la lucidité, donc, est l'antichambre de la folie. Est-ce si fou de ne plus pouvoir supporter une existence qu'on a découverte intolérable ?

**Rosa Laisné, *L'Express*,
 3 juillet 1978**

Meri Franco Lao
Musique sorcière

Essai, 112 p., traduit de
 l'italien par le collectif de
 traduction *des femmes*

À la fin de son analyse des rôles sexuels et des structures harmoniques, l'intelligente Italienne dit justement que retrouver le sens de la *Musique sorcière* ne relève que de la sensibilité féminine. (...) Impertinent et subtil, souvent paradoxal,

cet essai délicieusement écrit et traduit rappelle, par exemple, que les sorcières devraient danser dos contre dos, et non se frotter les ventres comme cela se pratique plus ou moins dans les sabbats à la mode.

**G. B., *Tribune de Genève*,
 9 juillet 1982**

Paule Lejeune
*Louise Michel
 l'indomptable*

Essai, 327 p.
 "Pour chacune - Femmes
 dans l'histoire"

Encore une biographie de Louise Michel, dira-t-on ! En réalité, ce livre sur Louise Michel mérite notre attention pour de multiples raisons. D'abord Paule Lejeune a construit son ouvrage à partir des écrits de Louise, ses discours, sa correspondance, surtout avec Victor Hugo. Cette technique pourrait faire de l'ouvrage une anthologie si l'auteur n'avait pas relié ces textes d'un fil souple et brillant qui procure une lecture agréable et qui nous

permet de pénétrer profondément dans l'environnement politique et social de cette époque, qui fut un grand moment de l'histoire des luttes révolutionnaires. Mais ce qui fait le mérite de ce livre, c'est la volonté de Paule Lejeune de comprendre la femme autant que la militante, et dans ce domaine toute la première partie, qui nous fait pénétrer dans l'univers de Louise Michel avant la Commune, est exemplaire..

**Maurice Joyeux, *Le Monde libertaire*,
 29 juin 1978**

Clarice Lispector

La passion selon G.H.

précédé de
Les Mots du regard
de Clelia Pisa

Fiction, 200 p., traduit du brésilien par Claude Farny

Lu par Anouk Aimée,
"La Bibliothèque des voix",
1989

Cette œuvre singulière est une méditation, c'est-à-dire, au sens cartésien du terme, un écrit consacré à des choses profondes, religieuses ou philosophiques. Il s'agit ici de la quête d'un innommable, d'une neutralité essentielle, d'un silence primordial, d'un en deçà – ou au-delà – de toute existence individuelle: ce que suggère le vaste et vague mot Vie. Ce

chemin qui est une passion aboutit au plus grand dénuement, à une mort de soi, mais – telle est la paradoxale économie des théologies négatives – il apparaît que ce rien est tout et qu'en ce séjour dans le renoncement extrême règne la joie, splendeur de la présence sans distance à ce qui est.

Jacques Howlett, *La Quinzaine littéraire*,
1^{er}-15 janvier 1979

Anaïs Nin

Un hiver d'artifice

Roman, 250 p., traduit de l'américain par Élisabeth Janvier
"Pour chacune"

Un monde glacé, figé de silence: tel est "l'artifice", ce semblant, "cette asphyxie de l'âme" à quoi s'affronte Anaïs Nin dans *Stella, Un hiver d'artifice*, *La Voix*, trois nouvelles qui composent ce livre.

Sur la scène de ce théâtre apparaissent tour à tour Stella actrice, star murée dans son rôle, le père, Dom Juan traversé de gestes creux, et un homme analyste dont seule émerge par instants "la voix" blanche, neutre. À moins que tous trois ne soient que les facettes d'une même

personne: toujours absente, sans corps, masque, rôle tenu par le père, ou plutôt au-nom-du-père.

Et si une femme, au hasard des rencontres et des souvenirs dans la vie de tous les jours, parcourt ce dédale peuplé de masques, c'est pour aussitôt, avec la force vivante de ses gestes, de ses mots, de son écriture, démasquer, et trouver sous la mort hivernale l'eau vive, le feu des étés, une chaleur du corps enfin ranimée.

des femmes

Djamila Olivesi

Les enfants du Polisario

Document illustré, 138 p., bilingue arabe/français

Si tous les enfants du monde voulaient se donner la main... On pourrait commencer la chaîne de l'année 1979 par les enfants du Polisario, par exemple, vous savez, ceux du peuple sahraoui. Ce peuple de nomades vivant sur les terres du désert partagé entre le Maroc, la Mauritanie et l'Espagne. Un peuple piétiné qui n'a pas trouvé d'autre stratégie que la violence pour reconquérir sa liberté. Dans les camps, Djamila lit à visage

ouvert; les enfants sont un grand livre d'Histoire, alors elle leur distribue du papier et des crayons (les enfants des hôpitaux s'offrent ainsi un air d'évasion). Tous ont donc échafaudé, par petits traits et petits mots, un grand récit historique et poétique qui a l'exaltation des passions révolutionnaires. Un texte écrit en français et en arabe. Un documentaire qui se lit donc à l'envers, en commençant par la fin...

Odile Berthemey, *Les Nouvelles littéraires*,
11-18 janvier 1978

Sylvia Plath*Ariel*

Poésie, 96 p., traduit
de l'américain
par Laure Vernière

Voilà une grande poésie qui s'avance humblement : une imagerie complexe à base de cruauté (objets qui déchirent, font mal...), un sentiment très vif des choses de la nature, du brin d'herbe et du murmure de l'oiseau, une "métaphysique concrète". Ici la parole monte du ventre, des reins, de la chair la plus sombre et la plus vraie. Loin de toute référence épaisse, cette parole est corps.

Parole souvent haletante, menacée par le silence environnant, presque broyée par les meules du malheur. Sylvia Plath a crié une fois :

"Mourir est un art, comme tout le reste. Je le fais exceptionnellement bien."

C'est à Laure Vernière que nous devons de lire en français *Ariel*, journal d'une autre Saison en enfer.

André Laude, *Les Nouvelles littéraires*,
18-25 mai 1978

**Claude Pujade
Renaud***La Ventriloque*

Fiction, 60 p.

Sur la demande impérative de l'homme, une femme avorte. Dépouillée de la promesse de l'enfant, un espace se creuse au ventre constituant brutalement le seul lien vivant entre le moi et les autres. L'enfant est là, non il n'est pas là. (...) Le livre nous renvoie, c'est dit, à notre corps et à notre inconscient mais surtout à un récit vivant de sa propre vie. Car si

"plus pénétrants que le sexe, les mots", les mots sont là en leur cadence tendre et forte, en leur lisibilité ni de jeu ni de tromperie.

Le livre n'a pas pris la place de l'enfant. L'enfant n'a pas pris la place du livre. Le livre est livre, beau à lire en son écriture de femme qui écrit au plus doux et au plus dur de là où elle vit.

Denise Le Dantec, *La Quinzaine littéraire*,
15-31 juillet 1978

Emma Santos*La Loméchuse*

Fiction, 155 p.

"Pour chacune - Les
femmes ont leurs raisons"

Emma Santos dans *La Loméchuse* (Édition Des femmes) décrit la raison prise dans une tempête, la personnalité d'une femme

qui se défait et elle fait entrer l'écriture dans le débat, témoin et juge.

André Remacle, *La Marseillaise*,
24 septembre 1978

Pour avoir vécu ma littérature j'ai été inter-née, droguée, piquée, humiliée, censurée, déshabillée, violée pendant six ans. En regardant *La Loméchuse* aujourd'hui,

je n'ai pas d'amertume pour le monde de la médecine, mais une tête d'oiseau avec un drôle de sourire de chat.

E. S.

Irène Schavelzon*Les Escaliers d'eau*

Fiction, 125 p.

Le livre s'appelle *Les Escaliers d'eau*. Édité aux Éditions Des femmes. L'auteur : Irène Schavelzon (oui, elle faisait partie du jury de notre prix de Poésie, en juin dernier). Un livre de poèmes ? Non. Un superbe roman poétique. La grâce de l'enfance. L'enfance qui toujours bascule dans la

tragédie de l'adulte. Sensualité, gravité, tendresse, paysages indélébiles de l'enfance, là, à l'intérieur du cœur des petites filles. Puis la longue noyade mythique de l'enfance. Ici des extraits du bonheur. Si intense que seule l'intensité de la mort peut être une réponse à sa mesure.

Denise Dubois-Jallais, *Elle*,
13 novembre 1978

**Anne Sylvestre,
Annie Chazottes**
*Séraphine aime
oiseau*

Du côté des petites filles,
42 p.

« Anne Sylvestre est très connue pour ses chansons.

Les « Éditions *Des femmes* » sont connues pour leur action militante.

Le livre présenté aujourd'hui me paraît un vigoureux plaidoyer pour « ouvrir la cage aux oiseaux ». Les adultes qui le lisent ne peuvent que se poser la question : « Et si l'amour, demain changeait de mentalité? », « Est-il raisonnable d'emprisonner un compagnon de vie? Posséder quelqu'un, et l'asservir, est-ce vraiment l'aimer? ». Séraphine aime l'oiseau. L'oiseau aime

Séraphine, mais épris aussi de liberté, il refuse de perdre son nom au gré de sa compagne, quand il accepte de se laisser enfermer, c'est pour devenir si triste qu'il en oublie même de chanter.

« Si tu m'aimes, tu dois chanter », insiste Séraphine, mais l'oiseau ne pourra reprendre ses chants joyeux que le jour où Séraphine acceptera d'ouvrir la cage. Après chacun de ses voyages, l'oiseau reviendra, puisqu'il aime Séraphine. »

Midi-Libre, 30 mars 1983

**Adela Turin,
Margherita Saccaro**
Salut poupée

Du côté des petites filles,
32 p.

Un dimanche de pluie qui, pour la petite Marie, aurait pu se passer douillettement au lit, à lire, avec sa mère. Mais la famille ne se laisse pas oublier et les « oncles » n'omettent jamais de ponctuellement rappeler mère et fille à l'ordre des anniversaires. Et leur cadeau d'imposer l'hor-

reur des identifications courantes à une petite fille : la poupée blonde et fine comme modèle-carcen, ou, si le féminin est désuet, un jouet pour la nouvelle « garçon manquée »...

Mais Marie et sa mère oublieront les cauchemars pour vivre sans modèles.

des femmes

Marie Vaubourg
*Échec et mat ou un
an de psychanalyse*

Roman-document, 126 p.
"Les femmes ont leurs
raisons"

J'ai à pleurer mon Eurydice. Je le savais que, si je me laissais entraîner dans les Enfers de l'inconscient par mon psychanalyste, il me dirait de regarder et que je la perdrais. J'ai perdu ma mère, non pas cette vieille femme que je suis allée voir

hier à la clinique psychiatrique, mais la vraie, celle que j'avais intériorisée depuis mon enfance, avec son beau visage de jeune femme blonde, et que j'ai dû laisser à son immortalité. Moi j'ai à vivre le temps qui passe.

M. V.

**Catherine
Weinzaepflen**
*La Farnésine,
jardins*

Fiction, 82 p.

Si la prose est le visage et la poésie le masque, selon une expression bien connue, le nouveau livre de Catherine Weinzaepflen, *La Farnésine, jardins* est avant tout un poème.

On s'en imprègne progressivement, plus qu'on n'en découvre quelque trame narrative ; on assiste à un jeu de miroirs, plus qu'on ne découvre quelque unité au fil

des séquences successives évoquées à travers les corps, plus qu'au niveau du raisonnement.

Trois femmes vivent ensemble de la sorte, à la fois différentes et mêlées, à tel point qu'on se demande s'il ne s'agit pas d'une seule qui aurait, selon les circonstances, des visages différents.

**Jean Christian, Dernières Nouvelles d'Alsace,
23 novembre 1978**

Anne-Marie Alonzo*Geste*

Fiction, 148 p.

D'abord, le fait un matin de juillet (...) ; la voiture heurtée à gauche où elle, enfant, est justement assise, côté du cœur, l'enferme et la brise entre les deux sièges avant. (...)

Anne-Marie nous rappelle ici que le mouvement peut être l'objet d'un total refoulement. Elle le rappelle avec la violence qui lui fut faite, cette violence qui la fige encore. Jour et nuit, nuit et jour, Anne-Marie, faute de corps, délire l'esprit

et efface la faute d'exister encore, comme un défi. Elle met en mouvement les mots, essaie les démarches possibles, occupe l'espace qui l'entoure, tête haute et regard brillant d'amour. Anne-Marie écrit un appel à nous toutes pour que ne se referme pas la pensée sur le mouvement, pour nous inspirer un souffle de liberté. La geste d'Anne-Marie est une vraie conquête.

Anne-Brigitte Kern
des femmes en mouvements hebdo, n°1,
23 novembre 1979

Simone Benmussa*Apparences*

D'après Henry James
Théâtre, 90 p.
"Théâtre"

Les apparences sont trompeuses, dit-on, sauf si l'ultime réalité de chaque individu, comme la plus profonde vérité des rapports sociaux, n'est que jeu, convention tacite, système d'illusions. (...)

Pièce sur le théâtre d'abord, sur la transparence impitoyable du métier, de la vie

peut-être de ceux qui se vouent à la scène, mais, au-delà de cette constatation, *Apparences* montre, sans doute, que le monde n'est qu'un spectacle. Le théâtre, alors, prenant conscience de soi, manifesterait l'illusion qui constitue toute vie.

des femmes

Esther Broner*Ses mères*

Roman, 310 p., traduit
de l'américain
par Ingrid Carlander

1944. Un album de photos de classe. Les visages démodés resurgissent. Le temps du lycée juif se mêle alors au présent de Beatrix.

Des vies multiples, de mères en filles, de filles en mères, de génération en génération, d'histoires en Histoire, un héritage de douleurs et d'amour.

C'est l'histoire de Beatrix Palmer qui recherche sa fille partie elle ne sait où, sa

mère dont elle ne peut se départir, ses mères poètes qui l'engendrèrent, ses matriarches en terre biblique.

Un voyage à travers le continent américain, USA – télévision, un voyage au-delà de l'Océan. C'est l'histoire d'une femme en quête d'elle-même, qui au bout du chemin, retrouvée par sa fille, sera mère et fille tour à tour.

des femmes

Dominique Charmelot

Les Anges de Carpaccio

Fiction, 218 p.
"Les femmes ont leurs raisons"

Texte qu'on garde à l'oreille, longtemps après. Et qui revient, insistant dans la vision de quelques vaisseaux prenant le large, vaisseaux roulant comme disent les marins "bord sur bord". À l'affût de plus que Cinq Continents, quittant l'Ancien Monde pour le Nouveau. Partant, de l'angoisse de la "maladie" vers la plénitude. "Découvreur". Chevauchant l'Histoire, le Cosmos, croisant au large de Gênes, Bruges, Tolède : toutes, villes d'eau ou ports. Charriant tous les éléments : eau,

air, feu et le cheval. Luxuriant. Ce n'est pas nous qui dirions que c'est trop.

Texte à la recherche d'un signifiant paternel perdu : père amant, Homme Inventé, Royaume des Cieux ("Cheval Soleil, Homme-Cheval, le Phallus" ... "Mon père mort. Le travail de deuil est ma seule raison").

Et pourtant dans sa matière, texte de pleine mer, texte qui largue des entraves, qui fait surface.

des femmes en mouvements hebdo, n°1,
16 novembre 1979

Hélène Cixous

Anankè

Fiction, 216 p.

La lectrice d'*Anankè*, sensible à la nécessité aimante d'une telle écriture, doit à son tour envisager les associations inattendues et l'histoire commune des filles de nos sociétés, les proches et les rêvées. (...)

Ajouterai-je que lire *Anankè* est nécessaire ? Alors, comme une musique d'invention, une partition à danser au clair des lunaisons, pas, surtout pas comme un exemple. Hélène Cixous invite chacune à se trouver.

Anne-Brigitte Kern, *Maintenant*,
14 juin 1979

Hélène Cixous

La

Fiction, 228 p.
"Pour chacune"
Première édition,
Gallimard, 1976

Il y a une femme qui comprend toutes les langues dans son silence, est-il dit ici : La est une initiation au murmure de ce silence fertile, à ce néant fluide d'un corps de femme "interrogé au-delà de sa première mort" en des naissances successives où elle se définit un nouveau mode

d'être face à sa propre substance, à l'autre et au monde – et l'onde n'est-elle pas le féminin du monde ? Faut-il encore dire "fiction", de ce livre et ce spectacle où la réalité affleure, naissante, inédite, évoquée ?

Daniel de Bruycker, *Le Soir*,
25 octobre 1983

Hélène Cixous

Vivre l'Orange

Essai, 113 p.,
bilingue français/anglais
Texte anglais établi par
Hélène Cixous
(traduction d'Ann Liddle et
de Sarah Cornell)

Clarice, la fascinante et déroutante Clarice qui a créé la nécessité de ce livre, n'est autre que Clarice Lispector, écrivain brésilien qui vient à peine d'être traduite en français (également aux Éditions Des femmes). Elle paraît comme une figure sublime, attirante, et aussi comme un style dans lequel se lover : Hélène Cixous revit une passion à l'intérieur de cette folie

décryptée. Ce que ce dialogue a de bouleversant, d'obsessionnel, d'aimant et de fulgurant, l'auteur nous force à le ressentir dans les dédales insondables de son soliloque. Et il faut reconnaître une certaine beauté à ce chant souterrain, à ce chant de navigatrice des profondeurs du verbe, de Charon ébloui qui transporte les mortes du royaume de la langue.

Gérard-Georges Lemaire, *Le Matin*,
18 juillet 1979

Annie Cohen

*La Dentelle
du Cygne*

Fiction, 90 p.

Dans son alcôve, îlot de béton perché au cinquième, noyé dans une brume d'indifférence humaine, solitude sordide et presque belle, dans son alcôve, Maria part chaque fois pour un voyage étrange. Au pays d'une vie intérieure qui efface tout et recommence, efface et recommence,

inlassablement. (...) Qui est Maria ? Un peu de vous, un peu de moi. Si ce livre, le premier écrit d'Annie Cohen, avait une couleur, ce serait un gris irisé. Une musique douloureuse, une langue belle, souple au regard. Une aventure unique menée à son terme.

Marie-Odile Delacour, *Libération*,
23 janvier 1980

**Collectif de
journalistes
italiennes**

Écrire contre

Essai-document, 130 p.,
traduit de l'italien
par Maria Pavan

À la fin du mois d'avril 1977, au musée de la science à Milan, des femmes journalistes vinrent de toute l'Italie pour tenir un congrès sur le thème "Femmes et information". Les Éditions Des femmes, sous le titre *Écrire contre*, publient aujourd'hui dans une traduction de Maria Pavan, une partie des réflexions et analyses présentées par les congressistes, qui ne manquent pas non plus d'intérêt de ce côté-ci des Alpes. Si être journaliste constitue une "situation privilégiée" par rapport aux autres femmes, nos consœurs font

toutefois remarquer qu'elles ne sont qu'un petit nombre, que leur "ascension" professionnelle s'est faite, dans la plupart des cas, aux dépens de leur vie personnelle. Au fil des textes, on constate aussi que les femmes journalistes connaissent une exploitation plus intense que les hommes, exploitation qui "sert aussi au contrôle idéologique". Elles se sont interrogées sur "le langage, les rôles, les rapports au pouvoir", et ont conclu qu'elles écrivaient "contre" elles-mêmes, les femmes.

B. A., *Le Monde*,
22 juin 1979

Madame de Duras

Ourika

Édition féministe
de Claudine Herrmann
Roman, 70 p.
"Écrits d'hier"

Contemporaine de madame de Staël, amie de Chateaubriand et appréciée de Goethe, Madame de Duras a été très peu lue, "bien que pleine de talent, passionnée de cœur et d'esprit" et "malgré une position considérable". *Ourika* connut "un très grand succès au moment de sa publication en 1823 (...). Le sens politique de l'œuvre ne passa pas inaperçu".

Ourika est traversée des questions de l'époque – la traite des Noirs, le commerce des esclaves, l'éducation des filles, leur "vocation" forcée et leur réclusion au couvent, la Révolution, les motivations des hommes de 1789, la terreur... – et des débats entre "esprits libéraux et éclairés...".

des femmes

Lidia Falcón*Enfer*

Roman-document, 310 p.,
traduit de l'espagnol par
le collectif de traduction
des femmes

Une suffragette anglaise du début du siècle, Mrs. Sylvia Pankhurst, appelait les prisonnières femmes "les déclassées de la société", victimes d'un état où elles n'avaient aucun droit à la parole ou au vote, aucun pouvoir. (...) Il a fallu attendre *Enfers* de Lidia Falcón pour apprendre comment les "déclas-

sées" de la société espagnole ont été frappées par la répression du régime franquiste au même titre que les hommes. Comme eux, elles ont été torturées, mais parce qu'elles étaient femmes, elles ont été outragées, violées dans les casernes, les commissariats et les camps de concentration franquistes.

Pamela Tytell, *Magazine littéraire*,
juin 1979

**Des Femmes
du MLF***Des femmes en
mouvements*

Mensuelle,
décembre 1978-janvier 1979
Coffret, 13 numéros

Pensée, réalisée, écrite, fabriquée, à l'initiative du collectif Politique et Psychanalyse, par des femmes en mouvements dans toutes les régions, tous les pays. La série complète des mensuelles est rassem-

blée dans un coffret qui comporte un cahier supplémentaire avec un sommaire général et des lettres reçues après la dernière mensuelle, ainsi qu'un cahier blanc.

des femmes

Giovanna Gagliardo*Maternale*

Scénario, 100 p., traduit de
l'italien par le collectif
de traduction *des femmes*

J'ai préféré partir de la fin : m'asseoir à ma table, et repenser le film, scène après scène. Il en est sorti un texte étrange qui est un peu mon interprétation personnelle de l'histoire... Ce n'est plus un canevas, pas non plus un récit. Il est très fidèle au film : il rend très précisément compte des cadrages, des mouvements

de caméra, des dialogues, de la musique, des bruitages, etc.

C'est aussi une sorte de "lecture affective" de ce que j'ai fait – souvent par hasard – pendant les prises de vue. Dans le film, il est question d'un rapport entre deux femmes (mère-fille) dont le combat métaphorique est presque mortel.

G. G

Lea Melandri*L'Infamie originare*

Essai, 130 p., traduit de
l'italien par le collectif
de traduction *des femmes*

L'infamie originare, c'est la négation du corps de la femme, l'expropriation de sa sexualité par l'homme. Plus généralement, c'est l'exclusion du corps, du désir : "antique privilège patriarcal qui a désavoué la matière et donné réalité à l'imaginaire" ; scission imposée entre le personnel et le politique, l'individu et le collectif, la reproduction et la production. (...)

Lea Melandri ne fait pas de métaphysique. Elle part de situations concrètes : sclérose des formes traditionnelles de lutte politique ; survie du conservatisme caché dans la "vie privée" ; formes archaïques d'aliénation affective, de dépendance (chez la femme ou l'ouvrier), qui ne se laissent pas réduire au jeu de l'économie.

Martin Dufresne, *Le Suburbain*,
1^{er} avril 1980

Denise Mourot*Jouir du sens*

Essai, 128 p.

La tradition représente la peinture sous les traits d'une femme assise tenant les instruments de la création (palette, pinceaux, etc.), avec un bandeau sur la bouche.

Écrivant, j'avais semble-t-il la possibilité de la délivrer de ce bâillon. J'ai écrit, suivi sans préjuger de leurs sens, les idées, les

images associées à une succession d'œuvre. S'agissait-il d'une transgression ? Ainsi je me suis laissé dire ce qui, immobilisé dans l'œuvre, en deçà, au-delà d'un texte, restait lettre morte. Prise de conscience ? Pas tout à fait, plutôt le travail de désir de qui voulant voir, cependant, n'ouvre pas les yeux.

D. M.

Cathy Porter*Pères et Filles**Des Femmes dans la révolution russe*

Essai, 352 p., traduit de l'anglais par Édith Ochs
"Pour chacune - Femmes dans l'histoire"

Cet essai retrace la lente libération des femmes russes enfermées dans la famille traditionnelle, leur bataille pour le droit à l'éducation, à l'étude, et à l'enseignement supérieur qui leur ouvre, alors,

les voies des luttes révolutionnaires. Populisme, terrorisme, nihilisme, au-delà des identifications bourgeoises, un formidable désir de sortir des enfermements, de vivre.

des femmes

Madame de Staël*Corinne ou l'Italie*

Édition féministe de
Claudine Herrmann
Roman, 590 p.
"Écrits d'hier"
Coffret, 2 tomes

Lu par Françoise Fabian,
"La Bibliothèque des voix",
1984

Avant Baudelaire, madame de Staël avait réclamé le droit de se contredire ; avant le XX^e siècle, elle avait découvert que la poésie, la prose et la critique pouvaient être mélangées et n'étaient pas de nature opposée ; avant le cénacle romantique et le groupe surréaliste, elle savait que les différents arts, la musique, la poésie, la peinture, la danse, ne peuvent que gagner à se trouver réunis : toute seule, elle renversait l'ordre intellectuel français. Elle proclamait le droit de la femme à avoir une personnalité, elle écrivait froi-

dement que "les hommes ne savent pas le mal qu'ils font". (...)

On comprend (...) que ce livre profondément féministe soit presque tombé dans l'oubli malgré son succès au moment de la parution. Madame de Staël l'avait prévu : c'est le bouquet jeté dans les eaux par la religieuse qui est annoncé à coups de canon mais englouti dans les flots, avis solennel qu'une femme résignée donne aux femmes qui luttent encore contre le destin.

Claudine Herrmann

**Christiane
Veschambre**

*Le Lais
de la traverse*

Fiction, 310 p.

Ce livre, parcours de profondeurs et d'horizons, conduisant sans relâche son lecteur d'un lieu à l'autre, d'une action à l'autre, combinant le temps éternel, cyclique, visible à celui de l'accidentel,

déchirant, invisible, par la rectitude de l'écriture qui le porte, n'est réaliste que dans son apparence. De puiser au vieux lexique des choses le fait atteindre ce que Rimbaud désignait par "poésie objective".

**Denise Le Dantec, *La Quinzaine littéraire*,
16 mai 1979**

Suzanne Voilquin
*Mémoire d'une
saint-simonienne
en Russie,
1839-1846*

Présentation et notes de
Maïté Albistur
et Daniel Armogathe
Document, 320 p.
"Pour chacune - Femmes
dans l'histoire"

Le siècle avait un an lorsque naquit Suzanne Monnier (1801). Fille du peuple, brodeuse et chômeuse, mariée librement mais sans amour avec le dénommé Voilquin, bientôt séparée de lui, et non sans éclat, mère clandestine, saint-simonienne critique, journaliste virulente de *La Tribune des femmes*, sage-femme dévouée à l'homéopathie, qui suit des cours en habit d'homme dans un hôpital militaire du Caire, "Sultane" d'occa-

sion dans un harem pour approcher la condition des femmes musulmanes, rescapée de la peste d'Égypte, voyageuse du Nouveau Monde par piété sororiste, elle fut trop en avance pour ne pas être une bergère de l'apocalypse, mythifiée et mystifiée. Le sujet des présents mémoires – jusqu'ici inédits – sont les sept années passées par Suzanne dans la Russie de Nicolas I^{er} (1839-1846).

Maïté Albistur et Daniel Armogathe

**Hans Christian Andersen,
Nicole Claveloux**

La petite sirène

Du côté des petites filles,
32 p.

« *La Petite Sirène* de Hans Christian Andersen... mais légèrement modifié par Nicole Claveloux. Les contes de fées ne sont-ils pas sujets à des fluctuations orales et ne se modifient-ils pas pour correspondre aux fantasmes des nouvelles sociétés ? La mésaventure de la sirène préparait mal les petites filles d'aujourd'hui à une vie de femmes responsables telle qu'on la conçoit en 1981. Nicole Claveloux prend la liberté de la modifier. C'est donc ainsi qu'on peut lire la fin de cette version nouvelle : « quelquefois, le soir, la petite sirène monte à

la surface et, assise sur un rocher, regarde le soleil se coucher sur les jardins et les villes des hommes. Elle se souvient des douleurs endurées pendant ces longues années où privée de sa voix et de sa queue de poisson, de sa maison et de la tendresse de ses sœurs, elle essayait de plaire à un prince et de vivre dans un monde qui l'avait tant fait souffrir. Et tout cela lui paraît si loin, si loin que parfois il lui semble avoir tout rêvé ».
Parents, mars 1981.

**Parents,
mars 1981.**

Ana-Maria Araujo
Tupamaras

Essai-document, 290 p.
"Pour chacune - Femmes
en luttés de tous les pays"

En Uruguay, depuis avril 1972, un habitant sur cinquante a été incarcéré ou soumis à des interrogatoires... Depuis son exil parisien, une ancienne militante du MLN Tupamaros (Movimiento de Liberación Nacional) tente de repenser sa réalité passée, l'histoire de son propre échec et celle de son pays. Réflexion sur l'identité, sur le néo-colonialisme subi par ce que l'on continue d'appeler à tort l'Amérique "latine", ce livre-témoignage a quelque chose d'ex-

trêmement troublant en ce qu'il démontre une nouvelle fois que l'histoire passe avant tout par le quotidien et l'individu. Partant de la contestation que "les femmes souffrent l'histoire et ne la font pas" et que, loin d'être atténuée, l'oppression de la femme à l'intérieur des organisations révolutionnaires s'y trouve renforcée, Ana-Maria Araujo pose en fait le problème de l'exclusion et de l'exil, que ce dernier soit intérieur ou non.

**Gérard de Cortanze, *Le Monde*,
27 mars 1981**

Sarah Bernhardt
Ma double vie

Édition féministe
de Claudine Herrmann
Mémoires, 630 p.
"Écrits d'hier"
Coffret
Traduit en portugais

Lu par Edwige Feuillère,
"La Bibliothèque des voix",
1983

Beaucoup de surprises attendent les lecteurs de *Ma double vie*, mémoires de Sarah Bernhardt, très intelligemment réédités par les Éditions des Femmes. *Ma double vie*, quel titre croustillant... et quel livre prodigieux. (...) Ce que nous découvrons avec stupeur c'est la femme libre, lucide, nullement prisonnière de son succès, capable de

transformer l'Odéon en hôpital pendant la guerre de 70, mais dont le patriotisme n'est jamais naïf. "Elle était un scandale", dit Claudine Herrmann qui a préfacé et annoté – très bien – ces mémoires. Ils s'arrêtent, hélas, vingt-cinq ans avant la mort de Sarah mais font souffler un grand air libre sur nos idées de 1980.

**Pierrette Rosset, *Elle*,
22 septembre 1980**

Gisèle Bienne

Je ne veux plus aller à l'école

Roman, 284 p.

“Je ne veux plus aller à l'école.” C'est la protestation des enfants récalcitrants, les premiers jours de maternelle. C'est celle des élèves de lycée qui expriment un ras-le-bol devant le système scolaire et c'est parfois celle des enseignants, comme Gisèle Bienne, qui se rebellent contre une école qui enferme, qui brime, qui étouffe. Elle enseigne le français dans un lycée

agricole de la Marne ; elle s'est mise en disponibilité cette année pour prendre du recul et écrire. Son livre est donc un manifeste contre un certain type d'école, c'est aussi un chant d'amour – d'espérance – offert à l'adolescence. Une année dans la vie d'un lycée professionnel, isolé, loin des centres urbains...

Sabine Cayeux, *La Croix*,
12 février 1981

**Marie-France Boyer,
Marie Gard**

La grippe de Nils

Du côté des petites filles,
30 p.

« Une gamine de huit ans raconte sa vie : sa mère qui travaille, son jeune frère, son père qui vit dans leur « maison d'avant », la concierge qui rouspète toujours, les copains d'école ou les adultes amis qui

vivent en communauté. Un contexte très actuel, une vie mouvementée pour cette « famille éclatée », un langage écrit proche du langage parlé. (...) »

Lire,
avril 1981.

Aura Cesari

*Aura écrit,
dessine, nous parle*

Du côté des filles, 28 p.

« Les symboles et les rêves d'une toute jeune femme qui nous livre son enfance dans un conte inépuisable. En publiant son livre, Aura propose cet espace à

d'autres adolescentes aussi, capables d'inventer sans modèle préconçu, avec rigueur quant à la forme du récit. »

Il faut lire,
octobre 1981.

Isabelle de Charrière

Caliste et Lettres écrites de Lausanne

Édition féministe
de Claudine Herrmann
Roman et correspondance,
190 p.
“Écrits d'hier”
Coffret

Ce roman, comme la *Corinne* de Germaine de Staël ou les textes de Madame de La Fayette, publiés dans la même collection, permet à Claudine Herrmann d'analyser avec un regard

féministe une société qui ne laisse d'autres armes aux femmes pour se faire aimer que la ruse et le mensonge. Deux histoires s'imbriquent dans ce curieux roman par lettres. Élégant et subtil. (...)

J. A.-C., *Télérama*,
28 mai 1980

Voici un volume entier (tome 1) qui nous révèle une jeune épistolière à la plume ferme, à l'esprit indépendant, guère pres-

sée de s'asphyxier dans le mariage et posant ses conditions : déjà elle veut être libre d'écrire et de penser.

Béatrice Didier, *Le Monde*,
20 juin 1980

Hélène Cixous*Illa*

Fiction, 212 p.

L'odeur d'*Illa* vient d'une terre très ancienne, méditerranéenne. L'Égypte, la Grèce. Non point des paradis perdus, mais un paradis à trouver, déjà trouvé peut-être. Et les voix latines des *Géorgiques* de Virgile surgissent de temps en temps comme des retrouvailles. Oui, la Méditerranée : "J'ai eu une enfance oranienne qui se souvient des plantes au pied de la colline à l'intérieur du Jardin d'Essais." Ce "Jardin d'Essais", qui faisait rêver de loin une petite fille autrefois, elle l'a maintenant dans sa peau, cette fille devenue sa mère.

Elle chante, Hélène Cixous, et sa voix

chante celles qui chantent avec elles. Ceux qui n'ont pas accouché de leurs parents, de leurs familles, pourront-ils comprendre ce bonheur sans conflit ? S'en moqueront-ils ? Tant pis. Il n'est pas encore interdit de chanter ! L'origine, les naissances, les jeux complexes des familles et leurs envers orphelins sont depuis longtemps des thèmes de l'œuvre déjà très importante d'Hélène Cixous (par exemple dans *Dedans*, dans *La*, dans *Anankè*, etc.) ; mais jamais me semble-t-il, elle n'avait trouvé aussi nettement ce qu'on appelle le bonheur, tout simplement.

François Coupry, *des femmes en mouvements*,
13 juin 1980

**Collectif de
rédaction
de l'Almanach**
Femmes et Russie
1980

Document, 224 p., traduit
du russe par le collectif de
traduction *des femmes*
"Femmes de tous les pays"

Ces textes sont le signe politique le plus important, le plus neuf, le plus avancé qui soit parvenu d'URSS depuis longtemps. Des femmes refusent de céder à la peur, au chantage, à l'interdit de se réunir, de dire, de penser, d'agir, et publier qu'impose l'État soviétique. Elles refusent d'être complices d'un discours d'État sur l'émancipation, décrivent la réalité telle qu'elle est : l'horreur des camps, de la

prison et de l'exil, et aussi l'insupportable prison quotidienne, banalisée, qui tient lieu d'existence à la masse des femmes, la surexploitation domestique, économique, sexuelle, la réduction des femmes à "l'homo sovieticus" asexué. Et elles refusent tout autant de suivre les dissidents, absolument phalocrates, dissemblables. Elles sont ainsi les dissidentes de la dissidence.

des femmes

**Collectif des
femmes de
Leningrad et
d'autres villes**
Des Femmes russes

Document, 182 p., traduit
du russe par le collectif
de traduction *des femmes*
"Femmes de tous les pays"

Témoignages, essais, études à lire comme la continuité du travail amorcé dans *Femmes et Russie 1980*, ces textes sont autant de cris de révolte, de volonté d'en

finir avec l'oppression et la répression. Cette publication visait à faire échec à l'isolement et autres menaces dont les rédactrices de ces textes étaient l'objet.

des femmes

Isabelle Delloye***Femmes
d'Afghanistan***

Document, 155 p.

"Pour chacune - Femmes
en luttas de tous les pays"

Une préface, des introductions de chapitre, des récits nombreux, quelques commentaires, des chants, des textes clandestins, *Femmes d'Afghanistan* se présente comme une lente tapisserie où les personnages se placent dans l'histoire. Enthousiaste et modeste expérience, c'est le contraire de l'exploit journalistique. Mais la qualité d'approche de l'auteur pourrait plonger les journalistes dans des

profondeurs d'humilité proches de l'humiliation. Oui, l'occupation soviétique. Oui, la résistance. C'est la guerre. "Cette horreur" traverse l'ouvrage d'Isabelle, commencé à Kaboul en 1974, continué jusqu'en 1979 sur le terrain, dans tous les milieux, dans toutes les ethnies sauf deux : et tristement nourri par l'actualité. (...)

**Katia D. Kaupp, *Le Nouvel Observateur*,
24 novembre 1980**

Assia Djébar
***Femmes d'Alger
dans leur
appartement***

Nouvelles, 193 p.,

Poche, 1995, 176 p.

Traduit en italien, anglais,
allemand

Six nouvelles, ponctuées par le temps, disent le quotidien, la mémoire, le courage des femmes algériennes. Récits pris au silence, détachés de l'ombre, volés au miroir rare. Assia Djébar a écrit ces nouvelles dans un style haletant, celui où l'image s'impose, furtive, défilant à toute vitesse, comme dans un film (notamment dans le récit *La Femme qui pleure*). (...)

Il faut lire ces nouvelles arrachées à la nuit et à l'attente. Il faut aussi lire le texte final où Assia Djébar analyse ce "regard interdit", celui posé en 1832 par Delacroix sur *Femmes d'Alger*, celui que Picasso a libéré en 1955. Parabole d'une "libération concrète et quotidienne des femmes".

**Tahar Ben Jelloun, *Le Monde*,
8 août 1980**

Paz Espejo
***Des Femmes du
Nicaragua***

Essai, 222 p.

"Pour chacune - Femmes
en luttas de tous les pays"

Un an après la victoire de la révolution sandiniste, des femmes du Nicaragua parlent avec Paz Espejo du rôle qu'elles ont tenu dans la guerre de libération. Au ton grave des débats théoriques, Paz Espejo a préféré celui plus chaleureux des rencontres, des discussions et de la description de son séjour dans le Nicaragua libre. On avance dans le livre avec une légèreté déconcertante.

Marxisme et chrétienté s'imbriquent dans le Nicaragua libre. Mais retrouveront-elles, ces deux idéologies, "leur fraîcheur originelle" ? Au centre des préoccupations révolutionnaires s'imposent immédiatement le rôle et la situation de la femme. Les révolutions, les mouvements de libération mesurent depuis plus de dix ans cette juste et nouvelle exigence.

**F. Barat, *Libération*,
7 août 1980**

Marie Gard

10 images un peu folles...

Du côté des petites filles,
15 p.

Des images « un peu folles » pour les petites filles qui s'ennuient et une recette de fabrication toute simple :

« Ouvrez votre tête,
Bourrez-la d'imagination,
Refermez,
Et,
Agitez très fort ! »

10 images dans ce petit livre pour en faire apparaître 100, 1 000 et plus encore dans la tête des petites filles...

des femmes

Elisabeth Janvier

Braises

Roman, 218 p.

Une femme, ici, dont les enfants se sont dispersés, se cherche : après tant de lessives, de repas, de rougeoles, de vie vécue au jour le jour, vient le temps de se retrouver soi-même. L'adolescence est présente au cœur, plus que jamais : les amitiés féminines, si nécessaires, si

méconnues, sont au centre de l'histoire profonde, de l'histoire intérieure, d'un être qui n'avait pas choisi de se vouer à soi. (...)

La musique d'Élisabeth Janvier n'appartient qu'à elle, et se prolonge longtemps, une fois le livre refermé.

**Josiane Duranteau, *Le Monde*,
27 mars 1981**

Madame de La Fayette

*Histoire de
Madame Henriette
d'Angleterre,
la Princesse de
Montpensier et la
Comtesse de Tende*

Édition féministe de
Claudine Herrmann
Nouvelles, 187 p.
"Écrits d'hier"
Coffret

Ce qu'on appelle "nouvelle" au XVII^e siècle est un récit beaucoup plus réaliste que le roman.

Ici apparaît de façon beaucoup plus cruelle et pessimiste que dans *La Princesse de Clèves* le sort fait aux femmes dans la société aristocratique au XVII^e siècle.

Comme dans *La Princesse de Clèves*, conflit entre l'amour et le mariage, autour

de la question de l'adultère. Dans l'un des textes, l'adultère a lieu, l'héroïne en meurt. Dans l'autre se dessine l'amitié entre deux femmes, qui devraient être rivales (l'une épouse, l'autre maîtresse du même homme) et qui sont en fait solidaires contre l'univers pédérastique qui fait d'elles des "gibiers", des enjeux de l'honneur masculin.

des femmes

Clarice Lispector*Água viva*

Fiction, 258 p.,
traduit du brésilien par
Regina Helena de Oliveira
Machado
Bilingue brésilien-français

(...) J'ai eu plaisir à entendre l'hymne de vie délivré par Clarice Lispector dans *Água viva*, livre de vacances qui me chante encore aux oreilles et au cœur. J'ai suivi cette aventure initiatique, expérience mystique et parcours de volupté ayant pour thème la quête du temps, quête de l'essence des choses, appelée "it", qui ne s'étrangle pas dans le concept

mais coule dans la matière vivante et le corps de la chair le travail d'une pensée en train d'extraire de la sensation son rythme, sa substance et sa formulation. *Água viva* est un beau livre où l'on a laissé la langue portugaise, pulpeuse et chantante, cheminer parallèlement à la traduction française.

Madeleine Ouellette-Michalska, *Le Devoir*,
26 septembre 1981

Anne Roche*La Relative*

Fiction, 86 p.

Attendre le frère. Tuer le frère (comme on dit en psychanalyse, "tuer le père"). Retrouver le frère. Ce livre nous raconte une telle histoire à mots très légers, couverts, voilés, mais en définitive très précis. L'histoire d'une petite fille qui, parlant de sa blessure lointaine, au secret de la mémoire, commence par glisser quelques images-repères qui ne nous quitteront plus : la couleuvre, les sarments, le jardin, les cafards sous le lit, les eaux veinées, l'Aude jaune sous les fenêtres.

La musique de ces images est d'abord douce, mais de plus en plus lancinante. Car la petite fille, malgré l'innocence de ses apparences, est assez meurtrière ("J'ai grandi dans l'absence d'un père et d'une mère. Je n'avais pas de rival, mais elle était ailleurs. Personne à aimer ni à tuer : je fus un monstre libre"), et le conte des amours anodines qu'elle murmure ici est en réalité un compte assez aigu qu'elle règle avec elle-même et ce frère qui la rend "relative".

Raymond Jean, *Le Nouvel Observateur*,
3 novembre 1980

Jeannette Rossi
Photographies de
Irène Barki*Agnès,
une naissance
comme une fête*

Du côté des filles, 28 p.

« On ne le répétera jamais assez, la grossesse n'est pas une maladie et la naissance peut être (aussi) vécue comme un moment de joie intense. C'est en partant de ce postulat qu'Agnès a préparé son accouchement, en choisissant pour la naissance « sans violence » de son enfant, une équipe hospitalière qui accepte les principes chers à Leboyer. Les photos d'Irène Barki permettent de vivre cette naissance en même temps

qu'on voit les réactions des personnes présentes dont une petite fille. Pour la sage-femme, cet accouchement n'a pour tant rien d'exceptionnel : « c'est absolument banal dans un contexte habituel », déclare-t-elle.

À lire et à regarder par toutes les filles et femmes pour que cette façon d'accoucher devienne réellement « banale » dans toutes les cliniques et tous les services hospitaliers. »

L'Alsace, 1980.

Irène Schavelzon
Les Mères

Fiction, 64 p.

Histoire des sept femmes qui avaient été les sept filles. Elles sont sans doute les sept jours du monde. Après la mort du père-patriarche tout-puissant, elles vivent à l'abri d'une demeure impitoyable tout à la fois berceau et caveau de famille. Les sombres couloirs de la maison sont traversés d'ombres nostalgiques, de

murmures, de frôlements, de gestes rituels, et de rêves. Calme, beauté et recueillement émanent de ce "*reliquaire des splendeurs passées*". Malgré le destin malheureux ou contrarié qui guette toutes ces mères, l'harmonie de leurs attitudes physiques et mentales nous procure quelques instants d'une réelle plénitude.

**F. Barat, *Libération*,
7 août 1980**

**Adela Turin
N. Herenschmidt**
*Ariane,
entre les lignes
d'une légende*

Du côté des filles, 28 p.

« Vous vous souvenez d'Ariane et de son fil ? Adela Turin a entrepris des recherches pour savoir qui était réellement cette Ariane qui a sauvé Thésée du Minotaure.

Cela donne une bande dessinée inattendue, avec des dialogues très actuels. Le « super-héros » Thésée en prend d'ailleurs un coup ! »

***L'Alsace*, 1980.**

« Une très intéressante remise à jour de la légende de Thésée, du Minotaure, d'Égée, d'Ariane, de Phèdre. Pourquoi Ariane a-t-elle aidé Thésée à s'échapper du Labyrinthe ? Pour aller à Athènes, dit-elle, mais Thésée l'abandonnera avec son

enfant dans une île. Les dessins tout à fait remarquables, sont complétés par une « interview » d'Ariane sur son île qui éclaire la démarche des éditeurs et ne manque pas de nous convaincre. »

***Dialogue*, mai 1981.**

**Adela Turin,
Anna Montecroci**
*Planète Mary
année 35*

Du côté des petites filles,
32 p.

« Un album des Éditions *Des femmes*. Une histoire de science-fiction où les femmes ont un rôle actif. Une histoire d'êtres humains qui vivent dans des capsules et de mères qui ont l'obsédante nostalgie du passé, de leur vie sur la Kerre (terre) qui n'existe plus.

Un jour les capsules ne suffisent plus. On doit alors construire une cité spatiale où tous les enfants peuvent enfin jouer

ensemble. Il y a aussi des machines compliquées, le Cerveau qui sert à faire comme si... à recréer des objets ou des atmosphères.

Un jour, les femmes trouvent une autre galaxie, une planète qui ressemble, mais en plus petit, à la Kerre. Et c'est là, sur Mary, que l'histoire s'achève. »

***La Presse, Montréal*,
samedi 4 juillet 1981.**

**Adela Turin,
Nella Bosnia**

*Alice et Lucie : nos
lunes*

Du côté des filles, 28 p.

« Ah ! les premières règles, et les questions que chacune se pose à ce moment-là. Alice et Lucie qui ont l'impression d'être encore au Moyen âge interrogent une sage-femme de leur connaissance.

Les réponses, claires et bien documentées, seront complétées par des planches anatomiques. Elles devraient mettre fin à bien des doutes et bien des angoisses... »

L'Alsace, 1980.

Réalisé sous forme de bande dessinée, ce cahier est précédé d'un florilège des lieux communs qui, de l'Antiquité au XIX^e siècle

et aujourd'hui encore, définissent le rapport d'une femme à son corps.

des femmes

Marie Vaubourg
*La Petite Fille aux
mains coupées*

Fiction, 116 p.

"Les femmes ont leurs raisons"

Une quinzaine de poèmes, alternant avec autant de commentaires, eux-mêmes issus d'une méthodique psychanalyse... C'est du fond d'elle-même, des insondables confins de son être que Marie Vaubourg a ramené *La Petite Fille aux mains coupées*, troisième volet d'une trilogie qui a commencé en 1976 avec *Silence, on crie* et qui, deux ans après,

était déjà suivie de *Échec et mat, ou un an de psychanalyse*.

Le parcours est subtil. Érotico-mystique, jalonné de souvenirs et de fantasmes masqués, l'ensemble constitue en définitive, prose et vers confondus, un long poème tiré de l'inconscient comme un seau d'eau plus ou moins limpide du fond d'un puits...

**Jean Christian, Dernières Nouvelles d'Alsace,
9 novembre 1980**

Nicole Ward Jouve
L'Entremise

Fiction, 286 p.

Argument du livre, et paradoxe : Léa, "la plus belle femme du monde", mannequin de mode, a misé, au cœur même du périssable, du territoire de l'éphémère, sur l'éternité de la jeunesse : sur l'éternité du fugace, en somme. Sur la reconstruction du Même. Mais qu'une faille se produise dans un tel édifice, apparaît le double, ou plutôt l'Autre, cette entremise, qui renverse les donnees, manifeste ce quelque chose qui, nous dit Freud, "aurait dû demeurer caché et qui a reparu" (*das Unheimliche*). Oui, mais voilà, le condi-

tionnel passé est formel, ce qui "aurait dû" ne pas venir troubler notre bonne conscience, se présente, et il n'est plus possible *de ne pas en tenir compte*. Nicole Ward Jouve sait si bien, lorsqu'elle le désire, rester sur son quant-à-soi, qu'il serait trop facile de mettre sur le compte de la maladresse (de "l'éternel féminin"... ?) les lieux communs, les clichés, qu'elle *insère* dans son texte. Elle joue, au contraire, sur les situations du roman-photo.

**Luc Pinhas, La Quinzaine littéraire,
1980**

Catherine Wieder
Renaissance

Fiction, 118 p.

“Pour renaître, il faut mourir à son ancien Moi...” Une femme, deux hommes ; une femme libre, trop libre. La nuit pâlit et l’aube approche. Les amants sortent de la zone d’ombre. Pour clore l’acte III, elle chante une chanson ironique : *Renaissance*... elle s’éveille et voit, à côté, les fantômes, derrière, le Supposé-Savoir. Elle ne veut plus se souvenir. Le monde est fou et fou est l’amour. Dans cette grande

folie de la nature et de l’histoire, les instants de bonheur sont rares. (...)

Une femme, deux hommes, un analyste. Ces quatre personnages épuisent toutes les formes d’amour et passent par tous les degrés : trahison, amour, amitié, transfert, abandon, renaissance ? Le temps glouton, tel une gigantesque mâchoire, et elle, elle ne veut rien perdre de son enthousiasme : y parviendra-t-elle jamais ?

C. W.

**Elena Gianini
Belotti**

Courrier au cœur

Essai-document, 414 p.,
traduit de l'italien
par Raymonde Coudert

Pendant plusieurs années, Elena Belotti a tenu la rubrique "courrier du cœur" de l'hebdomadaire féminin et communiste *Noi Donne*. Un courrier du cœur bien spécial, en vérité, comme on le devine au seul nom de l'auteur. Celles qui écrivent ne racontent pas des histoires de prince charmant, mais d'un père brutal

et tyrannique, d'un fiancé jaloux, d'un mari à l'ancienne... Celle qui répond le fait de manière mesurée, sensible et intelligente, sans jamais juger ni donner de recettes. Un modèle du genre. Des lettres d'hommes complètent le tableau intime de l'Italie d'aujourd'hui. Qui est bien sombre.

Catherine Rihoit, *F. Magazine*,
juin 1981

Hélène Cixous
*Ou l'art de
l'innocence*

Fiction, 310 p.

(...) Réseau de pure surface unilatérale, la "mer" des signifiants, sur laquelle flotte le corps écrivant, est en premier lieu intérieure. L'Art de l'innocence peut s'entendre aussi comme le pouvoir de percevoir l'illimité du dedans, l'intériorité pleine de la grossesse par où naissent les voix: "Ce sont les femmes qui arrivent à arriver (...) à arriver intérieure-

ment tout intérieures à l'intérieur." D'où, dans la socialité féminine, le paradoxe d'un accouchement réciproque entre femmes, entre écritures. La fille arrive à la mère, mais la mère arrive tout aussi intérieurement à la fille. L'écriture contemporaine est pleine de l'archaïque sumérienne, etc.

Guy-Félix Duportail, *La Quinzaine littéraire*

Annie Cohen
*Les Sabliers
du bord de mer*

Fiction, 176 p.

Dans le silence, elle entend le bruit, la profonde rumeur, le choc incessant de la raison. Elle a peur, il lui faut trouver un chemin, hors des chemins, aller de l'autre côté, par-delà la pensée, en deçà du langage, irrésistiblement attirée vers les "immenses espaces morts, écrasés, brûlés, sans ombre. Les espaces crus, à découvert, si nus, si grands... Mornes étendues immobiles, abstraites... Figures des origines". Elle renonce au monde, se met

dans les conditions de le comprendre. Elle doute. Elle cherche, s'enfoncé jusqu'à la source, repousse les mots "érodés, écorchés, malades". Elle veut atteindre le noyau, le centre, le point de jonction qui ouvre sur l'imaginaire, extraire la peur qui engendre le mal "jusqu'à la trame obscure du tout".

De l'écriture à travers ce périlleux chemin s'inscrit, une écriture violente, sans concession, retenue à l'extrême.

Brigitte Favresse, *Impressions du Sud*,
février 1984

Collectif de rédaction de l'Almanach

Femmes et Russie 1981

Leningrad-Paris

Document, 237 p., traduit
du russe par le collectif de
traduction *des femmes*
"Femmes de tous les pays"

Comme ses prédécesseurs, ce volume fait connaître la condition inhumaine qui est faite aux femmes en URSS. On en connaissait déjà quelques aspects par une nouvelle parue au début 1960 dans la grande revue littéraire soviétique d'alors *Novyi Mir*. Ici, l'analyse et la réflexion

sont poussées beaucoup plus loin. De plus, certains chapitres sont consacrés à des femmes admirables qui ont lutté dans les Comités de défense des droits de l'homme ou les Comités de défense des chrétiens en URSS.

**Henri Chambre, *Projet*,
septembre 1982**

Collectif de rédaction du club féministe Maria

Maria

Journal du club féministe Maria

Journal, 205 p., traduit du
russe par le collectif de
traduction *des femmes*
"Femmes de tous les pays"

Maria, publié clandestinement sous forme de samizdat à Leningrad, en 1980, est le second journal libre de femmes réalisé en URSS.

Les rédactrices de *Maria*, qui avaient participé au premier numéro de l'*Almanach Femmes et Russie*, ont aussi fondé en mars 1980 "le premier club féministe". Elles sont toutes venues du

mouvement de la "deuxième culture du mouvement artistique non conformiste" ou, plus principalement, du mouvement dissident orthodoxe. Pour les femmes du club Maria, "la libération de la femme n'est pas uniquement une question politique mais bien une question" – spirituel-ontologique.

des femmes

Des femmes en 1789 *Cahiers de doléances des femmes et autres textes*

Préface de
Madeleine Rebérioux
Présentation de
Paule-Marie Duhet
Document, 216 p.
Co-édition avec les maisons
d'édition de femmes La Luna
(Italie), La Sal (Espagne)

Lu par Silvia Monfort,
"La Bibliothèque des voix",
1989

Le recueil s'ouvre sur les doléances que les corporations féminines cherchèrent à présenter à l'occasion de la convocation des États Généraux ; un tel droit était reconnu, dans une mesure limitée, aux corps constitués par les communautés de religieuses et par les métiers où la maîtrise était exercée par des femmes. Les textes émanant de ce dernier groupe sont parti-

culièrement intéressants ; l'un d'entre eux combat avec vigueur l'opinion qui, au nom du principe de concurrence illimitée, tendait à détruire le droit d'association et la réglementation corporative. Les textes qui suivent ont davantage le caractère de manifestes ; ils abordent aussi de façon plus large les divers aspects de la condition féminine.

**Pierre Vallin, *Études*,
janvier 1982**

Irma Garcia
*Promenade
 femmilière*
*Recherches sur
 l'écriture féminine*

Essai, 610 p.
 Coffret

Cet itinéraire à travers l'écriture féminine depuis le XIX^e siècle ne se détache pas de l'histoire des femmes. L'auteur s'est efforcée surtout de montrer que l'écriture des femmes est une écriture à part entière

dans la littérature, de la même manière que les luttes de femmes ont fait d'elles des individus à part entière dans la société.

**Martine Freneuil, *Le Quotidien du médecin*,
 15 décembre 1981**

La mémoire n'est pas le moindre de ces lieux que les écrits essaient d'atteindre, mais c'est en faisant l'économie des tristesses habituelles; on y verra plutôt comment se fait un sang d'encre, comment on passe du chant au

graphique, et comment de langue on fait chair, chair profonde comme peau légère. Enfin, le corps fait signe, las d'avoir fait sens dans des ouvrages étiquetés et répertoriés.

des femmes

An Antane Kapesch
*Je suis une
 maudite sauvagesse*
*Indiennes d'Amérique
 du Nord*

Document, 150 p.
 "Pour chacune - Femmes
 en luttes de tous les pays"

Il y a, dans ce livre court et intense, quelque chose de l'*Automne des Cheyennes*. Je veux dire cette présence puissante et insistante de la fierté indissoluble, du combat pour l'identité, ce refus hautain de l'environnement "blanc". Même dans l'espace clos de la réserve, la "maudite sauvagesse" ne désespère

pas, porte avec elle tout son passé, toute son histoire, ses racines d'eau et de feu, ses racines qui convoquent le sacré et la connaissance.

Écrit en langue indienne, sans "parole de Blanc", *Je suis une maudite sauvagesse* est un livre de mythe et d'espoir, de lutte et de savoir.

**Gérard de Cortanze, *Révolution*,
 18 février 1983**

**Ana Guadalupe
 Martínez**
El Salvador
*Une femme du Front
 de Libération témoigne*

Document-témoignage,
 264 p., traduit de
 l'espagnol par le collectif
 de traduction *des femmes*
 "Pour chacune - Femmes
 en luttes de tous les pays"

C'est encore une fois la même histoire indispensable. Après les femmes du Nicaragua, les femmes tupamaras, les femmes d'Afghanistan. La lutte révolu-

tionnaire, atroce, nécessaire, vécue par une femme qui a su résister à ses tortionnaires. Un livre à chaud, conçu comme un élément de réflexion et de lutte.

**Magazine littéraire,
 1981**

**Florence de
Mèredieu**

*Une si petite
anthropophage*

Fiction, 220 p.

Ce texte est de fait très femme. Et j'ai trouvé plus de plaisir à m'abandonner à ses rondeurs, qu'à en décoder la sémiotique. (Pourtant tous les indices voulus sont laissés en place, Florence de Mèredieu ayant fait ses classes chez Barthes ou ailleurs, c'est évident.) *Une si*

petite anthropophage vaut pour le poème, pour le lent délire qui étale une partie des désirs qui font les rêves dont le matin ne veut se souvenir. L'écriture est confortable, avec tout un bagage de surprises qui renouvellent constamment le plaisir de lire.

Diane Almèras, *Relations* (Montréal),
septembre 1982

Kate Millett

En Iran

Photos de Sophie Keir
Essai, 451 p., traduit de
l'américain par
Sophie Dunoyer

Ses témoignages, le récit heure par heure de son voyage, de ses peurs (prémonitoires quand on sait ce que ce régime alors porteur d'espoir est devenu), les portraits de ces femmes iraniennes, abandonnées ensuite par nous, Européens, pèsent le poids de l'histoire humaine : sang, larmes, solitude et impuissance face à l'arbitraire. (...)

Une grande leçon de journalisme de la

part d'un auteur jugé à tort plus écrivain que témoin ; une leçon pour nous aussi les journalistes reporters, voyeurs de drames que nous limitons parfois, par excès de professionnalisme au "scoop" possible...

Quatre cents pages qui se lisent comme un roman policier (et ce n'est qu'une boutade tragique).

Dominique Vieu, *La Dépêche*,
25 septembre 1981

Tina Modotti

*Photographe
et Révolutionnaire*

Biographie par
Maria Caronia
Album, 62 p.,
63 photographies,
traduit de l'italien
par Mireille Zanuttini
"Livres d'art"

Les images de Tina Modotti ont la transparence du cristal et la rigueur de Weston, le sentiment de la lumière, la surréalité et, comme chez Alvarez Bravo, la présence de la réalité sociale. Bien que née en Italie, Tina Modotti relève de

l'expérience culturelle américano-mexicaine des années vingt.

Pour Modotti, le travail à l'usine, le théâtre, le cinéma, la poésie, la photographie constituent autant d'étapes dans le même itinéraire de recherche de la liberté.

Ferdinando Scianna, *La Quinzaine littéraire*,
16 janvier 1982

Naoual el Saadaoui
Ferdaous, une voix en enfer

Préface d'Assia Djebar
Roman, 220 p., traduit de l'arabe par Assia Djebar et Assia Trabelsi
Prix de l'amitié franco-arabe en France 1982

Encore une histoire édifiante ! dira-t-on. Le féminisme n'est plus à la mode et le manichéisme n'est pas de bon ton. C'est en effet un livre manichéen. L'auteur le revendique jusque dans le titre puisque *Ferdaous* veut dire : paradis.

Pourtant, ce livre est beau. Non seulement parce qu'il dénonce quelques vérités trop vite oubliées mais parce qu'il

s'agit d'un vrai roman tragique. Son héroïne est portée par la fatalité et la rébellion. Elle lutte contre un destin qu'elle ne vaincra que par la mort. Dans une langue fraîche et limpide où les mots ont la force de leur simplicité, Naoual décrit des événements dont l'inéluctabilité n'appartient qu'en partie à la société des hommes.

**Sabine Valici, *Libération*,
décembre 1981**

Ann Sutherland Harris et Linda Nochlin
Femmes peintres 1550-1950

Catalogue d'exposition, 370 p., traduit de l'américain par Claude Bourguignon, Julie Pavesi, Pascale Germain et Florence Verne
"Livres d'art"

Dans un très intéressant essai d'analyse historique, les auteurs abordent la production des femmes peintres dans le contexte où elles ont vu le jour. Cette étude situe ces artistes dans leur environnement sociologique, historique et géographique, depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours. Exclues pendant des siècles des corporations d'artistes, des académies, des écoles, elles n'en ont pas moins poursuivi leur

création. Si leur domaine s'est pendant longtemps limité à des genres tels que le portrait, la miniature, la nature morte, elles sont cependant, au début du XX^e siècle, à l'avant-garde des mouvements artistiques et de la révolution esthétique.

Ce catalogue est un livre très documenté, qui comble un oubli "volontaire ou involontaire" des historiens d'art.

**L'Œil,
octobre 1981**

Victoria Thérèse
Staboukash

Roman, 250 p.
Traduit en allemand

Les réprouvés de notre société, les marginaux, les artistes deviennent origine de tendresse, de douceur, de fraternité tandis que les représentants de la société bourgeoise, pris au piège de leurs simulacres, disparaissent les uns après les autres, frappés par leurs propres fantasmes.

Si le schéma semble banal, le livre de Victoria Thérèse ne l'est pas. C'est le chant d'un amour réel, construit dans une langue qui mêle verdure et poésie pure, traversée d'un immense sourire, celui d'un petit Rimbaud des ténèbres qui ne veut ni de Rimbaud le Glorieux, ni de la Nuit.

**Pierre Boudot, *La Quinzaine littéraire*,
1^{er} novembre 1981**

Virginia Woolf*Freshwater*

Préface d'Élisabeth Janvier
Théâtre, 124 p., traduit
de l'anglais par
Élisabeth Janvier
"Théâtre"

Rien n'est indifférent, qui provient de Virginia Woolf. Cette "plaisanterie" : une pièce de théâtre écrite pour être jouée entre amis, en amateurs, nous plonge, sur un mode comique, dans l'univers woolfien, mais joyeusement tourné en dérision. "Tout ce qui est tant soit peu concret me fait toujours l'effet d'être irréel", dit l'un des personnages, qui regarde passer ce "fait concret en pantalon. Avec des favoris. Un assez joli fait concret, ma foi

pour autant qu'un fait soit bien fait. En fait, je crois même que c'est un jeune homme". On y retrouve aussi, le titre l'indique bien, l'obsession de l'eau de la noyade. Une iconographie inédite et la remarquable introduction d'Élisabeth Janvier, vivante et documentée, complètent ce petit volume.

V. F., *Le Monde*,
23 octobre 1981

Séverine Auffret*Des couteaux
contre des femmes**De l'excision*

Préface de Benoîte Groult
Essai, 298 p.
Traduit en portugais

Lu par l'auteur,
"La Bibliothèque des voix",
1983

Séverine Auffret n'a pas peur des mots. En philosophe de métier elle sait les manier, leur faire prendre corps et aussi rendre l'âme quand, interpellés par l'actualité des choses, ils ne veulent plus rien dire et renvoient ainsi au non-dit. Excision, infibulation : deux mots qui dissimulent leur barbarie sous des dehors rituels et religieux et dont la femme Séverine Auffret découvre avec horreur la réalité vécue, en plein XX^e siècle, "des couteaux contre les femmes", contre soixante-dix millions environ de petites filles et d'adolescentes

dans plus de vingt-six pays d'Afrique et du Proche-Orient, comme le rappelle Benoîte Groult dans sa préface. (...)

Mais ce livre n'a rien à voir avec le féminisme des magazines. Ni didactisme ni polémique verbeuse, mais une écriture visionnaire qui emprunte à l'épopée son souffle et à la poésie son rythme, pour nous entraîner dans un monde fourmillant de mythes et de symboles qui donnent à voir et à comprendre depuis la nuit des temps jusqu'à l'inconnu du futur.

Nicole Priollaud,
1983

Claude Batho*Claude Batho,
photographe*

Album relié, 98 p.,
86 photos
"Livres d'art"

Les Éditions *Des femmes*, une fois de plus, nous proposent un livre où le travail d'une femme est mis en valeur. Claude Batho fait partie de ces photographes hors du commun, dont tout est le merveilleux reflet de ce qu'ils furent. Au cours de cette rétrospective, vous découvrirez ou reverrez avec plaisir des images si simples, si belles, si pures qu'elles vont droit au cœur. Au fil des pages, tout un monde de douceur et de tendresse se reconstruit,

bien mis en valeur par une maquette simple et rigoureuse et une impression irréprochable. Ce livre est sans doute si réussi et fidèle parce qu'il a été conçu et réalisé par son mari, John Batho, qui est lui-même photographe. Il le conclut d'ailleurs par une interview de Françoise Marquet qui s'organise comme "une rencontre avec Claude Batho grâce à John Batho". Un très beau livre pour rêver avec la réalité de tous les jours...

Photo-Reporter,
avril 1983

Ilse Bing*Femmes,
de l'enfance
à la vieillesse**Women, from the
cradle to old age*

Préface bilingue français-anglais de Gisèle Freund
Album relié, 86 p.,
95 photos
"Livres d'art"

Les photographies d'Ilse Bing rassemblées dans ce livre prouvent une fois de plus que les seules photos qui nous touchent vraiment, aujourd'hui, sont celles qui relèvent de la photographie comme art impur. La photographie comme geste pur esthétique, aussi sublime soit-elle, celle qui s'expose au nom du beau, de la composition, etc., ne parvient plus vraiment à nous émouvoir s'il ne s'y mêle, en plus, ce quelque chose d'impur qui est venu

troubler l'acte photographique et dont l'image continue à porter l'empreinte. Il y a dans ces photos d'Ilse Bing (je pense tout particulièrement à : Susanna s'en va ; Annie allongée ; Renata à 11 ans) quelque chose d'une émotion autobiographique qui fait qu'elles nous touchent comme si elles concernaient directement notre propre passé : je ne vois pas de meilleur compliment à leur faire.

Alain Bergala, *Cahiers du Cinéma*,
avril 1983

Hélène Cixous

*Limonade tout
était si infini*

Fiction, 305 p.

Quel beau livre tragique que celui-ci ! Plein de la vie d'une femme, avec sa douleur fantôme, son enfant manqué, avec ses retournements qui frappent de biais, qui blessent et consolent en faisant mal... Tout en définissant admirablement le

travail de l'écrivain qui, lorsqu'il écrit ses livres, tourne autour du livre qu'il n'écrira jamais, Hélène Cixous bouge ici une nouvelle fois dans l'écrit, l'enjeu : "Comment naître ou en n'être."

Gérard de Cortanze, *Le Matin de Paris*,
8 novembre 1982

Michèle Daufresne

Noémie la nuit

Du côté des petites filles,
32 p.

« Sous la terre, la petite taupe Noémie rêve qu'elle pourra faire un tas de choses plus tard : acrobate, clown ! Mais dans la famille taupe, on pense que le monde est dangereux, qu'il vaut mieux ranger les provisions plutôt que de partir en exploration. Noémie finira pourtant par sortir. Des aquarelles d'une grande finesse, un texte simple, un ouvrage admirable. Dès 4 ans. »

Femme Pratique,
août 1983.

« *Noémie la nuit* pourrait porter en exergue : la jeune femme est l'avenir de

la femme. Noémie, en effet, voulait sortir de la situation traditionnelle des taupes, mais devant les conseils de sa mère, ce ne fut qu'une velléité. En revanche, elle sut, tout de même, laisser à sa propre fille Lucie la possibilité de s'affranchir des sacro-saintes règles de vie ancestrale. En retour, la fille libère sa mère. C'est dire que l'affranchissement, la désaliénation peuvent s'effectuer avec la complicité de plusieurs générations. »

École des Parents et des Éducateurs,
février 1983

**Collectif des
femmes en luttes
au Chili**

**et Carmen
Gloria Aguayo
de Sota**

*Chilenas
Des Chiliennes*

Préface d'Ana Vasquez
Essai-document, 124 p.
"Pour chacune - Femmes
en luttes de tous les pays"

Carmen Gloria Aguayo de Sota, qui fut ministre du Développement dans le gouvernement d'Allende, analyse la naissance et l'évolution des "Centros de Madres", leur rôle dans le gouvernement d'Unité populaire, puis leur fonction de foyers de résistance sous la dictature de Pinochet. La seconde partie du livre est composée de témoignages de femmes de milieux divers, réunies lors d'une rencontre clandestine à Santiago du Chili en 1981, à laquelle se sont jointes des femmes du MLF international.

Ces femmes disent avec intensité et sobriété leurs souffrances et difficultés quotidiennes, la misère et la répression, la peur à surmonter, la ténacité dans l'organisation et la solidarité. Comme le souligne Ana Vasquez : "Pour un peuple bâillonné, la parole est essentielle." Encore plus pour des femmes qui sont en général invitées à se taire. Aussi, ces témoignages détiennent-ils d'autant plus de force. Ils suscitent l'émotion et l'admiration.

Claude Pujade-Renaud,
Heures Claires des femmes,
février 1983

Brigitte Favresse***La Lise***

Fiction, 278 p.

Je trouve ton livre très beau, très très beau. Le langage est admirable. C'est un livre difficile, il faut le dire, le savoir. Un lecteur de la production de librairie courante ne s'y retrouvera jamais. Mais peu importe (...). L'objet de ce livre, pour moi, c'est l'écrit, le lire c'est les mouvements de l'écrit comme on dit les mouvements de la mer. J'y ai pas mal pensé et c'est ce que je trouve, moi.

Le sujet apparent qui affleure parfois et disparaît très vite – presque aussitôt – c'est encore la tentation du sujet, de

“l'histoire” (comme on peut avoir la tentation d'une existence donnée, d'une carrière, d'une profession, etc. (...)) mais ce n'est pas plus que ça parce que même si la tentation est là – à peine, mais quand même – elle est dévorée par l'écrit – la mer – qui, lui – elle – recouvre toutes les tentatives de cet ordre et en même temps les exprime toutes (...). Je pense à mon livre *L'Amour* qui devait être un peu de la même façon une expression d'ordre général quant à, peut-être, je ne sais pas bien, la nostalgie de Dieu.

Marguerite Duras, *Impressions du Sud*,
juin 1983

**Des Femmes
du MLF*****Le Torchon brûle***

Réédition du premier
journal du MLF,
six numéros brochés,
de mai 1971 à juin 1973

Le n°1 du *Torchon brûle* sort en mai 1971. Après trois ans d'existence, le Mouvement de Libération des Femmes se donnait son premier journal.

L'éditorial de ce numéro en précisait le projet :

“C'est le développement des luttes anti-impérialistes, celles des peuples de couleur contre la mainmise de l'homme blanc occidental, qui nous permet de poser le problème de notre oppression au niveau idéologique... Nous voulons que notre révolution soit celle où toutes les censures disparaissent... Notre lutte est partie intégrante de tous les mouvements de libération... Il est nécessaire que ce pouvoir que nous nous sommes donné, de faire un journal,

soit un pouvoir auquel toute femme puisse accéder.”

Le Torchon brûle allait exprimer la jeunesse du mouvement, en laissant exploser tant la rage que l'humour, les humeurs, dans des pages éclatées, bouleversées, champ libre à la contestation, à la spontanéité, à l'amour et à la haine, à l'impulsion, au foisonnement, à la diversité, aux contradictions. Il donnait voix à des révoltes à fleur de peaux, de réalités, de discours, de réactions, et aussi aux révoltes, plus profondes, de mémoires, de corps, dont l'élaboration s'inscrivait en vif, oralement depuis octobre 1968 et qui poursuivent aujourd'hui, adultes, leurs maturations et leurs révolutions dans le Mouvement de Libération des Femmes.

Élisabeth Janvier

Élisabeth Janvier*Les Anges*

Théâtre, 98 p.
"Théâtre"

Dans une sous-préfecture de France, quelques dames sont réunies pour goûter : l'épouse du chirurgien, celle du sous-préfet, la maman du maire, celle d'un avocat en renom, d'autres femmes. Elles bavardent de tout et rien, et, là, pendant environ une heure, Élisabeth Janvier a écrit un dialogue d'une qualité on ne peut plus rare. C'est d'une gaieté d'imagination extraordinaire. Élisabeth Janvier tresse à toute vitesse des inven-

tions pour des coups de poésie, des fragments d'inconscient collectif ou, disons, d'inconscience de classe et aussi des échappées délirantes individuelles. Les cinquante ou soixante premières pages de cette pièce, *Les Anges*, ne ressemblent à rien de connu. Élisabeth Janvier y prouve des facultés exceptionnelles de dramaturge et d'écrivain.

Michel Cournot, *Le Monde*,
31 juillet 1982

Clarice Lispector*Près du cœur sauvage*

Roman, 298 p., traduit du brésilien par Regina Helena de Oliveira Machado

Les scolastes ont longtemps disputé le fait qu'une femme puisse avoir une âme (apanage viril, comme chacun sait), or Clarice Lispector, dans des textes à demi basculés dans l'onirisme, posait autrement la question : l'âme de la femme est peut-être différente de celle de l'homme ? Clarice Lispector ne se réclame d'aucun système : au contraire. Dans *Près du cœur sauvage*, elle met en scène une héroïne, hantée par la vie, et deux hommes. L'un,

le mari, navigue au large d'une épouse éperdue de passion et d'une maîtresse convenable, confortable et enceinte ; l'autre n'a pas même de nom. Entre ces objets, Joana (c'est le nom du personnage principal) tente de briser le cercle de la mort. Elle veut être la vie même, l'élan de la création. Elle va métamorphoser la médiocrité des choses : "De toute lutte ou repos je me lèverai forte et belle comme un jeune cheval."

Hubert Juin, *Le Monde*,
6 août 1982

Gail Omvedt*Nous démolirons cette prison Femmes indiennes*

Document, traduit de l'anglais par Florence Verne
Tome 1 : 261 p.
Tome 2 : 241 p.
"Pour chacune - Femmes en luttés de tous les pays"

Pendant de nombreuses années, à l'occasion de plusieurs séjours en Inde, Gail Omvedt (qui a épousé un Indien) a essayé de comprendre les femmes indiennes : leur travail, les traditions, les castes, les interdits religieux, leur vie de famille. *Nous démolirons cette prison* est le résul-

tat de cette écoute chaleureuse qui se défend de juger et ne prétend qu'à la compréhension de la vie de ces millions de femmes. Un livre enrichissant qui fait connaître le combat que mènent les femmes des autres continents.

C. P., *La Vie*,
26 août 1982

Rachilde

La Jongleuse

Présenté par
Claude Dauphiné
Roman, 256 p.
"Écrits d'hier"
Coffret

Avec une audace étonnante, Rachilde crée un personnage de femme d'une grandeur tragique, au milieu du dérisoire de sa pacotille orientale comme des préjugés bourgeois. À la même époque, vivait dans les milieux journalistiques et littéraires parisiens une jeune femme nommée Colette, prise au piège de

l'amour et de l'écriture avec un nommé Willy qui exploitait son talent. Il est intéressant de voir comment chacune a essayé de "s'en sortir". Si Rachilde n'a pas la qualité d'écriture de Colette, elle détient pourtant une force singulière et inquiétante.

Claude Pujade-Renaud,
Heures Claires des femmes,
octobre 1983

Naoual el Saadaoui

La Face cachée d'Ève

Les femmes dans le monde arabe

Essai, 411 p., traduit de l'anglais par
Elisabeth Geiger van Essen
Prix de l'amitié franco-arabe en France, 1982
"Pour chacune - Femmes en luttes de tous les pays"

L'auteur est docteur, elle connaît parfaitement les femmes de son pays, l'Égypte, pour les avoir longuement écoutées ou guéries de sévices infligés par les hommes ou simplement par la tradition. Elle a aussi énormément voyagé dans tout le monde arabe; mais ses observations dépassent de loin ses frontières. Partant de centaines de cas soigneusement rela-

tés et analysés, elle démonte les mécanismes d'une société dominée par le système patriarcal depuis l'apparition de l'esclavage, et qui a engendré l'oppression de la femme. Cette société n'est ni spécialement arabe, ni spécialement orientale. C'est la nôtre. Un livre clair, intelligent, dur comme la condition des femmes.

C.-M.-S., *La Vie*,
20 mai 1982

Helma Sanders Brahms

Allemagne, mère blafarde

Scénario, 139 p., traduit de l'allemand par
Marie-Christine Midrouillet

D'abord, pourquoi éditer le scénario d'un film? Que peut-il nous révéler? Chose étonnante, en lisant *Allemagne, mère blafarde*, j'ai eu la réelle impression de voir le film, tellement le texte par sa précision descriptive, le percutant de ses dialogues brefs, hachurés et le rythme

des séquences narratives nous transporte dans un espace visuel étrange et fascinant. Comme si le mot se faisait image, exactement. De plus, l'édition de ce travail apporte une dimension peu usitée dans l'univers filmique: le travail de l'imaginaire visuel.

Louise Cotnoir, *Spirale*,
novembre 1983

Irène Schavelzon***À contre-jour***

Fiction, 220 p.

L'univers romanesque d'Irène Schavelzon est féminin, passionnément, irrémédiablement féminin. Dans son enfance, la narratrice entendait ses compagnes chuchoter: "Elle va mourir": pas le plus petit garçon, pas l'ombre d'un jeune homme pour assister à ce plaisir mêlé de peur qui l'envahissait à l'écoute de ces mots. La mort, pour la fillette, c'était la délivrance – plus de dictées, plus de leçons, plus de punitions – et l'exaltation – on la visiterait au cimetière, ses amies couvriraient sa tombe de fleurs délicates – c'était aussi la terreur, la privation de la grand-mère chérie. Dans l'agonie

présente, une femme l'assiste tandis qu'elle plonge dans un cauchemar effrayant – cortège d'images d'apocalypse qui ne sont pas sans rappeler au lecteur certains passages de *Lautréamont* – où d'immondes brutes la torturent, où elle crie sa haine: "Je voudrais pouvoir m'enrouler autour d'eux, corde pour les étrangler. Alors, je serais sauvée et serait maudite toute leur descendance mâle", où elle s'apaise enfin. "Il me faut aimer la mort, l'aimer jusqu'à la passion, tel un être superbe, admirable et me tenir devant elle dans un état d'exaltation totale."

Marie-Françoise Hans, *La Quinzaine littéraire*,
15 juin 1982

Madame de Staël***Delphine***

Édition féministe
de Claudine Herrmann
Roman, 970 p.
"Écrits d'hier"
Coffret, 2 tomes

"Une cohorte de femmes malheureuses et humiliées prend vie autour de Delphine et avoue ses souffrances au milieu d'une révolution qui ne réussit même pas à ébranler les préjugés dès qu'il s'agit de

l'ordre paternaliste. Delphine n'est pas seulement un roman d'amour déchirant et le récit d'une amitié inquiétante, c'est le regard que porte Madame de Staël sur l'histoire, la société et la morale du cœur."

Claudine Herrmann

Victoria Thérame***L'Escalier du bonheur***

Théâtre, 62 p.
"Théâtre"

Victoria Thérame vient d'écrire une pièce pour un personnage dont l'action se passe dans une cage d'escalier, devant une porte ouvrant sur un palier plus précisément. C'est sur ce palier que l'héroïne – une démarcheuse en encyclopédies – soliloque et apostrophe les inconnus de derrière l'huis, inconnus qui sont, à une

exception près, autant de créations de son imagination. Son long monologue ne vise à rien de moindre qu'à – selon la parole de Breton – "dégager cette merveille (on ne peut que l'entrevoir) qui, du côté bonheur, ferait contrepoids au sanglot".

Le Courrier du Parlement,
1982

1982

Lea Vergine

*L'Autre Moitié
de l'avant-garde
1910-1940*

Catalogue d'exposition,
314 p., traduit de l'italien
par Mireille Zanuttini
"Livres d'art"

L'autre moitié de l'avant-garde, c'est-à-dire l'avant-garde créée par les femmes. Cet ouvrage est le résultat d'une exposition organisée à Milan par Lea Vergine et qui donne une place plus juste aux femmes qui ont participé à la révolution artistique d'un passé récent.

Divisé en onze chapitres qui recouvrent les différents courants qui ont marqué le

début de ce siècle : Blaue Reiter, valeurs plastiques – anti-vingtième, cubisme et postcubisme, futurisme – cubo-futurisme – suprématisme, vorticisme, le cercle et le carré, dadaïsme, Bauhaus, art abstrait, nouvelle objectivité et surréalisme, ce livre révèle ces femmes artistes qui marquèrent leur époque de leurs talents.

**L'Œil,
mai 1983**

Anne-Marie Alonzo
Veille

Fiction, 120 p.

La poétique d'Alonzo met en mouvement tout un jeu impressionniste d'ombres et de lumières. Elle évoque avec une sensibilité toute moderne une série d'interdictions qui ne se nomment pas. (...) Ce qui se trame ici a quelque chose à voir avec un travail d'osmose entre la mère et la fille, entre celle qui veille et celle qui

est veillée. Mais le travail d'écriture d'Alonzo fascine parce qu'il permute les termes, qu'il permet souvent aux rôles de s'inverser et parfois de se redoubler : "Si je dis femme à toute mère qui saura croistu." Le texte occupe activement le temps de veille, reste volontairement en alerte.

**Louise Cotonnoir, *Spirale*,
juin 1983**

Maria Isabel Barreno
La Disparition de la mère

Essai, 460 p., traduit du portugais par Marguerite Wünscher

C'est une véritable histoire de la civilisation que Maria Isabel Barreno élabore dans cette fresque qui court du commencement du monde à nos jours. Les idéologues sont tous restés prisonniers des monstres, des mythes et des stéréotypes culturels qui ont effacé les femmes de l'histoire. Mais s'il est difficile de déterminer les causes de la mort de la grande mère – défigurée sous les traits d'une créature informe, repoussante

et obscure –, il est au contraire possible de retracer la place des femmes dans l'histoire des techniques, du progrès, des sciences, des idées et des découvertes. C'est ainsi que Maria Isabel Barreno tente de restituer aux femmes l'espace de leur parole et de leurs actes tout en mettant en évidence leur mise sous le boisseau par les hommes.

Par une des auteures des *Nouvelles Lettres portugaises*.

des femmes

Pierre-Alain Buhler
La Wue, la Mue

Fiction, 80 p.

Une progression superbe et dilatoire parmi les fondements du langage, un récit taillé à la mine dans le bloc hostile et labyrinthique du sens. Parce que les premiers pas coûtent, ici plus qu'ailleurs, on se piquera au jeu de cette multiplication de sécheresse impitoyable, de sens détourné,

de non-sens, d'aliénation. On deviendra complice d'une étonnante tentative de dressage langagier en vue de la déconstruction, comme pour épouser le processus de dégradation physique du "confident". Avec une annonce pareille, il faut suivre; pas question de passer.

**Marc Baronheid, *La Wallonie*,
21 octobre 1983**

Phyllis Chesler
Journal d'une mère

Essai-document, 230 p., traduit de l'américain par Anne-Marie Böhm-Trémeau

Sur le chemin de la maternité, elle nous offre un témoignage vécu comme on n'en avait jamais lu : on n'a pas assez souvent voulu écouter les mères. On parcourt les déambulations de ce récit avec une curio-

sité pleine de tendresse. Avec sa simplicité sans faille, sa lucidité d'écorchée, Phyllis Chesler est parvenue à créer le suspense de la maternité.

**Fabienne Pascaud, *Télérama*,
21 mai 1983**

Phyllis Chesler
La Mâle Donne

Essai, 288 p., traduit de l'américain par Dominique Taffin

Après *Les Femmes et la Folie* (Payot), Phyllis Chesler, psychologue et féministe américaine, a entrepris une recherche sur les hommes et l'inconscient masculin. À travers l'analyse d'œuvres d'art, de textes littéraires et psychanalytiques, d'écrits religieux, de faits divers et politiques, comme

par le biais de souvenirs personnels et autobiographiques, l'auteur parle des hommes. De Laïos et Œdipe, des rapports des pères à leurs fils et de l'ambiguïté qui sous-tend tout désir de relève génétique. De Caïn et Abel et des rapports non moins troubles de fraternité.

des femmes

Angela Davis
Femmes, Race et Classe

Essai, 341 p., traduit de l'américain par Dominique Taffin et le collectif de traduction *des femmes*

L'analyse d'Angela Davis, professeur de philosophie et d'esthétique, est fine, elle emprunte bien entendu au marxisme dont elle se réclame, mais il y a aussi la

vibration du cœur dans cet ouvrage, un cœur révolté par tant d'injustices commises au nom de l'infériorité de sexe, de classe, et de race.

Jean-François Fourel, *Témoignage chrétien*,
9 janvier 1984

Ida Faré et Franca Spirito
Mara et les Autres
Des Femmes et la lutte armée

Essai-document, 314 p., traduit de l'italien par Raymonde Coudert

Cet essai-document ne cherche pas à donner une interprétation du "terrorisme", mais veut expliciter le rapport du mouvement des femmes aux formes de violence "armée". Il fournit des éléments pour comprendre comment s'articulent violence d'État et violence

masculine, lutte armée contre l'État et lutte des femmes contre le pouvoir masculin. L'ouvrage fait clairement apparaître les contradictions de celles qui ont choisi la lutte armée contre toute autre forme de lutte, de pensée, de prise en compte de la subjectivité.

des femmes

Maria Teresa Horta
Ana

Illustrations de Léonor Fini
Poésie, 128 p., traduit du portugais par Marguerite Wünsch

Dédié "à mes sœurs du monde entier" et "à toi, Luís", ce livre placé sous les teintes pastel d'une toile de Léonor Fini, est une descente au cœur de la vie et de la folie. Livre d'amour et de corps qui se dédoublent; livre de la mémoire, des anges mutilés, des cadeaux cachés dans la cave.

L'auteur qui avait, on s'en souvient, publié en 1974 avec Maria Isabel Barreno et Maria Velho da Costa *Les Nouvelles Lettres portugaises*, évoque ici la fascination de la soie qui glisse, les bruits mats de la lucidité; lentement, la mort qui vient au bord de la falaise. Envoûtant.

Gérard de Cortanze, *Magazine littéraire*,
mai 1983

Alice James***Journal***

Introduction et notes

de Léon Édel

Journal, 290 p., traduit de l'américain par Marie Tadié
"Écrits d'hier"
Coffret

Lu par Isabelle Adjani,
"La Bibliothèque des voix",
1983

Qu'il soit clair que ce texte est d'un écrivain. L'intelligence et la hauteur des réflexions, la force du caractère, la justesse de l'observation, la qualité du trait, l'ironie, la concision, le brio, éclatent à chaque page. Les mœurs du temps, la société anglaise, les débats politiques sont rapportés par un maître du croquis. (...)

Non, le sujet de ce journal, c'est le drame d'être douée, ardente, créative et condamnée à l'impuissance. Alice est malade, mais de quoi au juste, avant la dernière année? N'est-ce pas d'être femme, et donc vouée à un rôle – d'accessoire – qu'elle refuse, sans être de taille à s'en trouver un autre? Elle se sent tous les possibles. Mais elle est seule.

Laurence Cossé, *Le Quotidien de Paris*,
27 mars 1984

**Ida Magli et
Ginevra Conti
Ondorisio*****Matriarcat
et/ou Pouvoir
des femmes***

Essai, 342 p., traduit de l'italien par
Mireille Zanuttini
et Josette Vermiglio

La thèse est claire: le "matriarcat" est un fantasme d'hommes dans lequel se concentre leur peur du pouvoir féminin et que, dans une perspective évolutionniste, ils ont généralement situé comme un moment en quelque sorte naturel antérieur à la victoire culturelle du patriarcat.

Mais si le droit maternel, la matrilinearité ou matrilocalité sont évidentes dans certaines sociétés, le pouvoir des femmes n'y est jamais que familial et ne porte pas

sur la sphère politico-sociale. Les femmes ont toujours, comme femmes, été exclues du pouvoir.

Ginevra Conti Ondorisio se livre à une étude précise de la question dans les œuvres de Hobbes et de Locke, incontournables en matière de philosophie politique et qu'elle analyse avec une netteté qui ne touchera pas les seules philosophes.

À lire donc.

F. C., *Les Cahiers du Grif*

**Margarete
Mitscherlich
avec Helga Dierichs*****Des Hommes******Dix Histoires
exemplaires***

Essai-document, 375 p.,
traduit de l'allemand par
Elisabeth Geiger Van Essen

La beauté et la force de ce livre viennent de sa simplicité extrême, d'une certaine façon de sa pureté, disons dans sa recherche constante de la vérité.

En se confiant à une journaliste et à une psychanalyste, des hommes exposent

leurs peurs et leurs fantasmes, leurs difficultés à être et à penser. Cette écoute, avec "la troisième oreille", comme l'écrit Margarete Mitscherlich, ne peut laisser personne indifférent.

G. de C., *Révolution*,
2 septembre 1983

Margarete Mitscherlich

La Fin des modèles

Essai, 317 p., traduit de l'allemand par Sylvie Ponsard
"La Psychanalyse, La Psychanalyste"

Le sous-titre éclaire davantage le contenu de cet ouvrage écrit par une psychanalyste : *Fonctions et Méfaits de l'idéalisation*. Il s'agit d'un ouvrage groupant un certain nombre d'essais divers à première vue, mais qui, en fait, ont un dénominateur commun : traiter des effets de l'actuelle mutation des idéaux et des valeurs sur l'éducation et les modes de comportement de l'homme d'aujourd'hui et

posent la question d'une vie psychique sans modèles ou sans idéalisation possible d'un être humain ou d'une cause. Dès lors, on lira avec le plus grand intérêt les chapitres consacrés, entre autres, à idéalisme et terrorisme, sexualité et oppression des femmes, névrose narcissique, défaut fondamental et traumatismes ou, encore, ceux consacrés à Karl Kraus et à Franz Kafka.

Jacques Belmans, *La pensée et les hommes*,
juin-juillet-août 1984

Marvel Moreno

Cette tache dans la vie d'une femme comme il faut

Nouvelles, 270 p., traduit du colombien par Jacques Gilard

Marvel Moreno, auteure colombienne, a écrit un livre d'une très grande beauté. Sous forme de chapitres que l'on pourrait aussi qualifier de "nouvelles", ce livre a la force foudroyante de certains textes de Maupassant, Proust et Colette. Étrange comparaison, en effet, drôle de mélange. Mais l'écriture vive, ajourée et tendre par

moments, peut aussi se perdre dans les feux de la passion et du suspense, tout en décrivant de l'œil du cœur les plages et les paysages de la Colombie. Cette "tache" n'est pas d'ombre et les femmes de Baranquilla ne sont pas toutes "comme il faut".

Anne-Marie Alonzo, *Spirale*,
mars 1984

Irmtraud Morgner

Vie et Aventures de la Trobairitz Béatrice

Roman, 520 p., traduit de l'allemand par Évelyne Sinnassamy

Béatrice de Die en a eu assez de son époux Guilhem, et peut-être de son amant Raimbaut, et elle a fui dans le sommeil, comme la Belle du conte, en se piquant le doigt avec un fuseau, mais exprès, après avoir scellé un pacte avec Perséphone, souveraine des Enfers. (...)

C'est un livre volontairement hétérogène, qui affronte et domine plusieurs types de discours et de perceptions de la réalité, qui se prête lui-même à une riche variété d'interprétations – tout le contraire d'une littérature dogmatique.

Claude Prévost, *L'Humanité*,
2 novembre 1983

Louise Nevelson

Aubes et Crépuscules

Conversations avec Diana Mackown
Essai illustré, 265 p., traduit de l'américain par Camille Hercot
"Livres d'art"

Ce livre, merveilleusement tonique, est une sorte d'autobiographie, bien qu'elle s'en défende, racontée avec élan et sincérité au cours de très nombreuses conversations avec l'amie de toujours, où la célèbre femme-sculpteur, aujourd'hui âgée de 85 ans (elle est née à Kiev en

Russie en 1899) et toujours en pleine activité, nous donne une magistrale leçon de vie, nous montrant que son inlassable veine créatrice a été envers et contre tout sa véritable et presque unique source de bonheur.

D. M., *Amateur de l'art*,
mars 1984

Rossana Rossanda*Elles, les Autres*

Essai-document, 372 p.,
traduit de l'italien
par Michèle Lombardo

Ce livre est difficile car tissé de la trame serrée d'une recherche, d'une confrontation sans concessions, où s'articulent en permanence les flux et reflux de l'histoire, les expériences collectives, les itinéraires individuels, la personnalité, enfin, de Rossana Rossanda elle-même qui définit ainsi sa démarche : n'y a-t-il pas dans le refus réciproque des femmes

et de la politique, "l'embryon soit d'une crise, soit d'une critique de la politique qui deviendrait une politique différente" ? Ce qu'il faut alors chercher dans le rapport femme-politique n'est "pas tant la constatation d'une séparation, que le début, le germe d'une pensée recomposée".

Anita Chica, *Rencontres communistes*,
hebdo n°105

**Helma Sanders
Brahms***Heinrich*

Scénario, 115 p., traduit de
l'allemand par Anne Gaudu

Heinrich, c'est l'histoire de l'écrivain Heinrich von Kleist qui s'est suicidé le 21 novembre 1811. L'édition du scénario de Brahms montre que le propos dépasse le biographique, l'anecdotique de cette aventure individuelle. Ce qui se

questionne ici a trait à la fascination qu'exerce l'autodestruction chez le peuple allemand et à l'écriture comme "moyen de ne pas sombrer, de se maintenir en vie".

Louise Cotnoir, *Spirale*,
novembre 1983

**Marli Pereira
Soares***Histoire de Marli*

Document-témoignage,
194 p., traduit du brésilien
"Pour chacune - Femmes
en luttas de tous les pays"

Marli Pereira Soares fait danser une sacrée samba à la police militaire de Rio. Marli, "la domestique noire et inculte", "Marli la pauvre" est en train de briser la loi de terreur et de silence que font régner depuis des années les "escadrons de la mort". Cette police parallèle, véritable mafia, qui jalonne de corps mutilés les ruelles des favelas de la capitale brésilienne. Une nuit d'octobre 1979, on arrête

chez Marli, son frère Paulinho. Elle retrouve son cadavre criblé de balles à quelques pas de chez elle. Marli dépose plainte : "Les assassins de mon frère sont des policiers militaires", dit-elle. Aujourd'hui, dit-elle, deux d'entre eux sont sous les verrous. Aidée par un avocat et appuyée par la presse, Marli vit pourtant dans la semi-clandestinité avec ses cinq enfants.

E. C., *Marie Claire*,
février 1983

Ana Vasquez*Abel Rodriguez
et ses frères*

Roman, 320 p., traduit du
castillan par Annie Morvan
et Françoise Campo-Timal

Toujours dans un réalisme qui frôle le document, Ana Vasquez décrit, dans son deuxième roman, la vie dans une prison de la police militaire. (...)

Abel Rodriguez et ses frères dit beaucoup sur la situation d'un pays toujours divisé entre ceux qui se plient au pouvoir mili-

taire et ceux qui continuent à se battre pour la démocratie.

Aujourd'hui, alors que le Chili fait à nouveau la une des journaux, l'œuvre d'Ana Vasquez prend encore plus d'actualité.

Helena Araujo, *Tribune de Lausanne*,
14 juin 1983

Nicole Ward Jouve
Un homme nommé Zapolski

Essai, 414 p.
 Traduit en allemand

Pourquoi Peter Sutcliffe, entre 1975 et 1981, a-t-il assassiné et mutilé treize femmes, en a-t-il sauvagement attaqué treize autres, pour la plupart des prostituées? (...)

Que Nicole Ward Jouve se soit intéressée à ce fait divers horrible n'a rien d'étonnant: des millions de lecteurs de journaux s'y sont intéressés. Mais elle, une femme, a décidé d'en faire le sujet d'un livre, de prendre plus directement la responsabilité de ce qu'elle penserait de l'assassin,

de ses actes, et du monde où ils ont eu lieu. Et de ce point de vue, *Un homme nommé Zapolski* est un livre courageux, Nicole Ward Jouve y fait face à ce qui la menace comme femme: la complicité brutale des hommes, leur bêtise. (...)

Elle entreprend aussi – et c'est véritablement l'épreuve romanesque, la plus difficile – de se rapprocher du destin des femmes auxquelles Sutcliffe s'est attaqué. Ce qui a été écrasé, réduit à l'obscurité et au silence, elle tente de lui donner voix.

**Pierre Pachet, *La Quinzaine littéraire*,
 16 mars 1983**

Virginia Woolf
Les Fruits étranges et brillants de l'art

Présentation de
 Sylvie Durastanti
 Essai, 247 p., traduit
 de l'anglais par
 Sylvie Durastanti

Les Fruits étranges... donnent à admirer un autre aspect du génie woolfien: l'intelligence et le brio de l'essayiste, la pénétration du regard posé sur l'œuvre d'autrui, la verve de la pamphlétaire, la passion lucide mise au service de la cause des femmes. Virginia rend hommage à ses consœurs, celles qui eurent la chance (et le courage) d'écrire, les plus célèbres, George Eliot, Jane Austen, les sœurs Brontë, Elisabeth Barrett Browning, Christina Rossetti, Katherine

Mansfield, Dorothy Richardson, ou de moins connues telles qu'Elisabeth Easkell, mais elle perpétue aussi la mémoire des combattantes que l'histoire tente de refouler, comme Mary Wollstonecraft, non sans réserver quelques flèches, très pointues, à celles qui composèrent avec les puissants du moment: voir les pages sur *Une griffonneuse de qualité* ou sur la sommité victorienne que fut l'honorable Mrs. Mary Augusta Ward.

**C. P., *L'Humanité*,
 3 juin 1983**

Claribel Alegria*Petit pays**Poèmes du Salvador*

Poésie, 150 p., traduit de
l'espagnol par
Laure Vernière
Bilingue espagnol-français

Née en 1924, au Nicaragua, Claribel Alegria a passé son enfance au Salvador, qu'elle considère aussi comme son pays.

Poète, essayiste, romancière, elle a apporté tout son soutien à la révolution qui venait de triompher au Nicaragua.

“Regarde cette fente profonde
qui s’ouvre
la plaie qui saigne
le volcan crache de la lave
une lave enragée
mêlée de sang
notre histoire est devenue lave

peuple incandescent
qui se fond à la terre
guérilleros invisibles
qui dévalent tels des cascades
transparentes
les soldats
ne les ont pas vus...”

C. A.

Séverine Auffret*Nous, Clytemnestre*

Essai, 226 p.
Prix Marcelle Blum 1985
de l'Académie des sciences
morales et politiques
“La philosophe”

Clytemnestre : une figure véhiculée par les siècles depuis les tragiques grecs jusqu'à l'Occident contemporain. Pourtant maintenue dans la marge d'ombre d'où se détache la clarté des héroïnes. Dans cette ombre, deux modèles du rapport entre mère et fille : rapport charnel primordial avec Iphigénie la première fille,

rapport conflictuel avec Électre, médié par la loi paternelle ; contrainte à concevoir et à permettre le projet du matricide. Sous les masques qu'elle montre et qui la dissimulent, cette mise en ombre du corps fécond, matriciel, serait, peut-être, la matrice de toute tragédie, le ressort du tragique même.

*des femmes***Anne Bragance***Virginia Woolf
ou la Dame
sur le piédestal*

Essai, 226 p.

Née à Casablanca, Anne Bragance, toute petite, était elle aussi détentrice d'un secret : celui de devoir écrire, scandale en ce lieu où l'on se devait d'être, comme disait Virginia Woolf, “la fée du foyer”. Il a fallu qu'elle vive avec cette vérité longtemps avant de céder à sa nécessité : “Il existe ainsi des vérités dont on ne se remet jamais et ce ne sont pas celles qui vous sont révélées par d'autres, mais bien celles-là mêmes qui apparaissent au terme

d'un long cheminement”, écrit Anne Bragance. Sa “rencontre” avec Virginia Woolf fut déterminante, mais non sans heurts ; mère, elle trouve que Virginia Woolf en parle à son aise lorsqu'elle dit que “tuer la fée du foyer faisait partie des tâches de la femme écrivain”. De ce livre émerge une sorte de corps à corps entre le modèle et le disciple qui dénote à la fois un “rêve d'osmose” et la nécessité de naître pour trouver sa propre voix.

Diane de Margerie, *Magazine littéraire*,
janvier 1985

Annie Cohen
Les Étang de la
Reine Blanche

Fiction, 150 p.

Ce que j'ai d'abord beaucoup aimé dans le beau livre d'Annie Cohen, c'est ce grain de la voix dont parle Roland Barthes, c'est la scansion qui, dans l'écrit, me rappelle ses modulations, son rythme, sa couleur. (...)

Ce qui est très étonnant dans ce texte, c'est que rien de ce qui est propre à la voix ne s'éteint dans l'écriture et que l'écriture ne fait pas écran à ce qui, dans la parole, est appel. Ici, dans cet entre-deux de la parole et de l'écrit que met

en œuvre Annie Cohen, un corps cherche un autre corps, en effet, mais de quel corps s'agit-il? Une sorte de psalmodie douce, presque voluptueuse, conduit d'abord le texte. Évocation de l'être aimé, douleur de son absence, description des lieux qu'il hanta. Et puis, par glissements successifs, s'insinue la vérité du livre dans ce creux, ce vide, cette absence et la fuite quotidienne, obstinée, des jours.

**Michel Nuridsany, *Le Figaro*,
21 janvier 1985**

Annie Cohen
Le Peignoir
à plumes

Textes et dessins à
l'encre de Chine, 40 p.

Dans *Le Peignoir à plumes*, point d'"illustrations": dessins et textes en continuité, même propos, même technique. Dessiner pour ne pas écrire, écrire comme l'on dessine... points, traits, mots, courbes et boucles s'acharnent à faire naître des formes, des masses et des parcours neufs, à tirer du "sans fonds", du chaos, forme et

sens: "On aurait consigné le sens. Comme à la consigne. Par écrit. Noir sur blanc." *Inquiétante étrangeté* de ces dessins, de ce qu'ils disent en accord avec les mots qui les accompagnent: une paix cruelle, une violence sereine.

**Paul Martin, *Impressions du Sud*,
décembre 1984**

Artemisia
Gentileschi
Lettres
précédées des
Actes d'un procès
pour viol en 1612

Correspondance et
document, 244 p.,
traduit du latin
par Lætizia Martinetti,
traduit de l'italien par
Marie-Anne Toledano
"Écrits d'hier"
Coffret

Non, on ne saura jamais si Artemisia Gentileschi a été ou non violée par Agostino Tassi, également peintre, ami du père d'Artemisia et enseignant à Artemisia les secrets de son art. (...)

Une histoire assez confuse, pleine de cris, de fureurs, de mensonges mêle donc les détournements de tableaux, les promesses non tenues autour d'une jeune fille douée pour la peinture, dans l'étrange milieu où artistes, lavandières, barbiers et petits

notables se côtoient. Violentes, des scènes dignes du Caravage (de ce Caravage qui intéresse tant Orazio Gentileschi) sont racontées au cours du procès: scènes où dans le clair-obscur on se bouscule, on s'empoigne, on se menace avec des dagues...

Victime ou non d'un viol, Artemisia Gentileschi est, en tout cas, victime du procès.

**Gilbert Lascault, *La Quinzaine littéraire*,
1^{er} septembre 1984**

Jeanne Hyvrard

*Auditions
musicales certains
soirs d'été*

Fiction, 176 p.

Ici, des courts textes sont assemblés sous forme de collage, comme les voix parfois dissonantes d'un concert de kiosque un soir d'été. Dissonantes parce qu'il s'agit d'illustrer l'absurdité, la cruauté du monde contemporain, le racisme, la torture, la bêtise...

Au fil des pages, aux angles de Beaubourg, les couples se défont, une femme professeur se décourage, les hommes meurent. L'été du titre est celui

de la langueur hypocrite, de la déliques-
cence d'un univers qui se défait... l'écriture comme la voix ténue et flûtée d'un mirliton d'enfant, vient comme un effort pour rassembler le monde et se rassembler soi-même. "Il tue, j'écris. Il tue, j'écris. Il tue, j'écris, il tue, j'écris, j'écris..." Dans la cacophonie désespérante, une femme écrit comme marche un somnambule : "pour que ça soit efficace, il ne fallait pas faiblir". Et sa voix finit par être entendue.

des femmes

Jeanne Hyvrard

*La Baisure
suivi de
Que se partagent
encore les eaux*

Poésie, 156 p.

Il y eut d'abord l'homme et il y eut la femme, selon la Genèse, que l'auteur adopte et adapte dans un beau texte poétique qui complète *La Baisure* et qui a pour titre : *Que se partagent encore les eaux*. Il y eut le désir de l'homme et celui de la femme, comme un manque viscéral, comme une soif, tels le sable altéré et l'eau cherchant à travers lui son cheminement. Le désir, parfois, est violence,

partagée, acceptée, appelée même. Violence qui peut alors caractériser le destin même du couple...

La poésie de Jeanne Hyvrard a quelque chose d'incantatoire et, tout à la fois, de familier qui fait songer à Péguy, quelque chose de biblique également, ce qui ne laisse pas de rendre singulière et, souvent, émouvante, son inspiration.

**Maurice Chavardes, *Témoignage chrétien*,
22-28 avril 1985**

Clarice Lispector

*La Belle et la Bête
suivi de
Passion des corps*

Nouvelles, 296 p., traduit
du brésilien par
Claude Farny et
Sylvie Durastanti

Le soleil se glisse toujours par une fenêtre entrouverte et vient éclairer le quotidien, que l'on voudrait inaltérable. La pluie mouille un trottoir de Rio, mais ce pourrait être celui de n'importe quelle autre ville : Montevideo, Dublin, ou même Paris. Et l'on regarde un géranium ou l'on mange de la poule. On range aussi : "car il y a toujours quelque chose d'après quoi

se déterminer pour ranger". Et l'on sent passer chaque heure. Mais toujours, derrière l'apparente banalité des éléments répertoriés, une faille, celle du désastre implicite, de la fugue imminente.

Tout l'art de Clarice Lispector réside dans ce seuil, la juste place où elle se tient et d'où elle regarde au dehors sans quitter le dedans.

**Rauda Jamis, *Magazine littéraire*,
octobre 1984**

Naoual el Saadaoui

Douze Femmes dans Kanater

Théâtre, 249 p., traduit de l'arabe par Magda Wassef
"Théâtre"

Douze femmes dans Kanater a été écrit en prison, alors que l'auteur avait été arrêté en septembre 1981, lors des rafles qui ont marqué la fin du mandat de Sadate en Égypte.

Prisonnières de tous bords se retrouvent, contraintes de vivre dans la même salle

commune, après une vague d'arrestations immotivées. La présence, parmi elles, d'une femme indépendante et digne, va remettre en question tous les préjugés qui étayaient jusque-là leurs certitudes.

des femmes

Sido

Lettres à sa fille, 1905-1912

précédées de Lettres de Colette

Correspondance, 524 p.
"Écrits d'hier"

Lu par Edwige Feuillère, précédé de *Sido, ma mère* lu par Colette,
"La Bibliothèque des voix", 1983

Nous ne connaissons la mère de Colette que par le témoignage de celle-ci. La publication de sa correspondance permet enfin une approche directe et cette comparaison entre une Sido fantasmagorique et la mère réelle n'est pas le moindre intérêt de l'ouvrage, lequel inclut aussi, dans le désordre, quelques lettres de l'écrivain.

On savait Sido intuitive, tonique et extraordinairement sensible à toute manifes-

tation de la vie ; on est davantage frappé, dans le plaisant tableau qu'elle nous livre d'un milieu provincial et familial, par sa liberté de jugement. Pareille indépendance d'esprit en pleine ère puritaine ! Ainsi la liaison homosexuelle de sa fille ne lui inspire pas l'ombre d'une critique ; son souci majeur, c'est que Missy, la compagne, veille attentivement sur sa benjamine chérie.

Fernande Schulmann, *Esprit*, novembre 1984

Élisabeth Vigée Le Brun

Souvenirs

Édition féministe de Claudine Herrmann
720 p.
Coffret, 2 tomes

Élisabeth Vigée Le Brun est à la mode, reçue partout, nommée à l'Académie de peinture, et certes, elle jouit de ses succès qu'elle nous rapporte en détail dans ses *Souvenirs*, mais jamais elle ne se prend au sérieux, jamais on ne sent chez elle la moindre pompe : s'amuser

pour elle reste la grande affaire, son siècle y est pour quelque chose peut-être : travailler pour vivre, fuir la révolution, traverser l'Europe seule avec sa fille, encourir mille mésaventures, le récit de tout cela reste empreint d'une légèreté dont nous avons, hélas, perdu l'habitude.

des femmes

**Mary
Wollstonecraft-
Shelley**

Mathilda

Présentation de
Nadia Fusini
Roman, 242 p., traduit de
l'anglais par
Marie Desmeuzes
"Écrits d'hier"
Coffret

De Mary Wollstonecraft-Shelley on connaît uniquement le fameux *Frankenstein*, insolite météore brusquement apparu parmi les étoiles du roman noir ou roman de terreur. Elle a laissé d'autres ouvrages, mais qui ne sont pas d'un bonheur aussi constant. Il fallait en détacher *Mathilda*, une sorte de *Werther* au féminin, mais qui fait surgir des ombres plus inquiétantes encore, au premier rang desquelles il y a l'inceste. Dans une remarquable préface, Nadia

Fusini tente d'éclairer de si étranges méandres et d'explorer l'abîme dans lequel, ici, le romantisme semble se jeter. Le récit obéit aux règles du genre et aux lois du temps. Ce n'est qu'une apparence. On sent bientôt que le dessein de l'auteur est d'évoquer le non-dit, les gouffres du dedans, les monstres de l'intérieur. Mary Shelley l'avoue en un détour de phrase : "Il y avait en mon âme ce qu'aucun silence ne saurait assez taire..."

**Hubert Juin, *Le Monde*,
31 août 1984**

Lou Andreas-Salomé

Fenitchka

suivi de
Une longue dissipation

Nouvelles, 188 p., traduit
de l'allemand par
Nicole Casanova

Deux portraits de femmes intelligentes et attachantes. Deux récits étonnamment modernes qui parlent indépendance, liberté, mais solitude aussi, et douleur consentie.

Pour nourrir ces deux portraits, une écriture sensible, sensuelle : peu de

descriptions, beaucoup de sensations troublantes de vérité. C'est ce qui donne à ces deux nouvelles leur force radieuse et rend proches, et comme complices, ces deux femmes, dans l'éternité de leur individualité.

**Armelle Héliot, *Le Quotidien de Paris*,
7 janvier 1986**

Colette

*Lettres à Moune
et au Toutounet*

Préface de Bernard Villaret
neveu de Luc-Albert
Moreau et Hélène Jourdan-
Morhange
Correspondance, 400 p.

Je n'ai pas, hélas ! connu Colette. Et pourtant, à lire ces lettres, j'ai l'impression de retrouver une amie, d'entendre une voix connue avec ses intonations, ses trouvailles verbales comme "le succès, ça ne réchauffe pas" qui date de 1936 et que l'on pourrait rapprocher du terrible aveu de Marilyn Monroe qui, peu avant son

suicide, constatait que la gloire n'empêchait pas la solitude...

Dans ces *Lettres à Moune et au Toutounet*, Colette se révèle un excellent auteur de silhouette. Elle s'y entend, comme personne, pour "croquer" rapidement, en un paragraphe, ses amis, et, particulièrement, ses amies.

**Jean Chalon, *L'Aurore*,
16 août 1985**

Françoise Defromont

Virginia Woolf

*Vers la maison
de lumière*

Essai, 260 p.

À travers la grille psychanalytique et l'analyse scrupuleuse de ses textes, Françoise Defromont a tissé, dans un va-et-vient constant entre la vie, les écrits intimes et l'œuvre de l'écrivain, un réseau d'interprétation d'une profonde cohérence.

Interrogeant principalement le rapport de Virginia Woolf à la féminité, l'auteur n'en

oublie pas pour autant d'analyser sa relation au masculin et au "phallus" tant paternel que maternel et fait apparaître ce qui fonde la richesse de sa personnalité et de son œuvre : sa capacité d'instaurer constamment une circulation entre le masculin et le féminin, le dedans et le dehors.

Anne-Marie de Vilaine, *Magazine littéraire*

**Barbara Kavemann
et Ingrid Lohstöter**

Les Pères criminels

Essai, 182 p., traduit de
l'allemand par
Olivier Mannoni

La lecture de cet ouvrage, après les quatre précédents, fait l'effet d'une douche froide ! La famille n'est pas ce lieu idéal, une source de richesse et de bonheur qui réponde aux besoins affectifs, moraux et régle la violence de la société. Elle est aussi souvent lieu de violence et en particulier de violence sexuelle, même dans les "bonnes" familles ! On s'y sert de l'autre (conjoint et enfant) moins pour toujours combler son besoin d'aimer et d'être aimé que pour jouir, sans égard

pour le désir de l'autre : les viols y sont fréquents. (...)

Les auteurs sont des militantes féministes qui se refusent au doute. Foin des hypocrisies pédophiles prétendument douces et éducatrices. Comme le croit une "éducation sexuelle" dont la famille s'arroge le pouvoir, c'est moins contre les étrangers qu'il faut mettre en garde les fillettes (de 6 à 16 ans) que contre leur père.

L'École des parents, mars 1986

Clarice Lispector
L'Heure de l'étoile

Roman, 110 p., traduit
du brésilien par
Marguerite Wünscher

Et pourtant, *L'Heure de l'étoile* est un petit livre tout à fait remarquable. Non seulement pour l'intérêt que finit par susciter la jeune Maccabée mais surtout pour l'effort désespéré de l'auteur à découvrir derrière cette existence médiocre un secret inviolable, à trouver une pierre précieuse sous la banalité. Il s'agit, bien évidemment, d'une quête qui concerne Clarice Lispector elle-même, une inter-

rogation qu'elle se pose sur le sens de sa vie et que, par pudeur, elle met dans la bouche d'un personnage masculin qui parle à la première personne dans le livre et cherche à se connaître en racontant l'histoire de cette fille du Nordeste. Tant il est vrai qu'un lambeau de l'auteur reste toujours accroché à chacune de ses créations et qu'à les fouiller il risque bien d'en découvrir son propre secret.

*Sonia Schoonejans, Vogue,
octobre 1985*

Clarice Lispector
*Où étais-tu
pendant la nuit ?*

Nouvelles, 168 p.,
traduit du brésilien par
Geneviève Leibrich

Dans ces textes, Clarice Lispector montre son approche du monde par l'écriture. Il y a là comme un discontinu perpétuel. Ce qu'elle veut capter et restituer, c'est le vécu. Mais le vécu ressemble à un tissu qui serait plein de trous. On ne saisit pas le vécu, sinon par des éclairs éparés qui le donnent, à peine un instant, à entrevoir. Le texte de Clarice Lispector, ici, s'abandonne à une suite de notations successives, un peu décousues (comme il se doit), et qui indiquent ce qui est à dévoi-

ler plus qu'elles ne dévoilent réellement. "Je veux voir la réalité", écrit-elle. Et aussitôt, elle ajoute : "Mais c'est que la réalité semble être un rêve !" (...)

Ce qui caractérise les œuvres de Clarice Lispector, c'est sans doute l'urgence d'écrire. Ou mieux encore, la découverte de l'écriture comme modalité essentielle. Dans *Où étais-tu pendant la nuit ?*, elle avoue : "J'ai si peur de ne plus jamais écrire."

*Hubert Juin, Le Monde,
10 janvier 1986*

Indira Mahindra

Des Indiennes

Essai, 228 p., traduit
de l'anglais par
Martine Laroche
"Femmes de tous les pays"

Des Indiennes, d'Indira Mahindra, est un livre ouvert à toutes les femmes et pas uniquement aux femmes indiennes. L'écriture est d'une consistance qui incite

à penser que dans n'importe quelle société, la femme, si elle le veut, a beaucoup à faire.

Monika Duratcha, *Afrique Asie*,
12 août 1985

Constatant que la femme indienne a joui, à l'ère védique, d'une égalité avec l'homme qui a par la suite disparu, Indira Mahindra recherche les raisons de cette disparition dans de nombreux documents

religieux, philosophiques et lyriques. Elle espère ainsi inciter les Indiennes à "secouer de l'intérieur" le joug d'un ordre social qui les défavorise.

Le Monde,
5 juillet 1985

Jeannie Malige

Le Fief entre les collines

Roman, 370 p.

Il s'en passe des choses, à l'ombre des aciéries! Ce ne sont pas celles que vous imaginez (reconversions, "manifs", etc.) qui intéressent Jeannie Malige, mais, une fois le décor planté, l'écheveau des sentiments de quelques "figures" de plus en plus attachantes à mesure que l'on avance dans le récit. (...) L'odeur de la vie de province vous monte

aux narines avec insistance, vous entête pour mieux vous mettre en état de comprendre cette figure d'Alice en proie aux tourments de l'enfance, aux refus et aux élancements de l'âge adulte.

Jeannie Malige a le don des constructions raffinées, qui font tenir ensemble des mythes et de substantifiques réalités.

P. D., *Le Monde*,
24 mai 1985

Florence de Mèredieu

Télévision, la Lune

Fiction, 140 p.

Ce livre qui démontre la force de certains simulacres, sait lui-même imprégner le lecteur d'images fortes. Par ses qualités visuelles autant que textuelles, il apparaît comme une véritable œuvre plastique qui ne démerite pas du maître que s'est donné

l'auteur en plaçant en tête de son livre une phrase de Nam June Paik: "On peut fabriquer la lune avec une télévision. Une lune plus lune que la lune. Une lune idéale."

Catherine Franchlin, *Art Press*,
janvier 1986

Irène Schavelzon*Le Réduit*

Fiction, 140 p.

Irène Schavelzon, dans une langue d'une limpidité très folle, très inquiétante, mélange la première et la troisième personne, pour mettre en scène jusqu'à la dérive la perte d'identité. Sa très belle

histoire, découpée comme autant de tranches de mémoire, se savoure entre poésie et suspense, tel un conte cruel. Une petite fille sage, en dentelles, qui aurait, au fil du mariage, atrocement tourné.

Fabienne Pascaud, *Télérama*,
6 juillet 1985

Jean Strouse*Alice James,
une biographie*

Biographie, 536 p.,
traduit de l'américain
par Marie Tadié

Dans sa vie, Alice s'est affrontée aux problèmes, moraux ou philosophiques, dont traitèrent, dans leurs livres, ses frères, William et Henry.

C'est cela même que Jean Strouse, journaliste américaine, s'attache à montrer, dans sa biographie. Elle démontre comment Alice James devint ce qu'elle fut : une femme malade d'avoir dû étouffer ses désirs et réprimer sa nature. Remontant dans l'histoire "jamesienne",

évoquant en même temps le carcan victorien imposé aux femmes et les bouleversements de la vie américaine à la fin de ce XIX^e siècle, Jean Strouse met en lumière les déterminations familiales, sociales, littéraires, sexuelles et subjectives qui ont façonné cette personnalité : en effet, Alice James s'est donné les moyens de penser cette vie même qui fut la sienne.

des femmes

Yûko Tsushima*L'Enfant
de fortune*

Fiction, 281 p., traduit du
japonais par
Rose-Marie Fayolle
Prix de littérature féminine
au Japon

Une femme, âgée de trente-six ans, doit lutter pour sa vie et celle de sa fille, dans un contexte économico-culturel qui les rejette : au pays du libéralisme sauvage et de Mishima, il ne fait pas bon être une mère célibataire...

Mais ce roman subtil dépasse le simple constat, et s'il nous en apprend certes

beaucoup sur la vie dans le Japon d'aujourd'hui, décrivant parfaitement les forces en présence, les codes, les pesanteurs, il est surtout une réflexion tendue sur la maternité. À l'occasion d'une grossesse nerveuse l'héroïne, Kôko Mizumi, qui se croit de nouveau enceinte, entreprend une descente au fond d'elle-même.

Gérard de Cortanze, *Magazine littéraire*,
mars 1986

Isabelle Vissière
*Procès de femmes
 au temps des
 philosophes*

Présentation par
 Isabelle Vissière
 Documents, 400 p.
 "Écrits d'hier"

À partir de la publication de *Causes célèbres, de 1773 à 1789*, Isabelle Vissière a réuni en anthologie les procès où les femmes apparaissent.

Ainsi se constitue, sous nos yeux, une galerie de portraits de femmes qui ne sont habituellement pas représentées, humbles visages de paysannes illettrées et de petites bourgeoises. Par-delà la variété des provinces, des fortunes, des états, des rangs sociaux, se dessinent des constantes dans les mentalités, les comportements et les jugements à l'égard des femmes. Ce qui

paraît dominer, c'est la violence multiforme avouée ou hypocrite, brutale ou feutrée, sournoisement dissimulée derrière les grands sentiments.

Le procès libère la parole et apparaissent en pleine lumière la situation réelle de la femme et son statut juridique.

Les procès de femmes sont aussi un plaidoyer en faveur des femmes. Les avocats – futurs avocats de la Révolution française – combattant, au nom du droit et de l'humanité, toutes formes d'oppression.

des femmes

Virginia Woolf
*Le Livre sans nom
 Les Pargiter*

Texte établi et présenté par
 Mitchell Leaska
 Roman-Essai, 288 p.,
 traduit de l'anglais
 et préfacé par
 Sylvie Durastanti

Il s'agit de montrer aux femmes comment leurs aspirations, leurs possibilités d'expression furent rayées de la carte par l'homme. Les extraits du roman prétendent montrer cette situation (la famille des Pargiter en 1880). Le commentaire (essai) donne une explication de texte. Ce genre littéraire, ouvertement pédagogique, risquait d'être fastidieux pour le lecteur. Malgré sa réussite, V. Woolf considéra son travail comme un échec. À tort. C'est passionnant. Bien autant qu'*Années* (1937) dont ce texte est à l'origine.

L'extraordinaire liberté intérieure de l'auteur donne à tout ce qu'elle dit, une grâce, une puissance, une justesse inouïes. Elle est dans le commentaire aussi neuve, aussi singulière que dans la fiction. L'humour dont elle fait preuve sans relâche anime les pages de théorie : on ne sait plus ce qui est roman ou essai. Tout est création de la plus belle eau.

L'introduction de Mitchell Leaska et la traduction de Sylvie Durastanti sont remarquables. À lire avant toute chose.

Anne Serre, Marie Claire,
 mai 1985

Lisa Alther

Autres Femmes

Roman, 415 p., traduit
de l'américain par
Gérard Mannoni et
Marie Desmeuzes

À 35 ans, Caroline, divorcée, mère de deux garçons qu'elle élève seule, infirmière au service des urgences, homosexuelle, a tout essayé : "Le mariage et la maternité, la tarte aux pommes et la monogamie, la bigamie et la polygamie ; la consommation, le communisme, le féminisme et Dieu ; le sexe, le travail, l'alcool, la drogue, le grand amour. Le charme opérait un certain temps, mais ne parvenait jamais à tuer le désespoir. La seule

chose qu'elle n'avait jamais essayée, c'était la psychothérapie. Ceux qui avaient pour métier d'aider les autres étaient censés s'en tirer tous seuls. Pourtant, elle avait dû reconnaître ces derniers jours, qu'elle n'y arrivait pas."

Elle va voir Hannah, pour entreprendre une psychothérapie. Entre les deux femmes se tisse, au fil des jours, un lien qui rouvre, doucement, la mémoire de celle qui parle comme de celle qui écoute.

des femmes

Marie Bellour

Le Jeu de l'origine

Auto-analyse, 264 p.
"Les femmes ont leurs
raisons"

Ce livre est le récit de mon auto-analyse. Elle est née de l'urgence et sous l'aiguillon du danger après un passage inutile sur le divan, des années de marasme et de maladie.

J'ai vécu une expérience extraordinaire et, comme l'explorateur, je veux raconter mes terres inconnues, produire mes relations de voyage, mes photos, mes

films, tous mes témoins et de nouveau en eux m'émerveiller.

Car briser, par la simple intervention dans le jeu psychique, ce qui apparaît comme une fatalité du corps et de l'âme, changer la faiblesse en force contre tant de thérapeutiques vaines et de volonté impuissante, cela tient assurément du prodige.

M. B.

Claudie Cachard

L'Autre Histoire

*Question de vie
et de mort*

Essai, 207 p.
"La Psychoanalyse,
La Psychanalyste"

L'écriture de Claudie Cachard ne barre rien, elle ouvre grand le champ de la réflexion avec ferveur. Écriture "insoumise", personnelle, hors des sentiers balisés et des théories figées, littérature mais pas roman, poésie mais pas poème, musique littéraire où la psychanalyse est

présente à tous moments mais de façon inusitée, ce qui dérouté peut-être certains, en gêne d'autres qui se méfient des tempéraments rebelles, mais enrichit pleinement ceux et celles qui plongent dans cet univers.

**Marie-Lise Lemaigre, *Psychanalystes*,
mai 1987**

Hélène Cixous

Dedans

Fiction, 212 p.
Première édition,
Grasset, 1969
Prix Médicis 1969

Jadis, la narratrice vivait dans un monde séparé, clos et quiet : une province dominée par la figure de son père. Elle se savait à peine recluse. Elle ne vivait que de lui, par lui. Un jour, le père meurt et ce monde se brise. La voici rejetée dehors, seule, en proie au regard des autres, qui infligent la honte, la peur. La mort du père, la présence-absence du père ne laissent de

hanter la première partie de l'ouvrage : récit qui se recommence indéfiniment, réveille encore et toujours la même déchirure, invoque le même fantôme. (...) Au bord de soi, se guettant, se débusquant, une jeune femme dessine "la face invisible de sa vie", récrit le passé, l'incons-cient, en un poème tourmenté.

François Bott, *Le Monde*,
13 septembre 1969

Hélène Cixous

Entre l'écriture

Essai, 203 p.,
Traduit en grec, anglais,
néerlandais, hébreu, japonais

Plus qu'un livre de textes réunis, *Entre l'écriture* est une invitation à la passion, à l'intensité, à la poésie de l'image et du regard intérieur. Dans *Le Dernier Tableau ou le Portrait de Dieu*, Hélène Cixous se donne à l'amour de la peinture, nous donne à voir un tableau de Rembrandt, nous parle de/par Monet, Van Gogh, Hokusai. D'où vient l'artiste et qu'est-ce qu'un-e poète ? Quelle est la qualité du regard que nous posons sur une œuvre,

qu'elle soit d'écriture, de musique ou de peinture ? *Entre l'écriture* ne se situe pas entre mais bien au centre de tout questionnement sur l'art, aussi sur "l'être humain féminin masculin". Un livre nécessaire, important, d'une si grande beauté qu'il m'a fallu faire une pause entre chaque texte, de peur d'avoir lu trop rapidement ce qui ne peut (ne doit) se lire qu'en toute lente heure.

Anne-Marie Alonzo, *La Vie en Rose*,
mai 1987

Hélène Cixous

Portrait de Dora suivi de *La Prise de l'école* *de Madhubai*

Théâtre, 110 p.
Traduit en japonais

Jouée à Paris dans une mise en scène de Simone Benmussa, le 26 février 1976 au Théâtre d'Orsay (Compagnie Renaud-Barrault), et montée à Vienne l'automne 78, le *Portrait de Dora* fait référence à la psychanalyse et à la société bourgeoise où elle s'exerçait en 1900. Il met en scène le docteur Freud et sa patiente préférée,

Dora, dont le cas a été retracé dans *Cinq Psychanalyses*. Le corps de Dora parle, dit sa détresse, appelle ; mais qui ? Freud l'écoute, Freud échoue. Pour avoir trop aimé Dora sans vouloir le reconnaître, le docteur se trompe d'interprétation. Et c'est Dora qui le congédie comme si elle n'avait été qu'une gouvernante, le 1^{er} janvier 1900.

Catherine Clément

Créée en décembre par le Théâtre de l'Europe, dans une mise en scène de Michelle Marquais.

"Il fut d'abord une fois, il y a trois mille ans et pour toujours, Sakuntala, fille des filles, femme de toutes les femmes, mère délicieuse du Théâtre. Elle naquit en sans-

crit sous la plume de l'immense Kalidasa. Son histoire se passe dans l'Inde du Nord, au bord du Gange. C'est là qu'elle descend éternellement les marches du temps et vient à nous en souriant. Entre-temps tout a changé ici, sauf l'âme du Théâtre." (...) H. C., janvier 1986

H.D. (Hilda Doolittle)

Hermione

Récits autobiographiques,
241 p., traduits
de l'américain par
Claire Malroux

Vraiment malade, Her ne veut plus être appelée Miss Hermione. Miss ratée, elle veut sauver la mise. Elle a manqué son mariage avec Lowndes. Pourquoi ? Elle n'est la femme de personne. Her n'aime qu'elle. Mais elle a cédé au charme de Fayne, jeune sorcière qui la ravit parce qu'elle se moque de la mode. Lowndes n'a pas pardonné l'écart.

En réalité, Lowndes représente le poète Ezra Pound qui fut l'amant de H.D., comme D.H. Lawrence. Hilda Doolittle le traite d'Arlequin. Elle a écrit *Hermione* à une période glacée de son existence en se souvenant de la reine du *Conte d'hiver* dont la statue s'anime à la fin de la pièce.

Georges Bratschi, *Tribune de Genève*,
17 octobre 1986

Lucette Finas

La Toise et le Vertige

Essai, 275 p.

Proposition romanesque : *La Toise et le Vertige* est un scandale. Exploités, les textes lus craquent : entrant dans leur jeu, qu'elle porte à son comble, Lucette Finas éprouve leur endurance ; la "lecture volumineuse" les force, les gonfle, les malmène, les déforme : lecture emportée qui procède d'une rage, – et d'un "scrupule" : loin de toute tentative de

dévoilement (*battus* à l'excès, les textes commentés restent irréductibles, "indomptables", "incroyables"), le travail de Lucette Finas apparaît comme une exaspération de la lettre et du sens, où se donne à voir l'invention d'une lecture *paradoxe*.
Un plaisir.

Françoise Asso, *La Quinzaine littéraire*,
1^{er} mai 1986

Hidéko Fukumoto et Catherine Pigeaire

Femmes et Samouraï

Préface de Régine Pernoud
Essai, 279 p.

Dès le Moyen Âge, au Japon, des pionnières comme Sei Shônagon et Murasaki Shikibu inaugurent une longue tradition de littérature féminine.

La paix terminée, voici venu le temps des samouraï. Les femmes japonaises mettent alors leur intelligence à cultiver un irrésistible savoir-faire d'intrigantes, de nourrices, d'habiles stratèges, de politiques...

Ce livre retrace l'histoire, durant cinq siècles, de ces grandes figures de femmes, de l'âge d'or des arts et de l'esprit à celui des samouraï.

des femmes

Pièr Girard
Œdipe masqué
*Une lecture
 psychanalytique
 de L'Affamée de
 Violette Leduc*

Essai, 243 p.
 "La Psychanalyse,
 La Psychanalyste"

Psychanalyse de l'amour-passion de Violette Leduc pour Simone de Beauvoir, *Œdipe masqué* est le remaniement d'une thèse soutenue à l'université de Paris VII. À partir du chant désespéré de l'auteur de *L'Affamée*, de ses fantasmes, des manques, de ses blessures, de ses effondrements et de son attrait pour Simone de Beauvoir – à travers qui se profile la silhouette de la

mère de Violette, personnage idolâtré, inaccessible –, Pièr Girard reconstruit l'histoire infantile de l'écrivain. (...) Toutefois, l'approfondissement du texte va révéler également que derrière cette quête érotique se dissimulent d'autres manques, d'autres revendications, d'autres désirs inavouables...

des femmes

**Delphine
 de Girardin**
***Chroniques
 parisiennes
 1836-1848***

Une édition de
 Jean-Louis Vissière
 498 p.
 "Écrits d'hier"

Delphine Gay, madame de Girardin, le vicomte de Launay : trois noms, une seule personne, celle que l'on peut considérer en fait comme la première femme journaliste : Delphine de Girardin, née Gay, épouse du fondateur de *La Presse*, le premier quotidien à grand tirage et à prix

modique lancé le 1^{er} juillet 1836. (...) Ce petit volume est riche d'enseignements. Laissez-vous porter au fil des pages, laissez-vous attirer par un titre, par une phrase, vous découvrirez avec ravissement un monde, mais aussi une femme, un auteur, une journaliste.

Michèle Taddei, *Le Méridional*,
 2 novembre 1986

Jeanne Hyvrard
***Canal de
 la Toussaint***

Fiction, 356 p.

Découpé en courts paragraphes de deux à six lignes, maximes ou pensées, l'ouvrage de J. H. se divise en deux parties qui se recoupent sur plus de trois cents pages. Ce serait peut-être long si, ouvert à n'importe quelle page, il ne renvoyait toujours à d'autres idées, comme tout grand livre.

En premier lieu, *Le Traité du désordre* définit l'espace séparant les deux sexes, la fin du couple ou de l'androgynie, le manque-

ment du monde. Folie, suicide, cancer, tout ce qui a trait au chaotique que l'auteur nomme sagement la chaosophie. Suivent les variations du même ordre en quelque sorte de Terra incognita sur un monde en déformation, l'océan au-delà de l'océan, la congélation, la satellisation ou plus simplement la mondialisation. Monde inconnu dont la carte est différente pour l'homme et la femme. L'innommable, dit-il après Beckett. L'innommé, répond-elle.

Georges Bratschi,
Tribune de Genève,
 17 octobre 1986

Jacqueline Merville*La Ville du non*

Fiction, 82 p.

C'est une histoire sans nom. La ville a oublié le sien, l'enfant n'en a pas eu. Bertrand et Corine portent le leur, mais ils habitent de l'autre côté du fleuve, derrière "la herse de brouillard". Quant à la mère, elle en a plusieurs, écrits sur sa boîte aux lettres. Et le récit jongle entre la troisième personne et le "je".

Jacqueline Merville donne à lire un récit cruel. Il touche à l'enfance, à la mémoire,

à la douleur. Ses phrases sèches, ses mots à vif n'épargnent rien. *La Ville du non* n'est pas dans la périphérie des sentiments. Jacqueline Merville ramène de la banlieue un récit entier. On peut toujours évoquer le classique jeu de miroirs entre un livre et la vie. Mais on n'est pas près de savoir d'où proviennent les éclats de verre qui blessent.

**Bruno Caussé, *Le Monde*,
25 octobre 1986**

Nata Minor*Lettre au voyageur*

Fiction, 171 p.

Une lettre pour ce voyageur, ce père mortel, un berceau de mots pour cet homme qui déjà n'entend plus, ne veut plus écouter. Il agonise, il a passé le seuil du désir, il avance dans l'ombre. Il est pressé. Partir sans laisser d'adresse, quitter la maison fraîche, le soleil cru, la glycine, en finir avec cet amour qui insiste dans le regard éperdu de ses filles,

Margot, Élise, l'une qui écrit, l'autre qui lit, dans la splendeur d'une île échouée au large d'un océan de larmes, où le temps se brise en éclats durs de mémoire inachevée. Des profondeurs de la psychanalyse qu'elle habite depuis longtemps comme un navire chargé de rêves, Nata Minor ramène vers le tamis de l'écriture l'or le plus fin.

**Catherine David, *Le Nouvel Observateur*,
19 décembre 1986**

Lucette Mouline*Mémoires
d'imposture*

Fiction, 247 p.

"Ainsi, elle, c'est d'abord il." Trouble des identifications, inventaire sexuel/sensuel, ce livre qui travaille à faire de la distance avec l'intime, revient après l'Afrique, l'Orient, l'Occident, puis les villes femelles, toutes métaphores ou impostures du sexe, à la sensualité de la mère.

Inconnue pour l'enfant, il/elle en fait la découverte, en déchiffre, peu à peu, les indices et les manifestations. "Passer de l'autre côté du masculin pour rencontrer les femmes", jeux du sujet et de l'objet, d'abord pris dans une "contagion" réciproque.

des femmes

Bertha Pappenheim

Le Travail de Sisyphe

Préface de
Yolande Tisseron
Document, 322 p., traduit
de l'allemand par
Jacques Legrand
"La Psychanalyse,
La Psychanalyste"

Qu'est devenue Anna O. – Bertha Pappenheim quelque trente ans après un spectaculaire accès de paralysie hystérique qui la conduisit à être traitée par le Dr Breuer, par ce qu'elle appelait alors "talking cure" ou "chimney sweeping"? Elle se déplace sans répit au cours d'un long périple dans les Balkans, en Palestine, puis en Galicie. Nous la découvrons à travers une correspondance presque quotidienne, adressée à ses collaboratrices assistantes sociales, ses "abon-

nées". Elle y relate scrupuleusement ses rencontres avec les personnalités influentes, susceptibles de l'aider à améliorer la condition des femmes juives et des enfants, en luttant contre la traite des Blanches et en protégeant les enfants abandonnés au moyen de réalisations sociales. Cette correspondance s'adresse aussi à elle-même : elle écrit pour ne pas oublier, constamment obsédée par la crainte de perdre la mémoire de ce qu'elle vit.

N. Marie, *L'Évolution psychiatrique*,
mars 1988

George Sand

Nouvelles

Mattea, La Marquise...

Édition d'Ève Sourian
411 p.
"Écrits d'hier"

La Marquise, lue par
Nathalie Baye,
"La Bibliothèque des voix",
1991

Le style, le ton ont une densité, un charme que la concision de la nouvelle exige. Elles constituent comme autant de facettes de l'œuvre future de George Sand mais surtout permettent de juger sa connaissance du cœur féminin, dans tous ses états, âges et conditions. Ses cinq héroïnes éponymes, *la Marquise, Lavinia,*

Metella, Mattea et *Pauline* constituent une assez remarquable collection de portraits. Il y a une vivacité de traits, des histoires – oui, de vraies histoires comme on n'en conte plus – avec des héros contrastés, du méchant séducteur, au chérubin angélique.

Monique Bosco, *Le Devoir*,
14 mars 1987

Yolande Tisseron

Du deuil à la réparation

Essai, 356 p.
"La Psychanalyse,
La Psychanalyste"

Comment la patiente de Breuer était-elle devenue la directrice d'un orphelinat juif à Francfort? Pourquoi avait-elle entrepris des voyages en Pologne, en Russie et au Proche-Orient pour enquêter sur la traite des Blanches? Dans la filiation de *Deuil et mélancolie*, de Freud, Yolande Tisseron nous livre ses réflexions sur le cheminement du deuil à la réparation ou les circonstances de la naissance d'une voca-

tion sociale. (...) Bertha Pappenheim, s'interroge Yolande Tisseron, "n'aurait-elle pas d'abord été pour Breuer une première et irremplaçable assistante sociale, lui permettant de réparer, sur son corps à elle, sa propre impuissance d'enfant de trois ans face au décès de sa mère, également prénommée Bertha?"

Roland Jaccard, *Le Monde*,
février 1987

Flora Tristan*Union ouvrière*

Texte établi et présenté
par Daniel Armogathe
et Jacques Grandjonc,
360 p.
“Écrits d’hier”

L’Union ouvrière est le premier manifeste politique cohérent d’une femme qui ne dissocie pas la lutte des femmes de la lutte ouvrière. C’est aux plus démunies, aux plus exploitées d’entre elles qu’elle adresse cette apostrophe qui nous touche encore près d’un siècle et demi après : “Mes sœurs, je vous jure que je vous délivrerai.” C’est aussi, quelques années avant Marx et Engels, l’un des premiers

appels à l’union internationale de la classe ouvrière.

L’intérêt toujours renouvelé qui s’attache à cette belle figure du mouvement socialiste, imposait qu’on fasse toute la lumière possible sur un texte dont la richesse se mesure aux commentaires qu’il a suscités et aux espérances qui l’accompagnent depuis sa parution.

des femmes

Yûko Tsushima*Territoire
de la lumière*

Nouvelles, 260 p.,
traduit du japonais par
Anne et Cécile Sakai

Les douze nouvelles qui constituent ce très beau livre sont douze fragments d’une même réalité, douze récits renvoyant à une même histoire, vue sous différents angles, indéfiniment dite, reprise, ressassée. Façon de se raconter indirecte, très japonaise, où l’histoire narrée par l’auteur – la sienne peut-être – est moins disloquée que recomposée par bribes, allusions, d’une manière extraordinairement fluide, subtile, la construction des récits et du livre dans son ensemble (mais aussi la manière d’articuler la phrase elle-même) manifestant,

dans ses sinuosités, ses retours et ses écarts, les intermittences du cœur et de la mémoire, rendant aussi sensible, presque “physiquement”, la manière dont notre passé se mêle à notre présent, l’investit et le trouble. (...)

Avec ce livre et le précédent, *L’Enfant de fortune*, Yûko Tsushima s’affirme à l’évidence comme l’un des écrivains les plus neufs et les plus singuliers de sa génération. Félicitons, pour nous l’avoir révélée, les Éditions *Des femmes* qui annoncent deux autres livres de cette jeune femme, passionnante à tous égards.

Michel Nuridsany, *Le Figaro littéraire*,
3 novembre 1986

Lou Andreas-Salomé

Rodinka

Souvenirs russes

Fiction, 361 p., traduit de l'allemand par Nicole Casanova

Rodinka, c'est le paradis de l'enfance qui fait naufrage, c'est l'affrontement entre la mère, la *babouchka*, et Vitaly, le révolutionnaire idéaliste. La *babouchka* prêche le Dieu-Nature, la religion de la Vieille Russie, le fils prétend que seul peut se mesurer à l'enfer celui qui a commencé par l'acte le plus pieux : s'anéantir soi-même. Les hymnes à la vie, chers à Lou Andreas-Salomé, s'accompagnent de litanies sur l'art de mourir. (...)

Certains passages de *Rodinka* rappellent *Père et Fils* de Tourgueniev, d'autres sont dignes de Tchekhov. Et peu importe si *Rodinka* fait davantage penser à un album de famille ou à une fresque un peu naïve qu'à un roman. Après tout, une des héroïnes de Lou Andreas-Salomé ne dit-elle pas avec superbe : "Je ne retiens que ce qui est beau. Pourquoi se charger d'autre chose?"

N. Marie, *L'Évolution psychiatrique*, mars 1988

Shari Benstock

Femmes de la Rive gauche

Paris 1900-1940

Essai, 500 p., traduit de l'américain par S. Porte, J. Carnaud, A.-M. Casu, M. Demeuzes, J. Lahana, C. Malroux, M. Laroche et le collectif de traduction *des femmes*

Lesbiennes ou non, toutes ces femmes sont considérées comme des marginales et leurs destins restent flous. Pour enfin les connaître toutes, comprendre leurs relations et leurs activités, le livre touffu de Shari Benstock (500 pages dont 60 de notes et de bibliographie) est un document précieux : un ouvrage de référence intelligent, précis et de lecture passion-

nante – même s'il est recommandé de ne pas tenter de l'"engloutir" en quelques heures, – une somme qui invite à la réflexion et à la discussion. (...)

Ces "exclues du modernisme", ces grandes absentes, sont enfin, ensemble, objet d'étude : une "annexe" particulièrement bien venue à une histoire littéraire oubliée des femmes.

Josyane Savigneau, *Le Monde*, 29 mai 1987

Karen Blixen

Essais

Essai, 362 p., traduit du danois par Régis Boyer

Elle aimait Shakespeare, l'Afrique et la peinture. Mais aussi l'écriture, la nature et la musique. Karen Blixen, baronne et fermière, alliait la richesse de ses terres à celle du cœur. Et ses *Essais*, qui viennent d'être publiés par les Éditions *Des femmes*, font scintiller les multiples facettes de ce personnage dont la vie fut

une véritable course d'obstacles. (...) Elle reste brillante quand, à partir d'une anecdote, elle établit tout un système de pensée, quand elle s'engage dans la lutte contre la vivisection, quand elle parle de la femme ou supplie ses auditeurs de sauver les rossignols de Rungstedlung.

Pascale Frey, *Tribune de Genève*, juillet 1987

Chantal Chawaf***L'Intérieur des heures***

Fiction, 360 p.

Le nouveau roman de Chantal Chawaf, *L'Intérieur des heures*, marque à la fois un achèvement, jamais terminé, du périple, de son voyage fabuleux et réel jusqu'au cœur de la texture charnelle de la femme et l'apparition d'une nouvelle figuration dans le monde "chawafien", celle de l'homme présent par son insup-

portable absence, par ses tics, ses appris, ses conformismes, ses puissances éphémères et ses possessions fragiles. La banlieue qui rythme *L'Intérieur des heures* de sa monotonie planifiée en âpres horizontales et verticales, comme un dessin de Buffet, est le noyau humain et inhumain de ce roman.

Joël Schmidt, *Réforme*, 19 décembre 1987**Madame du Deffand et Voltaire*****Cher Voltaire***

Correspondance, 575 p.

1758-1780

Édition d'Isabelle et Jean-Louis Vissière

Voici, pour la première fois réunies, les lettres qu'échangèrent de 1759 à 1778, la marquise du Deffand et Voltaire, ces amis de longue date, ces deux grandes figures du scepticisme et de la liberté d'esprit. Voltaire montre un vieillard faus-

sément modeste, "mort et enterré entre les Alpes et le Mont Jura", et la marquise de conclure en faveur de "l'immortalité de l'âme", en voyant ce mort si vivant!... Un échange épistolaire éblouissant, plein de saveur, d'élégance, de facétie, de vie.

*des femmes***Jacques Derrida*****Feu la cendre***

Essai, 64 p.

Traduit en russe, japonais, anglais, allemand

Lu par l'auteur et par

Carole Bouquet,

"La Bibliothèque des voix", 1987

« Jacques Derrida s'est tu pour toujours. (...) Les Éditions *Des femmes* ont à leur catalogue deux enregistrements du maître, le magnifique *Feu la cendre*, un « polylogue » lu avec Carole Bouquet. Et *Circonfession*, une forme d'autobiographie écrite devant le lit d'agonie de sa mère. Tandis que disparaissent la voix, le regard, la mémoire de sa génitrice,

Jacques Derrida dessine une philosophie à la première personne qui tourne autour d'expériences aussi singulières et universelles que le deuil et l'amitié. Deux textes qui laissent quelques traces précieuses capables de conduire – qui sait? – à l'infini de la lecture. »

Sandra Basch, *Elle*, 25 octobre 2004

H.D. (Hilda Doolittle)

Dis-moi de vivre

Fiction, 186 p., traduit de l'américain par Claire Malroux

Les uns et les autres glissent dans des chassés-croisés amoureux et, sur fond de menace tragique, dans l'Angleterre bombardée, ils jouent à colin-maillard. Mais Julia, elle, connaît le froid intérieur, elle s'est sentie exclue de leur jeu. Ou elle s'est mise hors jeu. Elle est ailleurs. C'est elle qui tire les fils de la tapisserie, guette les reflets de la lanterne magique,

développe les négatifs, c'est elle qui écrit le texte. Elle ressemble à H.D., comme *Hermione* lui ressemble, comme l'héroïne du *Don* lui ressemble. Tout autant que ces deux romans autobiographiques, *Dis-moi de vivre* est une exploration du labyrinthe intérieur dont, comme de toute fiction véritable, le lecteur ne sort pas indemne.

des femmes

Helen Garner

Monkey Grip

Roman, 361 p., traduit de l'australien par Jean-Jacques Portail
National Book Council Award 1977

Ce qui compte, ce qui fait de ce livre à lui seul un grand moment de la littérature australienne, c'est la justesse des sentiments évoqués mais aussi celle du cadre, Carlton, et de l'époque, aux alentours de 1975. (...) Cette atmosphère, Helen Garner l'évoque,

la ressuscite avec beaucoup de justesse. Mais sa grande réussite est tout autant d'avoir rendu sensible, sans avoir l'air d'y toucher, à sa manière, la rencontre de deux impulsions incompatibles : celle qui porte à aimer, celle qui mène à détruire, à se détruire.

J.-P. D., *Le Monde*, 27 février 1988

Karen Horney

Journal d'adolescence

Essais, 335 p., traduit de l'allemand par Jeanne Etoré
"La Psychanalyse, La Psychanalyste"

À dix-sept ans, comme on lui interdit de disséquer des animaux, elle décide de se disséquer elle-même : la psychanalyse, où elle acquerra une réputation internationale, pointe déjà à l'horizon. Karen Horney est encore étudiante en médecine lorsqu'elle entreprend, en 1910 à Berlin, une analyse avec Karl

Abraham. Elle comprend très vite ce que la plupart des patients, aujourd'hui encore, refusent d'admettre, à savoir que le véritable travail ne commence qu'après le traitement. "Autrement dit : l'analyse vous montre les adversaires, mais c'est à vous de lutter avec eux par la suite, jour après jour."

Roland Jaccard, *Le Monde*,
18 décembre 1987

Jeanne Hyvrard***Le Cercan***

Essai, 240 p.

Un "essai sur un long et douloureux dialogue de sourds" : c'est ainsi que Jeanne Hyvrard définit son livre sur le cancer. Elle ose écrire que la chimiothérapie rend fou, que le malade subit les tortures de la maladie, mais également celles des traitements, ces "vautours blancs" dévoreurs de chair humaine.

Épinglés aussi, le pouvoir médical, la misogynie des médecins, l'"indifférence" des soignants. Un livre qui crie la vie, avec un humour désespéré, pour qu'on cesse enfin de l'oublier pudiquement derrière le commode paravent des étiquettes.

L'Infirmière Magazine,
avril 1988

Bilkees Latif***L'Inde où vécut ma mère***

Préface de
Jeannine Auboyert
Biographie, 342 p.,
traduit de l'anglais par
Annette Éon-Frémont

Un tel livre, d'une grande richesse sous son apparente facilité, se présente à la fois comme un document, un récit d'aventures, un essai, une étude et une biographie d'une mère française vue par sa fille indienne. La modestie exceptionnelle de

son auteur en avait fait une série d'articles destinés à une revue de New Delhi. Devant le succès rencontré auprès des lecteurs, un éditeur a demandé à l'auteur de les rassembler et de les organiser en un ouvrage intitulé : *Her India*.

Annette Éon-Frémont, *Nouvelles de l'Inde*,
mars 1987

Elisa Lispector***En exil***

Roman, 25 p., traduit
du brésilien par
Sylvie Durastanti
Prix de l'Académie
brésilienne des lettres 1964

Dans l'exode qui l'arracha, avec ses parents et sa sœur Clarice, aux plaines d'Ukraine pour les rejeter sur les côtes du Brésil, Elisa Lispector éprouva la douleur du déracinement, l'amertume de la Diaspora, l'exil de sa langue mater-

nelle, et enfin les difficultés de l'immigration... Journaliste, Elisa Lispector a écrit sept romans et a obtenu, en 1964, le prix de l'Académie brésilienne des lettres.

La Quinzaine littéraire,
16 avril 1987

Jacqueline Merville***Dialogue sur un chantier de démolition***

Fiction, 125 p.

Dénégation de tout salut, ce livre est une traque à mort du faux-semblant, de tout ce qui, côté humain, conduit l'espèce au sépulcral décor du mensonge, au caveau articulé, partout transportable et mouvant en toutes circonstances, des vérités illu-

soires. Pas de terme en ces pages, seulement une expérience limite d'écriture et de pensée : "En mon âme, n'existe aucune résurrection, seulement le plus grand chantier de démolition qu'on puisse concevoir."

Claude Margat, *La Quinzaine littéraire*,
1^{er} novembre 1987

Nelida Piñon***La Force du destin***

Fiction, 200 p., traduit du
brésilien par
Geneviève Leibrich

Après *La Maison de la passion*, livre-poème grave et lyrique, *La Force du destin* est un opéra bouffe, une parodie burlesque, et aussi une réflexion sur le travail de l'écrivain. En réécrivant le célèbre opéra de Giuseppe Verdi, Nelida Piñon a voulu interpréter une histoire et pousser des personnages dans leurs derniers retranchements. Se sachant observés par la chroniqueuse, ils cessent d'être eux-mêmes, prennent des poses,

jouent. Ils demandent à la narratrice de leur donner un "destin". Ils aspirent à devenir un mythe.

Ce récit est une parodie cocasse, où lecteur et auteur sont complices. C'est aussi une réhabilitation du mélodrame en tant que genre qui "convient le mieux aux sentiments lyriques", à ces grandes passions à l'état brut, qui sont les archétypes de tous les sentiments.

des femmes

Nelida Piñon***La Maison de la passion***

Fiction, 190 p., traduit du
brésilien par
Geneviève Leibrich

Le Brésil est, bien entendu, le personnage principal des œuvres de Nelida Piñon, mais il est aussi toute sa vie. (...)

L'engagement dans ces pays n'est pas simplement affaire de mots. En 1977, dans les heures les plus difficiles de la dictature militaire, Nelida Piñon milita dans

le groupe des intellectuels qui a déposé, au ministère de la Justice, le fameux manifeste pour la liberté d'expression. Elle a beaucoup plaidé pour la même cause dans des conférences et des congrès, au Brésil comme à l'étranger.

L'Est Républicain,
26 mars 1987

Liane de Pougy***Idylle saphique***

Préface de Jean Chalon
Fiction, 260 p.

Si elle livre son corps aux hommes, c'est son métier, elle n'aime que les femmes. Au printemps 1899, à Paris, Liane de Pougy va enfin rencontrer son double, Natalie Clifford Barney, une très belle Américaine de vingt-trois ans, tellement blonde que ses amies l'ont surnommée "Moon Beam", "Rayon de lune". Natalie

qui, elle aussi, aime ses semblables s'éprend de Liane qui entre juste dans la splendeur de sa trentième année. Ces deux Narcisse féminins, ces deux femmes-fleurs vont connaître les exaltations d'une passion partagée pendant l'été 1899. C'est le sujet de *Idylle saphique* telle que vous pouvez la lire maintenant.

Jean Chalon, *Le Figaro littéraire*,
11 janvier 1988

Madame Riccoboni***L'Histoire du marquis de Cressy***

Édition d'Alix S. Deguise
Roman, 133 p.
"Écrits d'hier"

Face à ce héros libertin à la fois faible et ambitieux, deux figures de femmes incarnent la simplicité et l'innocence, l'authenticité des sentiments. Elles seront les victimes d'une intrigue dramatique qui laissera au marquis un goût de remords,

malgré ses ambitions réalisées.

Écrit par une femme qui connut à l'époque une grande célébrité littéraire, ce roman au style incisif et rigoureux fait, bien avant *Les Liaisons dangereuses*, le portrait de la société libertine et moderne.

des femmes

Hanna Segal***Délire et Créativité******Essais de psychanalyse clinique et théorique***

Essais, 405 p., traduits de l'anglais par Josiane Vincent-Chambrier, Claude Vincent, avec Annick Comby et l'auteur "La Psychanalyse, La Psychanalyste"

Hanna Segal, membre de la Société britannique de psychanalyse dont les articles sur le phantasme, la créativité et la formation du symbole font office de référence majeure dans la littérature analytique, se définit ainsi: "Je me vois comme un patricien, un étudiant et un enseignant de la psychanalyse, c'est le domaine dans lequel j'espère acquérir une connaissance et une habileté croissantes."

Délire et Créativité rassemble ses écrits de 1947 à 1980, offrant ainsi au public français l'essentiel de son œuvre. Ce livre sera très précieux à tous ceux qui travaillent dans le champ de la psychanalyse ou que la science du divan attire. Il intéressera tout particulièrement ceux qui s'interrogent sur le travail psychique intime qui accompagne la création de l'œuvre d'art.

**Psychologie,
juin 1987**

Yûko Tsushima***Au bord du fleuve de feu***

Fiction, 374 p., traduit du japonais par Rose-Marie Fayolle

Au bord du fleuve de feu réunit des personnages abruptement antagonistes. Ils sont liés les uns aux autres par une histoire qui les précède, et dont ils ne savaient pas qu'ils portaient la mémoire. La violence intérieure éclate, ignorée ou

endiguée, et vient détourner le cours des choses. Yûko Tsushima ouvre ce champ clos où se heurtent mères, épouses, filles, sœurs, maris, pères, frères, amants, maîtresses, où le bâtard affronte la légitimité, le scandaleux brise le conformisme.

des femmes

Friderike et Stefan Zweig***L'Amour inquiet******Correspondance 1912-1942***

Lettres, 500 p., traduit de l'allemand par Jacques Legrand

Ces pages nous offrent un document des plus émouvants sur la montée des périls vécue par un témoin de cette société et de cette culture que Hitler voulut balayer. Et cette correspondance fait connaître d'autres confrontations, des échanges

entre des hommes tels que Freud, Thomas Mann, Romain Rolland, Joseph Roth, Hugo von Hofmannsthal, Richard Strauss, d'autres encore dont les ombres, au fil des pages, nous deviennent très proches.

des femmes

Séverine Auffret***Mélanippe
la philosophe***Trilogie, 362 p.
"La philosophe"

La Mélanippe d'Euripide: fable des origines mettant en scène les laborieux et litigieux rapports de "la femme" et de "la philosophie". La triple approche d'une réflexion philosophique, d'une

archéologie érudite et d'une fiction poétique s'est avérée nécessaire, afin d'éclairer, de restaurer, mais aussi de rêver ce singulier vestige d'une préhistoire de la philosophie.

S. A., *Il faut lire*,
juin 1988

**Madame
de Charrière*****Une Aristocrate
révolutionnaire
Écrits 1788-1794***Document, 660 p.,
présentation et notes
par Isabelle Vissière

Opportune idée que celle qu'a eue Isabelle Vissière de célébrer l'anniversaire de la Révolution française en "désensvelissant" Isabelle de Charrière, cette étonnante aristocrate révolutionnaire! Car la trajectoire et l'œuvre de cette femme des Lumières n'ont rien de banal. Née hollandaise (Isabelle Van Tuyll, de Zuylen) elle écrit en français, langue de l'élite européenne, tout en étant mariée à un

Suisse de Neuchâtel où elle réside. (...) De l'œuvre immense d'une femme qui a écrit toute sa vie, Isabelle Vissière a privilégié les *Écrits* se rapportant à la période révolutionnaire (1788-1794) en restituant une pensée politique mal connue, qui révèle une personnalité fascinante, bien loin du portrait en grisaille qu'en avait fait Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*.

J. C., *Le Provençal*,
2 avril 1989

**Janine Chasseguet-
Smirgel*****Les Deux Arbres
du jardin****Essais sur le rôle du
père et de la mère dans
la psyché*Essais, 268 p.
"La Psychanalyse,
La Psychanalyste"

Ce nouveau livre de Janine Chasseguet-Smirgel qui réunit des textes de conférences, de séminaires et d'activités multiples de psychanalyste, me semble sinon l'aboutissement – qui peut dire qu'il en a terminé avec la génération? – du moins la question de la différence des sexes et des générations, absolument

mesurée, par un auteur qui situe sa pensée dans le courage d'affilier la psychanalyse à ce que le judaïsme a eu de plus fécond et de plus bouleversant dans l'histoire de l'humanité. C'est peut-être la "création" –: "Au commencement, Dieu créa..." – et la séparation qui sont ici pensées par la psychanalyse.

Jean Gillibert, *La Quinzaine littéraire*,
16-31 juillet 1988

Hélène Cixous***Manne***

Fiction, 340 p.
Traduit en anglais

Deux hommes, deux pays, deux continents, deux dates: 1^{er} mai 1938, ultime bannissement de Mandelstam dans un exil de glace, 12 juin 1964, condamnation de Mandela. (...)

Greffé sur l'histoire contemporaine, *Manne* n'est cependant ni un document historique ni même un livre directement politique. C'est un récit bouleversant composé de poèmes, scènes, anecdotes,

images. Ensemble de thèmes qui s'entrecroisent, de choses vues et données à voir et à sentir, de métaphores qui s'échangent. Ce que transmet la magie de cette écriture c'est justement ce qui, à travers la prison du politique, reste librement humain, ce qui au cœur même de la machinerie de mort reste en vie et peut donner vie.

Françoise Van Rossum-Guyon,
La Quinzaine littéraire,
16 juillet 1988

Annie Cohen***L'Édifice invisible***

Fiction, 140 p.
Traduit en espagnol

Qu'est-ce qui se tisse et se trame patiemment sous nos yeux depuis bientôt dix ans? L'édifice invisible d'une œuvre, à l'écart du bruit, de la mode et de la rentabilité immédiate, le parcours exigeant d'une écriture qui, depuis *La Dentelle du cygne* (monologue d'une employée au ministère des employées, solitaire, insomniaque et demi-folle) suit sans relâche la piste

qu'elle s'est pour elle-même tracée. (...) L'édifice invisible, c'est également la conquête d'une Forme, la volonté et le courage d'opposer, par l'écriture ou le dessin, un Ordre au désordre, au néant, à la décomposition. Bataille menée contre la Loi immuable, grâce au déroulement d'une Torah individuelle, portative, qui dévide son fil au long des rues.

Philippe-André Olivier, La Quinzaine littéraire,
16 mars 1983

**Collectif de
femmes indiennes**
Histoires vraies

Nouvelles, 255 p., traduit
de l'anglais par Joëlle Blanc

Chaque texte soulève avec ironie, compassion ou révolte, un aspect de la vie et de la condition des femmes indiennes. Or si le danger, avec ce genre de panorama, est de sombrer dans une imagerie misérabiliste, le présent recueil possède l'immense avantage d'éviter le

piège par l'humour et parfois aussi par la froide analyse des événements. Cet univers touffu, aux invraisemblables histoires vraies, n'a pas fini de nous remuer et de nous surprendre. À lire, avant d'aller voir *Salaam Bombay*.

Isabelle Larrivée, Voir,
6-12 octobre 1988

**Collectif de
femmes japonaises**
Des Japonaises

Essai-document, 237 p.,
traduit du japonais par
Idéko Fukumoto et
Catherine Pigeaire
"Femmes de tous les pays"

"La position des Japonaises est basse dans la société, élevée dans la famille." Cette formule, déjà ancienne, est toujours vraie. La Japonaise tient les cordons de la bourse; elle décide de toute matière de ménage et de patrimoine. (...) Les huit co-auteurs du livre consacré aux Japonaises ont réalisé un travail passionnant, dont la connaissance me paraît aussi nécessaire aux femmes qu'aux hommes dans notre pays. Place des

femmes japonaises dans la famille, femmes au travail, femmes dans la vie politique, tels sont les thèmes principaux traités ici. Un bref exposé historique permet de voir la différence avec le traitement accordé aux Japonaises par la Constitution d'après guerre. (...) Il faut lire ce livre, qui en dit plus sur la psychologie des Japonaises que n'importe quel roman.

M. Coyaud, *La Quinzaine littéraire*,
1^{er} juin 1988

Roger Dadoun
*De la Raison
ironique*

Essai, 256 p.

Même si je ne suis ni linguiste, ni anthropologue, ni métaphysicien, ce livre, qui est pourtant marqué de ces trois inspirations et même expirations, m'aura d'une part réconcilié avec la raison parce que Roger Dadoun la veut critique d'elle-même, porteuse d'autodestructions et de personnelles renaissances, d'autre part m'aura merveilleusement amusé, diverti par son côté ludique, jeux de langage où par exemple deux mots parallèles et

concomitants soudain se recoupent sous l'impulsion d'une phonétique éclairante de l'inconscient.

En fait Roger Dadoun est un mythologue, non seulement de nos racines grecques, mais encore de nos phénomènes de civilisation et c'est ce qui appert dans *De la Raison ironique*, comme un fil de soie, semblable à ceux qui passent souvent à travers certains timbres rares.

Joël Schmidt, *Réforme*,
13-20 août 1988

Claude Delay
*Les Ouragans
sont lents*

Roman, 185 p.

Il porte pour titre une phrase empruntée à une réplique de Tennessee Williams, *Les Ouragans sont lents*. Beau titre, envoûtant, poétique, s'il en est. Et du reste, tout ce livre de 180 pages

n'est-il autre chose qu'un long poème, écrit d'une plume sinieuse, ondoyante, impalpable comme l'écoulement du sable dans le sablier du temps?

Pierre Espil, *Sud-Ouest*,
10 novembre 1988

H.D. (Hilda Doolittle)

Le Don

Fiction, 200 p., traduite de l'américain par Claire Malroux

De tableaux en scènes de genre, de souvenirs violents en sensations fugaces, H.D. recrée merveilleusement une enfance américaine de la fin du siècle dernier. Parfois, dans un imperceptible glissement du temps, on se retrouve au moment où elle écrit, dans le Londres de la seconde guerre mondiale.

Et quand le récit se termine, sur "la fin d'une alerte" à Londres, le regret s'ajoute au plaisir qu'on vient de prendre à la lecture. On aimerait suivre la jeune Hilda en Europe, voir Londres et Paris à travers ses images, retrouver des émotions et un regard à jamais perdus.

Josyane Savigneau, *Le Monde*,
20 janvier 1988

Janet Flanner

Darlinghissima

Présentation et commentaire de Natalia Danesi Murray
Correspondance, 1944-1975, 505 p., traduit de l'américain par Catherine Pigeaire

Janet Flanner est née épistolière, comme d'autres naissent peintre ou pianiste. Elle aime tellement les lettres que, en 1940, quand elle rencontre la "femme de sa vie", la journaliste italienne Natalia Danesi-Murray, elle ne cesse d'envoyer missive sur missive à celle qu'elle a surnommée "Darlinghissima". Et c'est

sous ce titre de *Darlinghissima* que Natalia a choisi de faire paraître un choix de ces lettres. (...)

Janet Flanner aura aimé sa "Darlinghissima" jusqu'à son dernier souffle. La fidélité se serait-elle réfugiée à Lesbos ? À lire cette correspondance, on ne peut que répondre par l'affirmative...

Jean Chalon, *Le Figaro*,
2 janvier 1989

Esther Kreitman

La Danse des démons

Fiction, 320 p., traduit du yiddish par Carole Ksiazenicer et Louisette Kahane-Dajezer

Dans ce roman autobiographique, Esther Kreitman, sœur aînée d'Isaac Bashevis Singer, pose sur la microsociété du "Shetl" un regard à la fois candide et dénué d'illusions. (...)

La Danse des démons, premier des écrits d'Esther Kreitman, a été publié en 1936,

à un moment où l'existence collective des Juifs polonais était pratiquement condamnée. De n'être pas traités comme les figures rendues silencieuses d'un mythe, les personnages d'Esther Kreitman conservent ce que l'écriture a le plus de mal à garder : leurs voix.

des femmes

Jacqueline Merville

La Multiplication

Fiction, 192 p.

On admire à travers ces pages à quel point une volonté d'expression réaliste peut parfois engendrer tout son contraire si elle parvient à se maintenir dans l'immobilité voyante. Car plus s'accroît le sentiment d'oppression et de barbarie paranoïaque, plus en contrepartie s'allège la pensée. (...)

Cependant, si la fiction atteint dans le roman une transparence quasi minérale, il ne faut point en attribuer la cause à quelque volonté de séduction mais au travail rigoureux qu'exigent les développements d'une véritable pensée créatrice.

Claude Margat, *La Quinzaine littéraire*

Margarete Mitscherlich

La Femme pacifique

Étude analytique de l'agressivité selon le sexe, 293 p., traduit de l'allemand par Sylvie Ponsard
"La Psychanalyse, La Psychanalyste"

Sylvia Plath
Letters Home

Lettres aux siens

Correspondance, 373 p., traduit de l'américain par Sylvie Durastanti
Tome 1, 1950-1956
Choix et notes d'Aurélia Schober Plath

Lu par Catherine Deneuve,
"La Bibliothèque des voix", 1989

Michèle Ramond

Vous

Fiction, 132 p.

Le dernier essai de Margarete Mitscherlich, *La Femme pacifique*, pose, à travers de nombreuses études (l'une d'elles, excellente, s'intitule : "L'antisémitisme, une maladie d'homme?"), la question suivante : que faire pour que l'homme refrène les pulsions destructrices qui le conduisent à s'anéantir et à mettre en péril la vie? À la violence masculine ne pourrait-on opposer le pacifisme féminin?

Des poèmes (*Ariel*), un roman (*La Cloche de détresse*), trente années de vie : et cela suffit pour que Sylvia Plath laisse sa marque dans la littérature universelle, à cause de la passion qu'elle voua à l'écriture, de la rigueur qu'elle observa, de ce pathétique acharnement à réussir sans tricher. Elle a laissé en outre près de sept

Même si elle admet que nous en savons encore trop peu sur ce qui fait la différence psychique si profonde entre les hommes et les femmes et sur ce qui rend si souvent insurmontables leurs difficultés à se comprendre et à vivre ensemble, Margarete Mitscherlich ne tient pas à bercer ses lectrices de faux espoirs : il existe chez la femme un potentiel agressif aussi redoutable que chez l'homme.

**Roland Jaccard, *Le Monde*,
29 avril 1988**

cents lettres adressées aux siens, en grande partie à sa mère qui présente maintenant cette correspondance. Sylvia est morte en 1963. Ce premier volume de lettres est bouleversant, une sorte de "thriller" littéraire et sociopsychologique, si l'on ose dire.

**Nicole Casanova, *Le Quotidien de Paris*,
23 août 1988**

Son dernier ouvrage *Vous*, est une dissertation poétique sur le thème de l'amour, du transfert et s'adresse en priorité aux sensibilités comme elle en quête de rythmes rares et pour qui le jeu littéraire ne consiste pas à raconter une histoire mais à créer un climat, à rythmer une pensée. Il y a chez Michèle Ramond la volonté évidente de faire de l'écriture

l'un des instruments d'une psychanalyse très personnelle en appel à notre propre intuition. L'écriture comme une illumination, une voyance affective. Dans un univers sous-tendu par la rigueur intellectuelle et le vertige de la violence sentimentale, cette écriture est une auscultation profonde de l'être.

**Marie Claire,
juin 1989**

Sonia Rykiel*Célébration*

Dessins et textes, 64 p.
"Livres d'art"

Un livre intimiste, très personnel, émaillé de croquis de sa main qui parle de mode sur un mode très littéraire. Au bout de vingt ans de succès, Sonia Rykiel rappelle qu'"elle est entrée en mode par hasard, parce que mon homme était dans le métier. Moi, j'aurais voulu avoir dix enfants, mais je n'en ai eu que deux ! et

si mon mari avait été architecte, j'aurais été architecte, s'il avait été écrivain, j'aurais sûrement été écrivain !" Dieu merci, il était dans le chiffon, ce qui nous a permis d'admirer au fil des ans ses 4 000 pulls, "ni tout à fait les mêmes, ni tout à fait différents".

Catherine Wrobel, *France-Soir*,
13 décembre 1988

George Sand*Gabriel*

Préface de Janis Glasgow
Théâtre, 225 p.
"Écrits d'hier"

Une œuvre inédite de George Sand enfin accessible un siècle et demi après sa création est un des grands événements culturels de la rentrée. *Gabriel*, cette œuvre si controversée dès le départ, écrite par une femme exceptionnelle qui s'était arrogé le droit à une vie libre, reste peut-être le plus mystérieux et

aussi le plus personnel de ses écrits. (...) *Gabriel*, ce jeune homme irrécusable dont la beauté, l'intelligence, la finesse, la dextérité éblouissent le beau monde, est une femme. Et cette femme, couvée par un amour jaloux et possessif, réduite aux vertus domestiques, étouffe.

Tania Quintiliano, *Harper's Bazaar*,
octobre 1988

Gabrielle Suchon*Traité de la morale et de la politique**La Liberté 1693*

Essai, 232 p.
Une édition critique
de Séverine Auffret
"La philosophe"

Avec Gabrielle Suchon, le sexe – ou, comme elle l'écrit avec une majuscule : le Sexe – fait son entrée en philosophie. Sous sa plume, la liberté perd la figure abstraite d'un concept métaphysique pour se transformer en une question brûlante, née d'une douloureuse privation : quelle liberté pour le Sexe ?

Comme le souligne Séverine Auffret dans son introduction, Gabrielle Suchon ne se situe pourtant pas dans une lignée féministe. Nourrie de Platon, d'Aristote et des Écritures, c'est bien dans le champ philosophique qu'elle se meut et qu'elle vient "fêter" quelque chose.

des femmes

Yûko Tsushima*Les Marchands silencieux*

Nouvelles, 240 p., traduit
du japonais par
Rose-Marie Fayolle

"Je rêve souvent de la maison de ma mère." Et un jeune garçon, le fils de la rêveuse-narratrice, construit inlassablement des maisons avec ses cubes. Quelque chose est à re-construire, à réparer. Par l'écriture ? La narratrice répète pour une part l'histoire de sa mère : élever seule des enfants dont le père est absent (suicidé ou marié ailleurs). Les enfants élisent alors un chat en guise de père : "dans leurs rêves les enfants sont dans les bras de leur

père-chat". Comme dans un précédent recueil (...), Yûko Tsushima tisse admirablement une "topographie onirique" avec la géographie du réel.

Elle fait communiquer avec subtilité le dehors et le dedans. Sous le grain serré de l'écriture frémit une violence intense : "Et je rêve de la destruction de la maison de ma mère."

C. P.-R., *Nouvelles Nouvelles*,
automne 1989

Claudie Cachard

*Les Gardiens
du silence*

Essai, 260 p.
"La Psychanalyse,
La Psychanalyste"

Il ne s'agit pas d'un livre réservé aux initiés. Claudie Cachard associe le souvenir à l'invention, la réflexion à l'autobiographie, la dimension "clinique" aux données socio-politiques pour envisager "des zones entourées d'interdits, de réticences profondément enracinées. Nul n'aime entrevoir des proximités entre

deuil et volupté, meurtre et trésor, création et psychose grave. Nul ne tient à envisager de trop près de quoi il retourne, aux confins de soi-même, là où se nident les ressources troublantes et fondamentales qui contribuent à maintenir sa propre existence."

des femmes

Hélène Cixous

*L'Heure de
Clarice Lispector
précédé de
Vivre l'Orange*

Essai, 170 p.
Bilingue français-anglais
Traduit en brésilien
et en espagnol

Et c'est ce récit exemplaire, magnifique de la "crise" qui traverse une femme "à l'heure dangereuse de l'après-midi". Assise dans un tramway, dans la torpeur du jour qui tombe, la vue d'un aveugle sur le trottoir fait vaciller l'ordre du monde.

Envahie d'une "nausée douce", elle pénètre dans l'immensité végétale du jardin botanique où s'abat la nuit – la nuit poisseuse de Rio, cette ville dont la présence pénètre le livre.

Alice Raillard, *La Croix*, 5 août 1989

Béla Grunberger

Narcisse et Anubis

Essais psychanalytiques,
617 p.
"La Psychanalyse,
La Psychanalyste"

Dans ses essais cliniques l'auteur, d'origine hongroise, allie la curiosité, la vitalité foisonnante d'un Ferenczi à l'inspiration de la pensée juive qui, faisant "jaillir" la figure du Père a délivré la psyché humaine des angoisses projetées sur une mère archaïque toute-puissante et terrifiante.

À travers sa vaste culture, il jette un nouvel éclairage sur les personnages de Dostoïevski, analyse la dépression du Mars de Fritz Zorn, le combat et l'échec

de Don Quichotte, propose une nouvelle approche du fétichisme, de l'érotisme (pour Ferenczi, le coït est une façon de retrouver le milieu humide maternel). Surtout, dans ce nouveau livre, l'auteur "traque" avec passion les motivations inconscientes des mouvements sociologiques, à la lumière de son hypothèse et déchire le voile de l'illusion qui recouvre la face hideuse des idéologies et des intégrismes religieux.

Thérèse Tremblais-Dupré,
La Quinzaine littéraire,
1^{er}-15 novembre 1989

**Elke et Hans
Christian Harten**
*Femmes, Culture
et Révolution*

Essai-Document, 590 p.,
traduit de l'allemand
par Bella Chabot,
Olivier Mannoni et
Jeanne Étoré

Dans *Femmes, Culture et Révolution* Elke et Hans Christian Harten s'attachent à évaluer et à révéler l'importance que les femmes ont prise dans l'évolution culturelle d'une période qui était aussi révolution. Contribution artistique, littéraire et aussi pédagogique, avec des

documents rares et percutants, discours, chansons, poèmes et même deux pièces de théâtre. Assurément un des ouvrages les plus nécessaires pour prolonger le Bicentenaire au-delà du clinquant festif et du pittoresque commercial.

**J.-P. M., *Loire Matin*,
27 septembre 1989**

Jeanne Hyvrard
La Pensée corps

Essai, 219 p.

Il y a peu de femmes philosophes. Disons plutôt que la parole littéraire féminine a encore tant de mal à se faire entendre que l'intellectuelle semble inacceptable : écouter, la prendre au sérieux serait bouleverser le système de pensée, l'ordre dominant. C'est précisément cet ordre-là, mais débordant largement le masculin, opposé à la féminité, que Jeanne

Hyvrard, dans *La Pensée corps* (Éditions des Femmes) confronte à l'organisation, à ce "mouvement du corps du monde en perpétuelle évolution, cristallisation autour de pôles".

Pour dire cette autre vision du monde, c'est tout le langage qu'il faut changer. *La Pensée corps* se présente comme le dictionnaire de cette nouvelle langue.

**Marie-Claire Calmus, *M*,
octobre 1989**

**Laurence Klejman
et
Florence Rochefort**
L'Égalité en marche
*Histoire du mouvement
féministe sous la
III^e République*

Préface de Michelle Perrot
Essai, 345 p.
Co-édition avec les Presses
de la Fondation nationale
des sciences politiques

Siècle de glorification de la Femme, le XIX^e siècle fut en France celui de l'oppression des femmes : enfermées dans cette "Bastille des femmes" qu'est le Code Napoléon, assimilées aux mineurs et aux fous, elles sont privées des droits civils et politiques. Tout au long du siècle, elles luttent inlassablement pour les arracher, et c'est toute une période de ce combat, la Troisième

République (1870-1940), que *L'Égalité en marche* retrace pour nous. (...)

En ce temps de démobilisation, le livre de Laurence Klejman et Florence Rochefort, dont l'honnêteté scrupuleuse n'exclut pas la sympathie envers la cause féministe, vient opportunément nous rappeler à la fois le long trajet parcouru et le chemin qui reste à faire.

**Christine Klein-Lataud, *Spirale*,
septembre 1990**

Clarice Lispector *Liens de famille*

Nouvelles, 220 p., traduit
du brésilien par
Teresa et Jacques Thiériot

Lues par
Chiara Mastroianni,
"La Bibliothèque des voix",
1989

Ligotées par les liens de famille, étrangères
à leur propre destin, à leur propre maison,
les créatures de Clarice Lispector appa-
raissent comme des femmes captives du
même univers de désespérance secrète et
silencieuse. (...)

Par bonheur, et avec une immense misé-
ricorde, Clarice Lispector sait observer
l'aridité aussi bien que le dévergondage

de ces cœurs. Comme dans ses précédents
recueils – *La Belle et la Bête*, *Passion des
corps* ⁽¹⁾ –, elle s'emploie à traverser les
apparences au moyen d'un regard-sonde
relayé avec talent par une écriture précise,
parfois féroce, mais non exempte de
tendresse.

(1) Éditions *Des femmes*

Anne Bragance, *Le Monde*,
13 octobre 1989

Amritâ Prîtam *La Vérité*

Roman, 135 p., traduit du
pendjabi par
Denis Matringe

L'oiseau tropical effrayé par la lumière
du jour, dont la description inaugure *La
Vérité*, est Iqbâl, haut fonctionnaire
indien, tel qu'un matin il s'est vu en rêve.
Naguère, Iqbâl a vécu avec Ursilâ un
grand amour, auquel il a renoncé pour
accepter un mariage arrangé par sa mère.

Isolé pour quelques jours du reste du
monde, il est en proie à une sorte de
délire onirique. Il revit certains des
moments les plus intenses de sa relation
avec Ursilâ et se fait le procès de n'avoir
su l'assumer librement.

des femmes

Amritâ Prîtam *Le Timbre fiscal*

Autobiographie, 276 p.,
traduite du pendjabi
par Danielle Gill

Conquête de l'autonomie personnelle,
démêlés avec le monde littéraire: l'au-
tobiographie d'Amritâ Prîtam témoigne
de la lutte de l'écrivain pour l'émanci-
pation de la femme indienne. Et ce
combat se prolonge dans la solidarité
internationale et la résistance à toute
forme d'oppression.

Dans ses poèmes comme dans sa vie,
Amritâ Prîtam s'est très tôt écartée des
normes traditionnelles. Ainsi que le
faisaient dans les années quarante les
écrivains progressistes qu'elle fréquen-
tait, elle a adopté le vers libre et des sujets
neufs: problèmes sociaux, condition
féminine, sexualité...

des femmes

Virginia Woolf *De la lecture et de la critique*

Préface de Sylvie Durastanti
Essai, 121 p., traduit de
l'anglais par
Sylvie Durastanti

Deux courts essais récemment publiés,
De la lecture et de la critique, montrent
comment les livres, "fruits d'innombrables
vies", sont jugés et nécessairement
maltraités par un personnage dont Virginia
Woolf propose qu'il soit remplacé sans
tarder par deux employés compétents:
l'Étripeur, chargé du résumé, et le Priseur
qui accolerait un tampon ou un obèle
suivant le cas; en effet, débordé par un

perpétuel déluge de nouveaux ouvrages,
l'esprit du critique est "aussi incapable
d'éprouver une impression neuve ou de
rendre un jugement impartial qu'un vieux
bout de buvard traînant sur le comptoir
d'un bureau de poste". Face à lui, l'écri-
vain, tel "un monstre hybride, contraint
à se pavaner et à faire mille singerie", est
l'objet des risées du public.

Christine Jordis, *Le Monde*,
5 janvier 1990

Elisabeth Bing
Les Hommes de traverse

Fiction, 222 p.

Un roman de l'amour, de la magie, de l'attente. De l'amour parce que les élans, résistances, abandons et jouissances de deux corps qui s'unissent ont rarement été évoqués comme ici – mots pesés, économie de l'épithète, phrases brèves qui halètent et donnent une exceptionnelle chaleur à une prose des plus

simples et des plus convaincantes. De la magie, parce que du fait banal d'une approche de deux êtres, et par le truchement du souvenir qui n'est pas une astuce d'écriture mais le puissant ingrédient d'une alchimie de l'esprit et des sens, l'auteur avance au plus profond et au plus mystérieux d'une passion.

**P.-R. L., *Le Monde*,
14 décembre 1990**

Hélène Cixous
Jours de l'an

Fiction, 276 p.
 Traduit en anglais

Au moment où l'auteur, échappant à sa famille et à l'emploi du temps, va rejoindre la Reine, alors... Alors le téléphone sonne. Le téléphone est un personnage essentiel des écrits de Cixous : personne n'a mieux parlé des affres que suscitent cette sonnerie pressante, ce rappel à l'ordre de la vie, cet empoisonneur public et ce messager d'amour. Le téléphone contre la Reine, et l'auteur contre la femme vivante : tel est l'enjeu de *Jours de l'an*. (...)

Il ne réussira pas à empêcher la pousse du "blé du Rêve". Le livre se fait, volé au monde, les mystiques sont des voleurs de temps. Puis le livre s'en va comme il est venu, "dans un grand bruit d'ailes". Reste, seule, la femme qui rêve au livre qu'elle écrirait si l'auteur cessait sa persécution. Un livre qui commencerait dans un jardin au pied d'une montagne, et qui s'en irait vers la mer.

Sauvage, décidément. D'une superbe et folle sauvagerie.

**Catherine Clément, *Magazine littéraire*,
septembre 1990**

Collectif
8 mars 1989
États généraux des femmes

À l'initiative
 d'Antoinette Fouque
 et de l'Alliance des femmes
 pour la démocratie,
 276 p.

Le 8 mars 1989 est le lieu temporel d'une double célébration : celle de la Journée internationale des femmes, en l'année du bicentenaire de la Révolution française. Deux ans après la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, une voix anonyme dressait ce constat du sort actuel des femmes : "Il y a vingt-six mois que le corps législatif est assemblé, il y a vingt-six mois qu'un des plus importants objets de l'ordre social est ou paraît être méconnu. La moitié de l'espèce humaine est privée de droits naturels."

Qu'en est-il deux siècles plus tard ?

Nous nous sommes réunies par milliers, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, à Paris, pour tenter de faire un bilan : quel chemin parcouru, quels nouveaux droits acquis, quels droits à conquérir demain ?

Il est urgent de mettre en culture de démocratie les lieux où les libertés et les droits des femmes sont en friche. Les actes des États Généraux des femmes présentent les témoignages, rendent compte de la réflexion de celles qui, ce jour-là, ont voulu y contribuer ensemble.

A. F.

**Fausta Ferraro et
Adele Nunzianta
Cesaro**

*L'Espace creux et
le Corps saturé*

*La Grossesse entre
fusion et séparation*

Essai, 345 p., traduit
de l'italien par
S. Matarasso-Gervais
"La Psychanalyse,
La Psychanalyste"

Ce livre dense et très rigoureux, écrit par deux Italiennes attachées à l'université de Naples, a comme point de départ une recherche sous forme d'enquêtes de deux ans couvrant la période de gestation, l'accouchement et la première année de la vie de l'enfant en vue d'approfondir le thème de la maternité dans

sa corrélation avec l'identité féminine. (...) En première partie, les auteurs retracent l'histoire de la sexualité féminine au stade actuel des recherches psychanalytiques. Cet exposé est, à mon avis, la partie la plus intéressante du livre et est remarquable de pertinence et de subtilité.

**Claire Baudoux, *Actu'elles*,
janvier 1991**

Jeanne Hyvrard
*La Jeune Morte en
robe de dentelle*

Fiction, 176 p.
Traduit en anglais

J. Hyvrard ne cherche pas à créer dans ce roman de belles pâtes artificiellement liées. Elle veut une pâte plus trouble et consistante en alchimiste travaillant sur le semblable et le différent. Derrière l'écran de formes qu'elle lie, Hyvrard

veut laisser voir les liaisons intimes, signes de sa passion contre l'opacité, signes aussi de son impuissance devant la mort et la morte qui reviennent comme un récitatif.

**Jean-Paul Gavard Perret, *Indications*,
avril 1992**

Sudhir Kakar
*Éros et Imagination
en Inde*

Psychanalyse, 253 p.,
traduit de l'anglais
par Cécile Delesalle
"La Psychanalyse,
La Psychanalyste"

Connu en France pour son très beau *Moksha, le monde intérieur* (Les Belles Lettres, 1985), S. Kakar, psychanalyste à New Dehli, poursuit une démarche authentiquement ethno-psychanalytique. Il s'intéresse dans ce livre au récit, qu'il soit oral, écrit ou imagé, en tant que signi-

ficatif, dans la culture indienne, d'un mode d'investigation sur la réalité, particulièrement répandu. Il donne en particulier une ouverture sur les relations entre les sexes que vient éclairer la "troisième oreille" de l'analyste.

**R. Berthelien, *Les Livres*,
novembre 1990**

Clarice Lispector*Le Lustre*

Fiction, 370 p., traduit du brésilien par Teresa et Jacques Thiériot

On a dit du *Lustre*, second roman de C. Lispector, écrit à 20 ans, et témoignant d'une maîtrise confondante de la part de ce jeune auteur, que c'était un roman d'apprentissage. Il est plus juste de le voir comme l'itinéraire douloureux de la révélation.

Écrit en 1946 par cette jeune Brésilienne d'origine russe qui devait devenir tardivement l'auteur célèbre de *La Passion*

selon G.H. et de bien d'autres récits énigmatiques, *Le Lustre* ne peut manquer de faire penser, par l'acuité de sa perception, et la force de son écriture, qu'à la même époque, de l'autre côté de l'Atlantique, des femmes du nom de Marguerite Duras et Nathalie Sarraute commençaient, elles aussi, à exprimer une autre vision du réel. L'irradiation du réel. Son évidence frémissante.

Chantal Aubry, *La Croix*,
5 juin 1990

Goffredo Parise*L'Absolu naturel*

Préface d'Alberto Moravia
Théâtre, 120 p.
Texte français et version scénique de
Simone Benmussa
"Théâtre"

L'Absolu naturel est peut-être une pièce sur l'histoire d'un couple, mais peut-être aussi sur le conflit entre un idéalisme utopique et un matérialisme chimérique, ou encore, pourquoi pas, sur l'homme-insecte et l'accouplement des papillons. Pièce qui dérange par ses thèmes – l'aliénation amoureuse, la détermination biologique –, qui dérange aussi par son

excentricité, son humour naturel, son absolue cocasserie. Elle dérange, car on ne sait qui perd ou qui gagne dans ce duel, de l'homme pris au piège de ses rêveries, ou de la femme, pour qui se confondent réalité et absolu. C'est le spectateur en fin de compte qui est gagné à la fois par la drôlerie et par le tragique d'un auteur hors du commun.

S. B.

Nelida Piñon*La République des rêves*

Fiction, 934 p., traduit du brésilien par
Violante do Canto et
Yves Coleman

Passionnée de musique, elle a cherché à écrire une véritable symphonie intimiste, en même temps qu'un traité sur les origines. Elle a évidemment fouillé dans son propre vécu pour réunir les éléments de cette saga pas comme les autres, qui se déroule sur plusieurs décennies, au rythme fou d'un Brésil délirant et de celui, plus tranquille en apparence, d'une obscure province d'Espagne qui a perdu

son identité profonde. La réussite sociale et les drames nouveaux qu'elle provoque constituent parfois un retour en arrière, une recherche des fondements, des origines. La parole est ici l'âme de l'existence, d'où ces étranges dialogues qui se confondent avec la narration, grâce auxquels chaque geste est décortiqué, avec une minutie obsessionnelle qui confère à l'œuvre une force inédite.

Jacobo Machover, *Libération*,
13 décembre 1990

Sandra Reberschak

L'Idée fixe

Roman, 214 p., traduit de l'italien par Louis Bonalumi et Sylvie Laroche

L'Idée fixe, c'est l'histoire d'une jeune femme d'aujourd'hui. Une histoire racontée, au fil des pages de sa vie, par la narratrice, son double et sa complice. Un récit fébrile, drôle, savoureux, des aventures qui se succèdent comme des épisodes. La magie du regard de Bea déconcerte : alors, le familier devient fabuleux. Tandis que le prodige d'une

écriture délicieusement subversive restitue au monde les couleurs du rêve. Cette vie saisie passionnément aux frondaisons de l'imaginaire confère au livre la force et la séduction d'un sortilège léger. Est ainsi posée, en souriant, la question de l'écriture comme enchantement. Car tout au long Bea n'a qu'une pensée en tête, écrire...

des femmes

George Sand

Isidora

Préface d'Ève Sourian
Roman, 266 p.
"Écrits d'hier"

Isidora, un roman de 1845 que publient les Éditions *Des femmes*, commence par cette question : "L'espèce humaine est-elle composée de deux êtres différents, l'homme et la femme?" Celui qui se la pose, Jacques, aime tour à tour Julie, l'ange, et Isidora, la courtisane, avant de découvrir que c'est une seule et même femme. "Histoire intime" d'un amour

vécu comme une maladie dont on guérit héroïquement en s'amputant et en excluant le mâle au profit des passions féminines et maternelles, ce roman se double d'une constante réflexion sur les rapports entre les deux sexes, leurs droits et leurs devoirs, à redéfinir dans un nouveau contrat social, sans maître ni esclave.

Yvan Leclerc, *Magazine littéraire*,
septembre 1990

Yûko Tsushima

*Poursuivie
par la lumière
de la nuit*

Fiction, 421 p., traduit du japonais par Rose-Marie Fayolle
Prix littéraire 1987 du journal *Yomivri*

La narratrice s'adresse, sous forme de lettres, à Tamako, l'héroïne de ce classique de la littérature japonaise, avec qui, malgré l'éloignement du temps, elle se sent dans une proximité douloureuse de femme blessée. (...) Simultanément, elle se livre à un travail

de restauration du texte initial dont il ne reste plus que des fragments et elle se met à le reconstituer en imaginant, à partir de poèmes existants ou d'études faites sur Yoru no nezame, l'histoire de Tamako.

des femmes

Gidske Anderson***Sigrid Undset,
une biographie***

Biographie, 328 p., traduit
du norvégien par
Olivier Gouchet

Sigrid Undset (1882-1949) est un écrivain norvégien, connue en France par ses livres : *Kristin Lavransdatter*, *Jenny* et *La Femme fidèle*. Elle a reçu, en 1928, le prix Nobel de littérature pour son œuvre littéraire. (...)

Le style, l'art de conter, le mélange savant des anecdotes et du récit, de la réflexion et des interrogations dans lesquelles l'au-

teur nous entraîne font de Sigrid Undset un personnage attachant, déroutant et toujours profondément humain. Gidske Anderson s'applique à retracer, dans une langue claire et vigoureuse, les influences psychologiques et les événements qui l'ont façonnée et qu'on retrouve, transposés, dans ses œuvres tout au long de sa vie.

des femmes

Aung San Suu Kyi***Se libérer de la
peur***

Préface de
François Mitterrand et
Vaclav Havel
Essai-document, 220 p.,
traduit de l'anglais
par A. Le Goyat,
A. Colin du Terrail, L. Kiéfé,
M. Bonneau, J. Chiche
Portiche, L.-E. Pommier,
T. Réveillé
Prix Nobel de la paix 1991
Prix Thorolf Rafto 1990
Prix Sakharov 1990

Depuis 1988, en Birmanie, Aung San Suu Kyi affronte avec le plus grand courage et par une lutte non violente l'une des pires dictatures de la planète. Assignée à résidence en juillet 1989, elle fut

condamnée à un silence et à un isolement complets, malgré l'écrasante victoire aux élections de mai 1990 du Parti démocratique qu'elle a fondé.

des femmes

« Aung San Suu Kyi propose à son peuple ce qu'elle appelle "la révolution de l'esprit" : l'apprentissage de la démocratie et des droits de l'homme : en apprenant, d'abord, "à se libérer de la passivité et de la peur". À ses yeux, les droits de l'homme et les authentiques principes de la démocratie ont une valeur universelle. Ils doivent être reconnus par le peuple birman, bien qu'ils ne soient pas nés dans son pays. Ils correspondent profondément à ses valeurs traditionnelles imprégnées par le bouddhisme. Je voudrais encore

citer les quelques lignes suivantes, qui devraient être méditées par tous les gouvernants des régimes démocratiques : "Il ne sert à rien d'invoquer la liberté, la démocratie et les droits de l'homme ; encore faut-il persévérer dans le combat, dans l'unité et la détermination, accepter le sacrifice au nom de vérités intangibles, et résister au pouvoir corrupteur de la cupidité, de l'esprit de vengeance, de l'ignorance et de la peur." Merci Aung San Suu Kyi, pour votre merveilleux témoignage ! ».

**René Coste, *La Croix du midi*,
29 mars 92**

Ismat Chughtai***Le Quilt***

Nouvelles, 236 p., traduites
de l'anglais par
Jacqueline Lahana

"Le Quilt est une nouvelle dans laquelle la narratrice, une enfant de neuf ans, racontait les amours clandestines d'une femme délaissée par son mari avec sa servante. Accusée d'obscénité, Ismat Chughtai comparut devant un tribunal de Lahore et

ne fut acquittée qu'après deux ans de procès. Ce recueil comprend quatorze autres nouvelles, qui décrivent la famille bourgeoise et l'oppression des femmes d'une manière directe et réaliste."

**Libération
9 janvier 1992**

Hélène Cixous
L'Ange au secret

Fiction, 260 p.

Hélène Cixous évoque-t-elle des écrivains ? Ils infléchissent son lyrisme, qui devient ainsi tour à tour délicat et houleux. Mais surtout il y a dans ce livre cette Algérie natale où, enfant, elle écoutait l'arabe, le français, l'allemand,

l'espagnol ; tandis que, telle l'ombre avançant sur l'herbe, le pressentiment se formait, dans ces profondeurs que l'on ne saurait élucider, de ne pouvoir vivre qu'en quittant sa terre, le pays de sa mémoire.

**Hector Bianciotti, *Le Monde*,
19 juillet 1991**

Hélène Cixous
*On ne part pas,
on ne revient pas*

Théâtre, 168 p.
"Théâtre"

Lu par Nicole Garcia,
Christèle Wurmser
et Daniel Mesguich,
"La Bibliothèque des voix",
1992

Une sorte d'oratorio du malheur, une incantation peut-être destinée à conjurer la mort, car nous sommes au théâtre et depuis toujours, c'est là le lieu de la catharsis.

Toutefois, le Destin se tromperait s'il prenait Hélène Cixous pour Clara. S'il la

frappait en croyant la détruire, d'un de ces fléaux qu'elle évoque si bien. Atteinte d'une pierre au flanc, chue au fond d'une trappe, menacée par un feu de brousse, cette panthère éclate en imprécations tellement fortes et originales, que le Destin en serait pour ses frais.

**Nicole Casanova, *La Quinzaine littéraire*,
16 avril 1992**

Duong Thu Huong
*Les Paradis
aveugles*

Préface de
Michèle Manceaux
Roman, 398 p., traduit
du vietnamien par
Phan Huy Duong

Lu par Catherine Deneuve,
"La Bibliothèque des voix",
1992

Ce roman vietnamien honore les lettres de ce pays dont le peuple nous est ici révélé en pleine évolution. L'auteur est très populaire au Viêt-nam. Elle manifeste une culture fidèle à la relation familiale jusqu'au désintéressement le plus absolu, et une proximité, de grande richesse verbale, de l'art de vivre près des plantes qui nourrissent l'homme. Légumes, plats

cuisinés deviennent les interprètes subtils des valeurs de l'âme. Communiste un temps, la femme-auteure a été déçue. Elle voulait alors rire. Mais elle est devenue écrivain "par hasard, à cause de la douleur". C'est une vraie romancière, de celles dont nous avons besoin. Richesse de l'autre côté du monde !

**Jacques Sommet, *Études*,
juillet-août 1993**

Gisèle Freund*Portrait**Entretiens avec
Rauda Jamis*

Autobiographie illustrée,
140 p.
"Livres d'art"

Cette biographie de Gisèle Freund est faite d'un entretien dense et alerte entre les deux femmes. La forme dialoguée convient parfaitement au personnage de Gisèle Freund, moins préoccupée de se pencher sur elle-même que de partager avec les autres. Avec la complicité de Rauda Jamis, se recompose progressive-

ment l'image d'une personnalité drôle et émouvante, loin de la rigidité professorale qu'abhorre Gisèle Freund. Cette liberté de ton met en évidence le caractère exceptionnel de cette femme qui n'a cessé de rebondir, avec intelligence, sur les grands événements du siècle qu'elle a parcouru.

Martine Ravache, *Magazine littéraire*,
décembre 1991

Clarice Lispector*La Ville assiégée*

Fiction, 99 p., traduit du
brésilien par Teresa
et Jacques Thiériot

Clarice Lispector est de ces auteurs dont chaque ligne, de la première à la dernière, explore un même univers. Elle ne ressasse pas, elle creuse, innove, redécouvre, dans un même champ d'interrogation extraordinairement cohérent. En plaçant une

femme innocente, imparfaite, au centre de l'histoire, *La Ville assiégée* reprend une donnée récurrente de la quasi-totalité de l'œuvre. Insatisfaite de sa petite vie provinciale, Lucrecia rêve d'un bon parti qui l'emmènerait vers la métropole.

Michel Riaudel, *La Quinzaine littéraire*,
16 juin 1991

Pham Thi Hoài*La Messagère de
cristal*

Roman, 211 p., traduit du
vietnamien par
Phan Huy Duong

Sans travestissement idéologique ou militaire, avec un humour caustique et poétique à la fois et une liberté d'écriture particulièrement attachante, c'est l'histoire d'une famille de Hanoï contée à la première personne par Hoài, une jeune femme qui a l'âge de l'auteur. Qui est habitée par un immense besoin de

tendresse dans un monde qui en manque singulièrement, assoiffée d'amour : "Les années ont passé, je suis restée fidèle à ma classification des hommes, écrit-elle. Il n'y a jamais eu que deux espèces : ceux qui sont capables de tendresse et ceux qui ne le sont pas."

Nicole Zand, *Le Monde*,
3 mai 1991

Michèle Ramond*L'Occupation*

Fiction, 206 p.
Traduit en espagnol

Or le merveilleux s'accomplit et le lecteur accoste à un 39-45 où il retrouve Son Exode, Son Occupation, par la grâce d'une poésie si rigoureusement contrôlée qu'aucun des éléments de la sale guerre n'est oublié. L'auteur a tenu à

nommer les étapes de notre parcours initiatique. "Les cahiers" (ceux du père) ouvrent la marche, limpide leçon inaugurale sur la veille de l'exode, et vont conduire Michèle Ramond à une réflexion sur l'Histoire.

Éliane Aubert, *Les Lettres françaises*, n°12

Naoual el Saadaoui

Femmes égyptiennes

Entre tradition et modernité

Essai, 227 p., traduit de l'arabe par Essia Trabelsi et Emma Chettaoui

Dans *Femmes égyptiennes*, publié pour la première fois en 1973 et aujourd'hui réédité, elle expose les cas de seize femmes en détresse venues la consulter à son cabinet privé. Toutes sont en fait les victimes "de leur assignation à un rôle féminin limité, à la maison comme à l'extérieur de la maison". Certes, elles ont le corps voilé, le regard baissé, la vie cloî-

trée, la parole interdite, l'éducation contrôlée, la liberté jugulée, la sexualité confisquée, le plaisir excisé, mais tous ces contrôles sur leurs corps et leurs vies, ces procédures d'exclusion et de réclusion ne les privent pas de leur identité. Une identité que Naoual el Saadaoui a aidé ses patientes à retrouver.

Marc Ragon, *Libération*,
9 mai 1991

Danièle Sallenave

Villes et Villes

Essai, 86 p.

Lu par l'auteur,
"La Bibliothèque des voix",
1991

La ville des villes, c'est Rome. En elle se résument tous les épisodes symboliques de la vie d'une cité, devenus autant de mythes, source inépuisable d'histoires et de fables. La Fondation; la Grandeur; la Ruine; la Restauration. Toutes les villes sont donc villes en ce qu'elles reproduisent l'une des figures successives de

Rome: violence de l'acte destructeur (Leningrad née de la volonté cruelle d'un despote); violence de l'acte destructeur (Calcutta rongée par l'afflux des pauvres). Partout domine le sentiment d'une perte: l'âge de l'utopie est clos, la grandeur est toujours une grandeur disparue; les vivants sont des survivants.

des femmes

George Sand

Questions d'art et de littérature

Édition d'Henriette Bessis et Janis Glasgow
Essai, 382 p.
"Écrits d'hier"

Ce recueil des articles écrits par George Sand, de 1833 à 1870, parus dans dix-huit journaux et revues, avait été publié en 1878, après sa mort, et jamais réédité depuis. C'est un autre aspect de son œuvre qui apparaît ici: George Sand journaliste, critique d'art, s'exprimant avec toute sa liberté, aussi bien dans des textes "écrits sous le coup d'un vif sentiment" que dans des articles de commande. Si elle accorde une place importante à la littérature (Victor Hugo,

Flaubert, Sainte-Beuve...), au théâtre, elle fait preuve aussi de solides connaissances quand il s'agit d'art (gravures de Calamatta, œuvres d'Ingres ou de Raphaël), et expose avec fougue ses théories sur l'art, ce qu'est pour elle le rôle de l'artiste. Chaque article est précédé d'une courte notice de présentation, documentée avec précision, qui le situe dans son époque, et par rapport à l'œuvre de George Sand.

Gazette des Beaux-Arts,
octobre 1992

Cora Sandel***Alberte et Jacob***

Roman, 296 p., traduit du norvégien par Charles Aubry

Enfants de notables d'une petite ville portuaire au nord de la Norvège, *Alberte et Jacob* sont l'un et l'autre sacrifiés aux exigences mesquines d'une bourgeoisie étouffante : alors qu'elle est douée pour les études, Alberte doit s'effacer au profit de son frère Jacob, qui, lui, déteste étudier. Chronique d'un désespoir adolescent, le livre suit une année de la vie d'Alberte et la douloureuse conscience qu'elle a de la

médiocrité de sa vie : "Je ne suis rien en cette année, comme l'année dernière." *Alberte et Jacob* est ainsi la chronique d'une vie arrêtée, censurée avant même de pouvoir se déployer. L'inhibition règne dans la maison et dans la ville. Elle ronge Alberte au plus profond d'elle-même, s'épanouit en rougeurs et en pleurs sur son visage, et l'accule au remords.

des femmes

Desanka**Trbuhovic-Gjuric*****Mileva Einstein, une vie***

Biographie, 300 p., traduit de l'allemand par Nicole Casanova

Desanka Trbuhovic-Gjuric, compatriote de Mileva, s'est acharnée, par un extraordinaire travail de détective, à démontrer dans son livre, *Mileva Einstein, une vie* (traduit par Nicole Casanova aux Éditions *Des Femmes*), que Mileva était

pour beaucoup dans les découvertes de son mari. Suite à la polémique soulevée par cette étude, des scientifiques américains militent pour que le Nobel soit réattribué à Mileva et Albert.

Catherine Rihoit, *Marie Claire*,
mai 1991

Jeanette Winterson***Les Oranges ne sont pas les seuls fruits***

Roman, 230 p., traduit de l'anglais par Kim Tràn

Pour cruel qu'il soit, le trait n'est jamais chargé. C'est avec un humour décapant, mais une indulgence sous-jacente pour cet anticonformisme absolu que Jeanette raconte cette enfance. Un réquisitoire voilé et ironique contre le fanatisme religieux, auquel l'enfant a adhéré passionnément avant de découvrir d'autres amours. La violence de son exorcisme,

pour amours adolescentes "contre nature" avec son amie Mélanie, n'est d'ailleurs qu'esquissée.

L'enfant prodigue rebelle échappe difficilement à ce monde incroyable, même lorsqu'elle voit la mesquinerie l'emporter sur le divin. *Les Oranges...* est aussi un conte initiatique, comme ceux que l'auteur narre en abîme du récit.

Valérie de Saint-Do, *Sud-Ouest*,
14 juin 1992

**Nicole Casanova et
Charlotte Kerner**

*Des femmes prix
Nobel 1903-1991*

Préface de Gidske Anderson,
membre du Comité Nobel
pour la paix
Essai, 397 p., traduit de
l'allemand par
Nicole Casanova

À l'heure où Rigoberta Menchu reçoit le prix Nobel de la paix 1992, San Suu Kyi, la lauréate 1991, est toujours, ne l'oublions pas, détenue en Birmanie. Destins de femmes qui n'ont d'autre combat que celui de la démocratie. Vingt-cinq d'entre

elles virent leur engagement couronné par le jury suédois depuis la création du prix, huit d'entre elles reçurent le Nobel de la paix. *Des femmes prix Nobel* rappelle avec bonheur le parcours de ces femmes de l'ombre.

Anne Robin, *VSD*,
10-16 décembre 1992

Chantal Chawaf
Vers la lumière

Fiction, 192 p.
"Livres d'art"

Ce qui intéresse Chantal Chawaf dans l'écriture, ce sont ces mouvements aux limites de la conscience qui saillent sous le langage. Quiconque aura le privilège de passer quelques instants dans son intimité livresque sera sensible aux secrètes

émotions humaines contenues dans son œuvre et aux pulsations glacées d'un style qui fait penser tour à tour à ce qui traverse et à ce qui est traversé, à la lumière et au cristal.

Claude Darras, *Le Provençal*,
3 octobre 1993

Hélène Cixous
Déluge

Fiction, 236 p.

La violence et la passion du déluge sont ici celles de l'impuissance : comme Titus perd Bérénice, David perd Ascension. Elle-même se perd dans le rêve. Comme si, ainsi, elle pouvait cesser de mourir...

Souvenir de lire – les *Nibelungen* wagnériens –, envie d'écrire – des morts, des séparations et des réconciliations. Tel est *Déluge*.

V. T., *L'Événement du jeudi*,
23 juillet 1992

Robert Coles
*Simone Weil,
une vie à l'œuvre*

Biographie, 271 p., traduit
de l'anglais par
Monique Lebailly

Autre histoire d'une rêveuse qui finit mal, mais pour des raisons bien différentes : le psychanalyste américain Robert Coles jette un nouvel éclairage sur le destin de Simone Weil, grâce à des discussions avec Anna Freud. Il n'hésite pas à examiner les aspects les plus troubles de la personnalité de cette philosophe mystique, que ses admirateurs préfèrent

d'habitude laisser dans l'ombre : son anti-sémitisme – qu'il explique comme une identification à l'agresseur, semblable à celle des enfants maltraités – et son anorexie, qu'Anna Freud réfutait en disant qu'il n'y avait chez Simone Weil aucun souci de sa silhouette. Ce livre éclaire les aspects les plus mystérieux d'un personnage fascinant.

Catherine Rihoit, *Marie Claire*,
octobre 1992

Collectif**8 mars 1990****Hommage à
des femmes
exceptionnelles**

À l'initiative
d'Antoinette Fouque et de
l'Alliance des femmes pour
la démocratie
104 p.
Bilingue

À l'occasion de la "Journée internationale des femmes" le 8 mars 1990, l'Alliance des femmes pour la démocratie a organisé, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne à Paris, un colloque, le matin, sur le thème Les femmes et la création, et l'après-midi un Hommage à des femmes exceptionnelles.

"Elles étaient douze que réunissaient le courage individuel, la détermination, cette

force tranquille des femmes que l'on a trop souvent prise pour de l'obstination. (...)

Elles étaient douze femmes venues non pour recevoir un quelconque *satisfecit*, mais pour nous montrer la voie dans la construction concrète d'un monde démocratique, qui reste la grande tâche du XXI^e siècle."

**Françoise Gaillard, *Le Nouvel Observateur*,
29 mars 1990**

Duong Thu Huong***Roman sans titre***

Roman, 225 p., traduit
du vietnamien par
Phan Huy Duong

Un roman sur la guerre comme on en écrit ailleurs, mais pas à Hanoï. Un roman qui n'est pas seulement une fiction puisque Huong, longtemps communiste, a fait la guerre. Derrière son héros – un homme, un officier, comme pour tromper l'ennemi – on reconnaît l'expérience de celle

qui a ressenti dans sa chair et dans son cœur les combats et la faim, les marches harassantes et les bombardements.

Comme dans *Les Paradis aveugles* – et avec une aussi belle traduction de Phan Huy Duong –, l'auteur est à l'affût de toutes les sensations.

**Patrice de Beer, *Le Monde*,
29 mai 1992**

Antoinette Fouque***Women in
movements***

Essais, 98 p.
anglais

Les textes publiés en anglais dans *Women in movements* sont édités en français dans *Il y a deux sexes, essais de féminologie* (Gallimard, 1995).

"On trouvera ici un ensemble d'essais de penser plus avant et différemment. J'appelle *féminologie* ce champ épistémologique nouvellement ouvert aux côtés des sciences de l'Homme, promesse

d'enrichissement réciproque. Ces sciences des femmes s'efforcent de comprendre notre savoir forclus, à la fois inconscient et exclu. Elles ancrent dans le lieu de la gestation le temps de la procréation : généalogie de la connaissance et connaissance de la généalogie. En retraçant les sciences de la nature et les sciences humaines, elles iront de la gynéconomie à l'éthique."

Antoinette Fouque

Karen Horney

*Dernières
Conférences*

Essai, 142 p., traduit de
l'allemand par
Jeanne Étoré.
"La Psychanalyse,
La Psychanalyste"

Suivre les cours de Karen Horney, plus particulièrement ses "dernières conférences" dans les semaines qui précèdent sa mort, en septembre 1952. C'est l'ambition de ce recueil qui livre au lecteur une réflexion sur la règle fondamentale de l'analyse, la différence entre les diffi-

cultés inhérentes à la névrose et les défenses que le patient oppose au traitement psychanalytique... Ces questions fournissent la substance des cours de Karen Horney. Cet ouvrage est un écho et un hommage à une grande dame de la psychanalyse.

Journal des psychologues,
juin 1992

Denise Le Dantec

*Suite pour une
enfance*

Fiction, 150 p.

Denise Le Dantec maîtrise une écriture belle et souple à seule fin de torpiller son récit de morceaux d'enfance porteurs d'une indémontable vérité, confondants d'émotion et, pour tout dire, miraculés du temps. Souvenir, ce désolant vocable qui affadit de raisonnable tout ce qui fut

à l'excès, se voit ici relégué au magasin des broutilles poussiéreuses. La proximité des mots, à l'intérieur de ce qui s'impose comme une langue d'enfance – elle est toute neuve –, fait passer des bouffées d'odeurs, de sons et de couleurs; à l'envi, sans barguigner.

Mona Thomas, Les Lettres françaises,
juillet 1992

**Eugénie Lemoine
Luccioni**

*L'Histoire à
l'envers*

*Pour une politique
de la psychanalyse*

Essai, 240 p.
"La Psychanalyse,
La Psychanalyste"

Fonder une politique de la psychanalyse sur le symptôme, tel fut mon propos dans cette *Histoire à l'envers*. J'ai dû ainsi trouver, à la suite de Lacan, une issue au symptôme. Mon travail achevé, le propos

est demeuré tel. Peut-être la sublimation, qui est le produit du renversement du symptôme, paraîtra-t-elle à certains une issue suspecte d'idéalisme. Erreur! Elle est du côté du réel.

E. L. L.

Clarice Lispector
*Un apprentissage
 ou le livre des
 plaisirs*

Fiction, 190 p., traduit du
 brésilien par Teresa et
 Jacques Thiériot

Comme toutes les héroïnes de Clarice Lispector, Lori est une femme qui vit le monde en elle, comme si n'était vrai que ce qui laissait une trace sensuelle dans son corps, et comme si tout ce qui la marquait dans sa chair ou son cerveau était nécessairement vrai. (...) Les personnages de Clarice Lispector ont

cette capacité de rendre sacrés, extraordinaires, les événements les plus quotidiens, ce qui à la fois complique les choses (puisqu'elles perdent de leur évidence naturelle) et les simplifie (en les intégrant dans un monde où elles ont une place claire).

**Mathieu London, *Libération*,
 2 juillet 1992**

Margaret I. Little
*Des États limites
 L'Alliance
 thérapeutique*

Essai, 596 p., traduit de
 l'anglais par
 Michelle Tràn Van Kai,
 Gabrièle Nagler,
 Liliane Abensour
 "La Psychanalyse,
 La Psychanalyste"

Un des intérêts majeurs de l'ouvrage, ce sont bien sûr les textes où l'auteur nous expose très directement les aléas de sa vie et de ses analyses – dans les deux

positions qu'elle a connues : divan et fauteuil. Le récit de sa longue analyse avec Winnicott, en particulier, est un document passionnant.

**Roger Gentis, *La Quinzaine littéraire*,
 16 octobre 1992**

George Sand
Le Dernier Amour

Présenté par Mireille Bossis
 Roman, 226 p.
 "Écrits d'hier"

Dans *Le Dernier Amour*, roman tardif dédié à Gustave Flaubert, George Sand continue à s'interroger sur le mariage, l'amour et la passion. Une jeune femme s'y trouve déchirée entre la passion orageuse et mauvaise qu'elle éprouve pour un tout jeune homme qui pourrait être son fils ou son jeune frère, et un

amour raisonnable pour un homme plus âgé qu'elle, son honnête et sage mari. Dans ces contradictions amoureuses, s'affrontent des désirs contraires : désir d'appartenance à une société et à ses lois, désir de révolte et de contestation d'un ordre qui opprime les femmes.

des femmes

Marina Tsvetaeva
Le Gars

Préface d'Efim Etkind
 Poème et conte, 137 p.

Seul cri possible, pour Marina Tsvetaeva, écrivain, poétesse d'exception, seul cri pour dire qu'aimer peut devenir perte d'âme, sacrifice de soi-même, consenti. *Le Gars*, poème qu'elle traduit elle-même en français, est inspiré par *Le Vampire*,

d'Afanassiev, fondé sur les contes populaires russes ; et c'est ainsi que l'on touche le mieux ce mystère de "l'âme russe", comme sa musique faite de joie déchirée d'irrépressible nostalgie.

**Olympia Alberti, *Nice Matin*,
 17 mai 1992**

Marina Tsvetaeva

Des Poètes

*Maïakovski, Pasternak,
Kouzmine, Volochine*

Essai, 220 p., traduit du
russe par Dimitri Sesemann

Tsvetaeva ne commente pas, elle s'ap-
proprie, épouse, définit, pénètre : elle est
le contraire d'une timide respectueuse.
Des Poètes est une magnifique leçon

d'amour. Connaisseurs et non-connaiss-
seurs de la poésie russe contemporaine
n'auront aucun mal à s'y retrouver.

**M. C., *La Croix*,
21 décembre 1992**

Maria Zambrano

Sentiers

Essais, 320 p., traduit de
l'espagnol par
Nelly Lhermillier et
Marie Lafranque
"La philosophe"
Prix Cervantes 1988 pour
l'ensemble de son œuvre

L'œuvre de Maria Zambrano, nourrie de
Nietzsche et de Husserl, de Heidegger
et de poètes comme Jean de La Croix,
Hölderlin ou Antonio Machado – précur-
seur avec Unamuno, selon elle, de l'au-
teur de *L'Être et le Temps*, et qui n'est pas
sans rappeler celle d'un Bachelard, plus
que comme une continuation de la philo-

sophie, s'offre en tant que plongée vers
les origines, après avoir fait table rase de
tout concept. Ce qu'elle vise, ce sont les
entrailles mêmes de l'être, là où, tout au
fond, l'homme n'a pas figure humaine –
là où l'imagination n'est plus une intruse,
où elle participe à la discussion.

**Hector Bianciotti, *Le Monde*,
19 janvier 1990**

Hélène Cixous***Beethoven à jamais***

Fiction, 240 p.

“Et le sang que je secrète sans arrêt
Sang sans paroles et sang de mots
sang sensuel sang perpétuellement
menacé.
C’est parce que nous ne sommes pas du
même sang

Que j’ai l’amour si haletant
Entre nous pas de lien, pas de nœud
Seulement la musique –
Que ne sommes-nous du même sang...”
écrivait Beethoven le 6 juillet.

H. C.

Catherine Deneuve***Portraits choisis***

Une actrice
et 28 photographies,
pour la lutte contre le sida
“Des femmes artistes”

Catherine Deneuve a souhaité réunir les
photos exposées, en 1990, au pavillon
des Arts à Paris, et à la Fnac-Étoile
jusqu’au 24 avril, dans un livre vendu au
profit de la lutte contre le sida. Bonne
action, livre superbe et touchant. Les

photos d’enfant sont fascinantes, une
petite fille au regard si grave, et l’on est
ému par la photo de tournage des
Demoiselles de Rochefort, avec sa sœur
Françoise Dorléac.

Elle,
12 avril 1993

Diamela Eltit***Lumpérica***

Préface de Michèle Ramond
Fiction, 256 p., traduit de
l’espagnol par
Florence Olivier
et Anne de Wæle

Dans son premier roman, *Lumpérica* (le
Lumpenproletariat), on trouve déjà les
traits fondamentaux de son esthétique : le
discours elliptique et fragmenté, l’emploi
de plusieurs genres (la narration, certes,
mais aussi la poésie, le scénario cinéma-
tographique), et une phrase en général
lapidaire, sorte d’affirmation visuelle du

présent ou de l’étonnante plasticité de
volumes corporels dans l’espace.
L’essentiel de cette écriture est la présence
du corps féminin. Aussi pourrait-on parler
d’une esthétique du corps féminin blessé.
Ce corps de femme est un territoire margi-
nalisé qui renvoie à d’autres espaces
marginaux.

Pablo Catalán, *La Quinzaine littéraire*,
16 avril 1992

Susan Faludi***Backlash******La Guerre froide
contre les femmes***

Essai, 576 p. traduit de
l’américain par
Lise-Éliane Pommier,
Éveline Chatelain
et Thérèse Réveillé
Prix Pulitzer 1991
Poche, 748 p.

Mais s’il se lit comme une descente aux
enfers dans la guerre des sexes, *Backlash*
n’est pas un pamphlet idéologique sur les

“méchants hommes” mais l’analyse
méthodique, implacable d’une nouvelle
mécanique d’exclusion.

Annette Levy-Willard, *Libération*,
25 mars 1993

Susan Faludi décide de démonter toutes
les idées reçues sur ses congénères du
beau sexe. La prétendue prise de pouvoir
des femmes ne serait qu’un leurre. En

prônant par l’image, ces deux dernières
décennies, le retour de la femme-femme,
on a cherché à enterrer les acquis du fémi-
nisme des années soixante-dix.

Le Nouvel Observateur,
11 mars 1993

Marie-Claudette Kirpalani et Maya Goburdhun-Jani

Indiennes en mouvements

Préface de
France Bhattacharya
Essai, 360 p.

Interviewer les femmes qui ont réussi à s'imposer, des "énergies", dans ce pays où l'inégalité entre sexes est patente et profondément ancrée dans les mœurs, où Sita, le modèle mythique de l'épouse dévouée, est, comme le précise France Bhattacharya, la représentation la plus populaire de la femme indienne, peut sembler paradoxal. Mais il ne faut pas oublier, précisent les auteurs, qu'en Inde

une femme a été Premier ministre et que des femmes y occupent des postes de responsabilités. Le paradoxe en réalité apparaît comme constitutif du fonctionnement, réel ou symbolique, de la société indienne : le concept de "*shakti*" (énergie, force) pose les rapports des deux sexes en termes de complémentarité dynamique et permet de penser la femme en tant que force.

des femmes

Clarice Lispector
Corps séparés

Nouvelles, 160 p. traduit
du brésilien par
Teresa et Jacques Thiériot

Les histoires de Clarice sont toutes construites autour d'un moment où, soudain, quelque chose d'essentiel se révèle. Dans les nouvelles ici réunies, une petite fille a un affrontement décisif avec un adulte, voyant et forçant celui-ci à voir des choses qui les effraient tous les deux (*Les Malheurs de Sofia* et *Légion étrangère*); une ménagère regarde un œuf dans

sa cuisine et est éblouie de son invisibilité (*L'Œuf et la Poule*); une autre, voulant tuer des cancrelats, se met à les voir mourir et risque d'y voir sa propre mort (*La Cinquième Histoire*); deux adolescents pleins d'illusions voient soudain une maison en ruines qui leur révèle la castration et la séparation des sexes (*Le Message*); etc.

Leyla Perrone-Moisès, *La Quinzaine littéraire*,
1^{er} septembre 1993

Nelida Piñon
Le Temps des fruits

Nouvelles, 192 p., traduit
du brésilien par
Violante do Canto
et Yves Coleman

Peut-on parler de "personnages" à propos de ces êtres sans noms, qui évoluent à travers le recueil? "L'homme", "la femme", "le frère", "la mère": Nelida Piñon se dirige à pas sûrs vers une forme de narrativité à la limite de la parabole. Un ton à la fois pesant, lancinant et pudique nous mène aux confins d'un monde humain gouverné par la découverte, toujours violente, érotique

ou mortelle, du désir, "de la vérité". À travers ces textes qui fonctionnent comme une véritable archéologie de la chair et de l'inconscient, à travers ces meurtres, ces enterrements, ces déchirements qui gouvernent l'univers de ces nouvelles, c'est aussi "le sens de la gravité de la vie" que cherche à nous transmettre Nelida Piñon.

des femmes

Janine Alexandre-Debray
La Vénitienne des Médicis

Biographie, 288 p.

“Réparer une injustice historique en même temps que restituer son vrai visage à une femme énigmatique et bouleversante, tel est le propos de ce livre. Née à Venise en 1548, morte empoisonnée en Toscane en 1587, Bianca Capello paya cher sa vertu et sa grâce et surtout d’avoir pris pour époux Federico de Médicis, grand-duc de Toscane.

Avec cette biographie à la fois scrupuleuse et colorée, une légende indécise et brouillée retrouve sa place dans l’histoire de ces deux cités mythiques de la Renaissance italienne: Venise et Florence. Une place qui lui fut sciemment volée, escamotée par l’intrigue, la médianse et un dédain très méditerranéen pour les femmes hors du commun.

J. A.-D.

Mireille Calle-Gruber et Hélène Cixous
Photos de racines

Essai, 228 p.

De livre en livre, Hélène Cixous s’est construit tout un ensemble de registres et de clefs. Toute une gamme: à jouer, à monter et descendre. Gamme de possibles, gamme musicale. *Do ré mi fa*

sol la si. C’est une échelle de Jacob, échelle de cordes vocales, toujours plus haut reprise, qui porte à l’ascension du ciel.

M. C.-G.

Hélène Cixous
La Fiancée juive

Fiction, 208 p.

La Fiancée juive est, entre tous ses livres, celui qui le plus a “l’amour haletant” (*Beethoven à jamais*). Écrit d’un trait, d’une traite, sans chapitre, sans page blanche, sans reprendre son souffle, il traverse des thèmes récurrents – thèmes que la vitesse de l’emportement, à la lettre, et par l’effet des tropes, trans-figure.

Surgissent des visions incroyables, qui jamais ne s’hypostasient en “belles” images mais sont relancées sans répit, prises de vitesse par l’écriture qui prend les mots aux dents. (...)

La Fiancée juive est un chant d’amour. C’est le chant, par excellence. Le chant des chants.

Mireille Calle-Gruber, *Littérature*, octobre 1996

Hélène Cixous
L’Histoire
(qu’on ne connaît jamais)

Théâtre, 192 p.
 “Théâtre”

Brunhild
 Rien n’a jamais eu lieu en réalité. Il y eut un rêve.
 Le rêve a transpercé la vie
 Aujourd’hui je me retire de cette scène, avec ma blessure inconnue pour histoire. J’ai adoré, je ne sais pas qui j’ai adoré
 Nous adorons. Un dieu quelconque nous arrache
 Le cœur et le mange. Nous sommes la viande qui rêve.

Je me suis avancée dans la nuit des passions
 Et je n’ai pas trouvé la porte
 Le miroir qui me souriait s’est brisé. Je suis sans visage
 Non, je ne vous fais pas de confiance
 Je suis en train d’accepter. C’est tout.
 Mon retrait ne va pas interrompre la création.
 Tous nous disparaissions.

H. C.

**Collectif Colloque
Paris VIII-CIPH**

*Lectures de la
différence sexuelle*

Essai, 320 p.
Actes du colloque du centre
d'études féminines de
l'université de Paris VIII
Collège de philosophie,
octobre 1991

En octobre 1990, un colloque international a rassemblé des chercheuses et des chercheurs au Collège de philosophie, à l'initiative du Centre de recherches en études féminines de l'université de Paris VIII.

Depuis les champs de la philosophie, de la littérature et des arts, de la psychanalyse, de l'histoire, de la sociologie, du

droit et du politique, se sont élaborées des lectures de celle qu'on appelle "différence sexuelle".

On verra dans ce volume, comment, entre l'acte de lire et la différence sexuelle, se tissent des rapports, questions, liens nécessaires comme si l'un n'allait pas sans l'autre.

Anne Berger

Claude Delay

Passage des singes

Roman, 142 p.

La mort de son père déclenche pour Dora, l'entrée dans le cycle de la perte. Ses chiennes-loup, Dalida et Zelda, la précèdent sur le chemin inéluctable de l'adieu : chiennes-compagnes avec lesquelles elle partage toute son intimité. Elle va les perdre l'une après l'autre. Le temps bourreau décide seul pour chacun de nous.

Sous le récit affleure l'explosif, la révolte contre le renoncement et la séparation de nos amours animales.

Une œuvre forte et généreuse, dont l'auteur nous entretient davantage de ce que ses chiennes lui ont donné que de sa peine de les avoir perdues.

des femmes

Taslina Nasreen

*Femmes,
manifestez-vous !*

Essai, 108 p., traduit du bengali par
Shishir Bhattacharja
et Thérèse Réveillé
Prix Sakharov 1994

Si la situation des femmes n'est pas au centre de Lajja, elle l'est dans *Femmes, manifestez-vous !*, traduction d'un recueil de chroniques publiées par Taslima Nasreen dans les journaux bangladais et indiens. Articles toujours ancrés dans la réalité politique, sociale et culturelle de son pays, et toujours polémiques. (...)

À destination des lecteurs et lectrices des journaux, Taslima Nasreen, à travers choses vues, faits divers, dialogues, souvenirs d'enfance, dénonce sans relâche la société sexiste dans laquelle elle vit, la toute-puissance des hommes, l'humiliation des femmes, le rôle de la religion et des traditions dans cette humiliation.

**Antoine de Gaudemar, *Libération*,
1^{er} septembre 1994**

Antoinette Fouque
Women

*The Pioneer Front
 of Democracy*

Essai, anglais 154 p.,

Les textes publiés en anglais dans *Women, the pionner front of democracy* sont édités en français dans *Il y a deux sexes* (Gallimard, 1995).

“Permettez-moi, ensuite, d’exprimer quelques souhaits : plutôt que les mythologies de la Bible et de la Grèce qui falsifient l’origine en substituant à la gestation femelle des genèses fabuleuses et amatrides, plutôt que des démocraties unisexes et matricides, nous voulons un

processus de démocratisation qui reconnaisse l’irréductible différence des sexes, la dissymétrie et le privilège des femmes dans la procréation, qui fasse de la procréation un droit universel, qui rétablisse la réalité, la vérité de l’origine humaine, charnelle et sexuée, qui exprime sa gratitude envers les femmes pour leur apport unique à l’humanité dans sa généalogie, sa mémoire, sa transmission en progrès, sa capacité de penser.”

Antoinette Fouque

Clarice Lispector
*La Découverte
 du monde*

Chroniques, 624 p.,
 Traduit du brésilien par
 Teresa et Jacques Thiériot

De 1967 à 1973, Clarice Lispector a tenu une chronique régulière dans *O jornal do Brasil*, l’un des principaux quotidiens brésiliens. Pour donner son opinion sur la situation sociale du pays, clarifier un problème politique ou analyser les conséquences du miracle économique ? Non : les lecteurs découvraient sous sa plume des choses plus bizarres. (...)

Ces textes, réunis par les Éditions *Des Femmes* sous le titre *La Découverte du monde*, montrent suffisamment à quel

point Lispector est loin de l’image que l’on peut se faire de qui que ce soit. Elle mêle à ses interrogations des anecdotes personnelles, le récit de ses insomnies, ses conversations avec les chauffeurs de taxis cariocas, avec Tom Jobim, le créateur de la bossa-nova, elle parle de ses rêves et d’autres détails anodins qui donnent à ses chroniques un faux air de journal intime. Faux, car là non plus nous n’apprenons rien d’elle.

**Marc Weitzmann, *Les Inrockuptibles*,
 décembre 1995**

Leyla Zana
Écrits de prison

Préface de Claudia Roth
 Essai, 180 p., traduit du
 kurde et du turc par
 Kendal Nezan
 Prix Sakharov 1995

Des lettres d’une toute jeune femme de 34 ans qui veut faire savoir au monde la tragédie de son peuple, les centaines de villages brûlés, les forêts rasées, les millions de gens déplacés, les militants assassinés par les escadrons de la mort.

Leyla Zana, petite paysanne des montagnes du Kurdistan, est devenue l’amie de Danielle Mitterrand, de Ségolène Royal, d’Antoinette Fouque. Leyla et Mehdi Zana ont deux enfants. C’est pour eux, pour leurs racines que Leyla se bat depuis sa prison.

**Elle,
 5 février 1996**

Hanane Ashraoui

La Paix vue de l'intérieur

Palestine-Israël

Témoignage, 300 p.,
traduit de l'anglais par
Jean Pierre Richard
et Thérèse Réveillé
Prix Palestine-Mamhoud
Hamchari 1997
Prix de l'amitié franco-
arabe 1996

La Paix vue de l'intérieur, comme s'intitule ce témoignage, c'est bien sûr la chronique de ce qu'ont vécu les Palestiniens dits de l'intérieur, ceux des Territoires occupés par Israël depuis 1967, leurs souffrances, leur révolte, leurs illusions, leurs déceptions. C'est aussi l'histoire d'une femme, avec ses pensées, ses affects, ses liens familiaux et amicaux, en bref sa vie

privée et son intériorité. Féministe convaincue, Hanane Ashraoui refuse la langue de bois, rétablit le lien entre privé et public habituellement séparés dans ce monde périméditerranéen auquel elle appartient, sans jamais tomber cependant dans l'indiscrétion ni dans le commérage.

Sonia Dayan-Herzbrun,
La Quinzaine littéraire, 16-30 juin 1996

Hélène Cixous

Messie

Fiction, 180 p.

Dans ce roman où la vie est considérée comme un "discontinuum irrégulier", une histoire d'amour est en marche, à la fois millénaire et associée aux ressources du téléphone et de l'avion, entre la quintessence et le quotidien concret. Il y a une

héroïne, enseignante, un ange, une chatte nommée Théa, "déesse de l'infini", fil conducteur, présence animale aussi bien que philosophique. Le titre est à envisager au féminin.

Libération,
25 avril 1996

Lou Andreas-Salomé

La Maison

Fiction, 336 p., traduit de l'allemand par Nicole Casanova

Mais ce sont surtout les portraits de femmes qui frappent par leur justesse – fantasque Gitta, sa mère, lumineuse Anneliese, Renate l'émancipée, crucifiée par une passion destructrice. Superbement

écrit, foisonnant de questions essentielles sur la vie de couple, la liberté et la vocation créatrice, *La Maison* fait partie de ces livres que l'on n'arrive jamais à refermer.

S. Bo., *Télérama*,
27 août 1997

Hélène Cixous

OR

*les lettres
de mon père*

Fiction, 200 p.
Traduit en italien

Rien n'empêche la narratrice, rien ne lui interdit d'ouvrir les lettres, de les lire; mais elle craint de ne pas y retrouver son père et, davantage, de ne pas s'y retrouver. Alors, elle essaye de recoller les images jaunies, de saisir les sensations fuyantes

comme du mercure dont la conscience – là-bas, jadis, dans le pays d'enfance – a eu la perception sans en posséder la maîtrise; et qui, cependant, ont fondé l'être qu'elle allait devenir.

Hector Bianciotti, *Le Monde*,
6 juin 1997

Hidéko Fukumoto
*Femmes à l'aube
du Japon moderne*

Essai, 265 p.

Et les lecteurs du présent ouvrage seront d'accord : étonnantes pages d'histoire que celles qui nous révèlent les phases par lesquelles sera passé le statut de la femme japonaise – et cela, non à travers des textes de loi, mais grâce à une multitude de cas bien concrets, tous authentiques et racontés avec une vivacité qui les rend proches... (...)

On peut féliciter Hidéko Fukumoto du

parti qu'elle a adopté : celui qui consiste à nous transporter concrètement dans la vie de chacune de ces femmes si différentes, de nous confronter à leurs difficultés, aux mille épisodes d'existences souvent en contradiction avec leur temps, pour en arriver enfin à des résultats d'ensemble, et nous retrouver, avec elles toutes, proches du troisième millénaire...

Régine Pernoud

Maria Zambrano

Délire et Destin

*Les Vingt Ans d'une
Espagnole*

Essai, 324 p., traduit de l'espagnol par Nelly Lhermillier
"La philosophe"
Prix Cervantes pour l'ensemble de son œuvre

Écrite à La Havane au début des années cinquante, cette autobiographie à la troisième personne paraît en Espagne en 1989.

Maria Zambrano évoque les grands événements historiques qui marquèrent son destin et celui de tous les Espagnols de sa génération, explorant en elle, comme dans l'âme espagnole, leur résonance.

Confession intime d'une femme qui vit son époque et aspire à la dépasser; mémoire ancestrale d'un pays convulsé où couve une guerre civile; pensée qui évite et brise les étroits schémas intellectuels; méditation douloureuse sur une Espagne en butte aux pouvoirs absolus; témoignage d'une génération et réflexion autobiographique altérée par la conscience de l'exil.

des femmes

Hélène Cixous

Neutre

Fiction, 172 p.
Traduit en anglais
Première édition, Grasset,
1972

Neutre est ne-uter, sujet sans la limite d'un sexe ou l'autre, d'un genre ou l'autre, ni l'un ni l'autre, ni le ni l'un – ni l'autre, singulier pluriel, à la façon du phénix : c'est une phénixie. Théâtre de la double métaphore du phénix et de l'écriture, il brûle ses planches. Son histoire est celle

du phénix, sa parure celle, aux couleurs fabuleuses, de l'oiseau unique. Il prend feu de ses cendres. Au coucher du texte se lèvent tous les autres textes. Nid d'écritures, *Neutre* est un foyer de fictions. Cendres, il se disperse. Flamme, il se condense.

H. C.

Nancy Folbre

De la Différence des sexes en économie politique

Essai, 240 p., traduit de l'américain par
Édith Ochs
avec la collaboration
de Larry Cohen

L'auteur décrit les conflits entre intérêts de classe, de sexe et d'âge, dans le cadre d'une société patriarcale où les hommes ont traditionnellement pu tirer profit du travail des femmes et des enfants. Elle analyse, par exemple, l'évolution historique de la famille occidentale, en

montrant comment l'augmentation des coûts de l'éducation des enfants et la diminution du pouvoir des pères tendent à diminuer la natalité et incitent certains hommes à fuir ces charges nouvelles sans contrepartie, en abandonnant femmes et enfants, les livrant ainsi à la pauvreté.

Catherine Sofer, *Le Monde diplomatique*,
février 1998

Clarice Lispector

Un souffle de vie

Fiction, 224 p., traduit du brésilien par Teresa et Jacques Thiériot

Ainsi, avec *Un souffle de vie*, ouvrage posthume, s'achève la publication en français de l'œuvre de Clarice Lispector, l'un des grands écrivains brésiliens et le plus singulier : une sorte de Simone Weil qui aurait été tentée par la fiction. (...) Dans son ouvrage posthume, une tentative de fiction a été noyée par le voisinage

de la mort. Deux personnages qui sont à peine des personnages : l'Auteur, et cette créature à laquelle il a insufflé un peu de vie, Angela. Ils mènent le dialogue que Lispector poursuit avec elle-même – pareille à ces acteurs d'une très forte personnalité qui sont davantage eux-mêmes que le personnage de la pièce.

Hector Bianciotti, *Le Monde*,
17 avril 1998

Nelida Piñon

Fundador

Fiction, 382 p., traduit du brésilien par
Violante do Canto
et Yves Coleman

À la manière d'un puzzle, récits objectifs, flash-backs et monologues lyriques se succèdent et s'entrecroisent, et, lorsque le livre se referme, toutes les pièces viennent miraculeusement se mettre en place.

Ni polar ni roman initiatique, *Fundador* serait plutôt une légende médiévale dont les prolongements nous placent au cœur des problèmes très actuels de l'Amérique latine.

Violante do Canto

Hélène Cixous***Les Commencements***

Fiction, 240 p.
Première édition,
Grasset, 1970

Je commençai un livre avant le siège, afin d'avoir commencé avant le commencement et d'être en possession d'un angle de vue aussi large que possible à partir

du foyer de mes yeux, pour couvrir un champ presque universel. Ainsi m'assurai-je d'une prise sur le temps et sur l'espace.

H. C.

Hélène Cixous***Osnabrück***

Fiction, 240 p.

Avec ténacité, avec amour, et comme "hameçonnée" par un obscur remords, elle atteint les lointains si déconcertants de la mémoire, là où ce que l'on n'a jamais réussi à capter se tient en attente; là où l'imagination est une intruse qui nous égare et brouille les perspectives.

Il y a du désespoir dans ce très beau livre, que son auteur juge inaccompli, pas encore entamé... Et l'on songe à Flaubert, pour qui "les écumes du cœur ne se répandent pas sur le papier", où l'"on n'y verse que de l'encre".

Hector Bianciotti, *Le Monde*,
11 juin 1999

Hélène Cixous***Portrait du soleil***

Fiction, 192 p.
Première édition,
Denoël, 1973

C'était le 31 décembre 1899. Énévéré Freud soudain allongea une tape pour l'arrêter. Soufflée Dora comprit son intention et fila. Filée D comprit et souffla. Sifflée D fila F et foula. Si fila d foula f au bord du lac des montagnes les fleurs. Blanches.
Presque tous les vœux de Freud accompagnèrent Dora jusqu'à la porte du siècle

neuf. Si Dora avait su qu'elle était tout ce qu'elle était, elle ne serait pas revenue, si elle avait su qu'elle était tout ce qu'elle était elle serait revenue mais elle aurait su qu'elle était tout ce qu'elle n'était pas, et presque tous les vœux de Freud l'accompagnèrent dans son voyage vers sa comédie.

H. C.

Hélène Cixous***Le Troisième Corps***

Fiction, 208 p.
Première édition,
Grasset, 1970

Le temps est venu d'interroger : quels rapports y a-t-il entre mes langues ? entre toutes nos langues ? Tu m'as croisée. Nos langues se sont croisées. Nous connaissons les terreurs, les doutes, les trous noirs et les trous blancs, les présences éter-

nelles, les puissances primordiales, les premières eaux et les dernières. Au croisement de nos langues il nous est venu un troisième corps, là où il n'y a pas de loi.

H. C.

Hélène Cixous***Un vrai jardin***

Fiction, 40 p.
Première édition,
L'Herne, 1971

Je pénétrai sans méfiance, c'était un vrai jardin ; dès la grille on voyait que la terre existait. Puis la grille se ferma doucement et l'on était dans le jardin. Dehors et assez loin, les gens allaient à la guerre. Quelques bombes tombaient

et secouaient la toile de tente. Il y avait longtemps qu'on ne l'appelait plus le ciel parce que d'ici-bas on le voyait se déchirer et s'effranger au-dessus des murs. La terre sentait bon.

H. C.

Chantal Chawaf

La sanction

Fiction, 130 p.

(...) Un soir d'été, une toute jeune femme fragile, en état de choc après une violente dispute avec sa mère, hurle sa détresse sur les trottoirs, lançant violemment coups de pied et cailloux contre le bitume. Un, deux, trois voisins se plaignent. Arrive la police. Qui embarque la furie, plus furieuse que jamais. Dans le panier à salade, puis au commissariat, tout s'enclenche très mal. La machine policière et psychiatrique se met en marche, écrasant sur son passage (bonne) volonté, dignité et humanité. La fille à bout de nerfs crie et vocifère, la mère est injoignable : on appelle un généraliste qui donne l'ordre d'interner, internement confirmé sur place par le psychiatre de l'hôpital, puis par le préfet. Motif : désordre sur la voie publique. La sanction tombe : H.O., hospi-

talisation d'office. Sans autorisation ni concertation avec les parents, chambre d'isolation totale pendant une semaine et, pendant les trois suivantes, traitements neuroleptiques et antipsychotiques. Avant qu'une nouvelle vague d'internements ne libère la précédente, faute de places et de lits disponibles... Dans ce récit d'intérêt public, Chantal Chawaf dit tout, des magouilles des partis politiques qui affichent une volonté ferme de « s'opposer au laxisme du gauchisme » en périodes préélectorales et sévissent à la va-vite sur la voie publique, aux pratiques scandaleuses de l'hôpital, où les psys voient rarement leurs patients. « La Sanction », lisez-le, faites-le lire : en France, au XXI^e siècle, mieux vaut prévenir que guérir.

Isabelle Lortholary, *Elle*
28 juin 2004

Marie Darrieussecq

Claire dans la forêt

Fiction, 80 p.

Lu par l'auteur,
"La Bibliothèque des voix",
2004

(...) Si on ne croit pas en Dieu dans ce récit, on croit aux forces du sol et à celles du sol de la forêt. On croit à l'action secrète d'une eau disparue et malgré tout présente, l'eau d'un « *marécage dérobé il y a cent ans, bu par les arbres, mais qui habite encore la forêt. Il laisse stagner comme une odeur, un souvenir, mêlant au crépuscule des traces de soufre orange. Les pins (...) ont levé à bout de branches le marais vers le ciel; et c'est désormais à leur sommet, sous leur tête émergée, que flotte, par nappes, l'humidité propre aux sous-bois* ».

Sa crédulité permet à la narratrice d'attribuer une cause aux phénomènes singuliers auxquels elle est confrontée. C'est ici qu'agit l'adresse de Marie Darrieussecq. Car une interprétation de ces événements est dite, certes, mais le texte est assez équivoque pour laisser en même temps le champ libre à une autre

interprétation, celle du lecteur, autorisé à comprendre la crédulité de l'héroïne comme un signe de l'impuissance et du désarroi devant le bouleversement amoureux. Quelque chose en effet s'empare de cette femme en la propulsant vers la forêt. Est-ce l'appel de cette dernière? Ou bien celui de l'homme qui s'y trouve? Les deux possibilités se superposent et ne s'excluent pas nécessairement, la première pouvant se lire comme une métaphore de l'attraction amoureuse au centre de la seconde.

Plusieurs lectures sont donc possibles. L'ambiguïté qui en résulte rend plus envoûtante encore la force de l'attraction que décrit le texte. Et c'est l'une des qualités de celui-ci que de laisser durer ce flou jusqu'à la toute dernière phrase, qui livre au lecteur un élément définitif de réponse au mystère. Définitif, mais encore une fois allusif et voilé.

David Boher, *La forêt privée* - n°278,
juillet-août 2004

Xavière Gauthier

La féline

Fiction, 96 p.

« Alors, s'est produit un événement incroyable. Je pèse mes mots et je dis bien : incroyable. De mémoire d'Africain, on n'avait jamais vu ça. Une panthère est entrée dans le village. Une panthère noire. Une bête superbe, puissante, terrifiante. Tant sa démarche était souple et légère, nous ne l'avions pas entendue venir. Pas un craquement de branche sèche. Pas un son de pas. Pourtant, les indigènes ont l'ouïe bien exercée. Ils n'avaient rien entendu. Et elle était là, au milieu de nous. Sur la place du village.

(...) Je ne me mêlai à aucun groupe. Je ne parlai à personne, ni à Eva, ni à Mama Dou ni aux copains. J'allai m'asseoir seul, à l'ombre d'un jujubier. J'étais harassé. Secoué par tous les chocs de la journée. Et, surtout, me troublait le dernier.

Ce choc-là, moi seul l'avais reçu. Car, au moment où la panthère noire avait levé la tête vers moi – me regardant, j'en étais sûr, me regardant –, j'avais remarqué ses grands yeux verts, légèrement relevés en amande. Les mêmes que ceux de Sabrina. Exactement les mêmes !

L'espace d'un instant, la féline m'avait regardé avec les yeux de Sabrina... »

X.G.

Jeanne Hyvrard

Le fichu écarlate

Fiction

Deleuze a bien montré dans son essai sur Foucauld et en particulier dans le chapitre « Le visible et l'énonçable » combien la vérité, plus complexe qu'une simple affirmation de principes et d'évidences, se constitue de « couches sédimentaires » faites de mots et de voix mais pétries aussi de silence et d'imprononçable. C'est à certaines de ces voix que Jeanne Hyvrard donne voie. Et soudain

entre le droit (ce qui est présenté pour juste, vrai et bon) et la délinquance (ce qui est offert pour faux, mensonger, mauvais) il n'existe plus de ligne précise de démarcation. À ce titre, le mot « fichu » dans son ambiguïté à lui seul est le parangon de la problématique de ce conte. Il démontre et illustre combien toute vérité est une construction.

Jean-Paul Gavard-Perret, *Plum'Art*,

2 juin 2004

Irina Ionesco

L'œil de la poupée

Biographie, 204 p.

(...) Première image : un jour de Noël, à Paris, dans un hôtel du Quartier latin, Isa (c'est elle) est entourée de Manie, sa grand-mère. Dans la même scène, on aperçoit Margot, une très jeune femme aux yeux verts, en partance pour le lointain avec Jimmy Wong, l'homme aux yeux bridés. Les flashes se succèdent : apparaît Adolfo, joueur de violon enchanteur. Margot, la mère Adolfo, le père, mais pour l'heure Isa n'a « aucun sens des figures parentales ». On l'apprendra plus tard, ces deux-là forment avec Manie un trio étonnant, qui se déchire autour d'Isa. C'est Manie qui gagne. La voilà, avec sa petite-fille, en Roumanie, le pays d'origine. Les images affluent : l'hiver, la neige, la solitude, la lecture. D'autres encore : la guerre, la faim, la maladie et les livres, toujours les livres, dévorés « jusqu'à en

avoir des vertiges, des visions ». Les années passent. Les retrouvailles avec Margot et Adolfo, du côté de Joinville-le-Pont ou de la place de Clichy, à Paris, se font brèves, impossibles, sous l'œil de « Manie, vigie vipérine ».

L'effrayante vérité se dessine

Et tandis que les traits se précisent, que l'effrayante vérité se dessine, Isa se perd. Écuyère, dresseuse de serpents, danseuse acrobatique, partenaire de lanceur de couteaux : les numéros de cirque s'enchaînent, comme les amants, d'Alger à Alep. Puis c'est le retour à Paris. Isa a 25 ans et sa destinée devant elle : elle griffonne ses premiers croquis, prémices de sa deuxième vie, celle de photographe émérite. Le beau récit s'achève ; le lecteur se réveille. Troublé, transporté, grisé.

Marianne Payot, *L'Express*,
02/08 août 2004

Clarice Lispector

La vie intime de Laura

suivi de

Le mystère du lapin pensant

Contes pour enfants, 48 p.

Cette histoire n'est bonne que pour des enfants qui sympathisent avec des lapins. Elle a été écrite à la demande impérative de Paulo lorsqu'il était petit et n'avait pas encore découvert de plus fortes sympathies. Le mystère du lapin pensant est également un discret hommage que je rends aux deux lapins qui ont appartenu à Pedro et Paulo, mes deux fils. De drôles de lapins qui nous ont donné bien du tintouin mais aussi bien des bonheurs surprenants. Comme l'histoire a été écrite exclusivement pour un usage domestique, j'ai laissé tous les interlignes où je

plaçais des explications orales. je demande mille excuses aux pères et mères, oncles et tantes, grands-parents, pour la contribution forcée qu'ils devront apporter. Mais au moins, je peux garantir, par expérience personnelle, que la partie orale de cette histoire est la meilleure. Parler de lapin est excellent. D'ailleurs ce « mystère » est plus une conversation intime qu'une histoire. Elle est par conséquent bien plus longue que ne l'indique son nombre de pages. En réalité, elle finit seulement quand l'enfant découvre d'autres mystères.

C.L.

Michèle Ramond

Feu le feu

Fiction, 157 p.

(...) Le roman *stricto sensu* fait ici place au poème, qui, comme à travers une loupe gigantesque, détecte et met sous nos yeux un charroi souterrain où s'entremêlent inextricablement le biologique et le géologique pour la gestation d'une vie nouvelle : « Du cloaque, venue du foie et grand puits, sort à intervalles réguliers une urine presque solide. Le débit ne faiblit pas. Chargée de minerai rouge qui filtre à travers la gangue des viscères, l'urine s'enfonce dans la terre, favorisant l'excroissance des bulbes et ranimant de ses ferments, au fond des gisements funéraires, les rachis endormis. (...) Révulsés, comme si le sang affluait, retournant à ses lits anciens, les restes abandonnés se rapprochent, parviennent parfois à se relier, et de leurs ébats naît le sac vitellin où l'œuf se développera. »

Mort et résurrection donc, qui renoue avec les anciens mythes, ou colore nouvellement les vieux catéchismes : « Une chose était sûre, la mine ne disparaissait pas, elle se transsubstantiait en

corps et en sang de Jésus-le-fer. » De l'or des Scythes au violet du deuil, du vert de l'églogue virgilienne au jaune estival des jeux enfantins et au bleu indigo de la forge, c'est tout le spectre solaire qui rythme d'images jaillissantes la succession des chapitres, en longues phrases énumératives qui mêlent les vocables les plus inattendus et ont quelque chose de la cataracte hypnotique sur laquelle s'ouvrait, on s'en souvient, l'étonnant film de Werner Herzog que fut *Cœur de verre*.

Au-delà de toute apocalypse, « il y a être, il y a monde, il y a feu » ; tel est le credo final de Michèle Ramond, qu'elle exprimait déjà dans *Vous*, dialogue impossible et passionné du moi et de l'autre sous la figure de l'arbre (« Quelle plus belle représentation de vous que l'arbre seul au milieu du pré »), où elle évoquait « l'univers voué à mourir sans cesse pour ne pas mourir », comme une fascination récurrente, une réponse collective à l'angoisse qui taraude sourdement chacun.

Jacques Fressard, *La quinzaine littéraire*,
19/31 juillet 2004

Kateb Yacine

Parce que c'est une femme

suivi de

La kahima ou Dihya

Saout Ennissa,
La voix des femmes
Louise Michel et la
Nouvelle-Calédonie

Théâtre, 174 p.

(...) La première, *La Kahina ou Dihya*, (...) se situe dans le cadre de la lutte berbère contre les envahisseurs arabes. « Au VII^e siècle, dans le sillage laissé par les grands chefs berbères qui ont résisté aux Romains et au christianisme, la Kahina, de son vrai nom Dihya, est l'une des grandes figures de la résistance à la pénétration de la nouvelle religion islamique », note Zebeïda Chergui. La Kahina livre une guerre sans merci aux Arabes. Après quelques victoires, elle est tuée au champ de bataille. Kateb Yacine, qui avait pris ses distances par rapport aux religions – les « trois religions monothéistes font le malheur de l'humanité, ce sont des facteurs d'aliénation profonde » –, en fait une héroïne libre : « Elle n'est pas entrée dans l'histoire en tant que juive (...) mais en tant que nationaliste », affirmait-il.

Selon la lecture proposée par Zebeïda Chergui, « pour Kateb Yacine, la base de la nation n'est pas la religion mais le peuple, la terre qu'il cultive et la langue qu'il parle. Bien avant l'islam, c'est la berbérarité qui constitue la

nation algérienne aujourd'hui ». (...) Le théâtre lui semble le meilleur moyen de faire connaître leur histoire aux Algériens. « La connaissance de notre histoire est une urgence pour nous », affirme-t-il, rappelant que la colonisation, puis le nouveau régime, ont effacé les traces de la longue histoire du pays.

Kateb Yacine revendique un théâtre populaire, fondé sur des scènes d'action qui parlent au peuple, et un théâtre économique, nécessitant peu de décors, de costumes ou de comédiens. Il crée sa troupe en 1971, l'Action culturelle des travailleurs, et l'installe dans le quartier populaire de Bab El Oued, à Alger. Interdit d'antenne à la télévision algérienne, il promène ce théâtre missionnaire dans les écoles, les entreprises, les villages. Nourri de Baudelaire et de Lautréamont, l'auteur kabyle associe fulgurances poétiques et textes didactiques. En 2003, à l'occasion de l'Année de l'Algérie en France, son œuvre a été inscrite au programme de la Comédie-Française.

Catherine Bedarida
Le Monde, 2 juillet 2004

Notre politique éditoriale

Encore et toujours, il nous faut rompre le silence, lever le refoulement sur l'histoire, la pensée, les travaux, l'écriture des femmes, surmonter le *Backlash*, titre du livre de Susan Faludi, 1993, *des femmes*-Antoinette Fouque. Nous briserons le barrage de tous les machismes.

Catharine MacKinnon

« Au milieu des années 90, un éditeur français m'a déclaré que les Français ne s'intéressaient pas aux sujets que je traitais, en particulier les abus sexuels (...) Antoinette Fouque m'a donné une voix en français... » C. MCK., 2005

« Active dans le combat féministe dès les années 70, ses brillantes théories n'avaient jusqu'ici jamais été accessibles aux lecteurs français. C'est aujourd'hui chose faite, grâce aux Éditions *Des femmes*... » (*Technikart*, avril 2004).

« Les textes de l'avocate américaine théoricienne et militante féministe, sont disponibles pour la première fois en français. Son analyse en profondeur de l'inégalité de sexe et des violences sexuelles oblige à penser autrement. » (*Femina*, 9 mai 2004)

Marija Gimbutas

« La relation est directe entre le statut de la femme dans un pays et la manière dont les chercheurs y conçoivent leurs travaux sur ces questions. (...) Pourquoi l'œuvre si importante, quelles que soient les critiques qu'on peut lui faire, de Marija Gimbutas, la spécialiste universellement connue et citée de la Déesse-Mère (...) n'est-elle pas traduite en français ? » (David Haziot, nov. 2004).

« Enfin, Marija Gimbutas (1921-1994) est rendue accessible à un public français. Les Éditions *Des femmes*-Antoinette Fouque proposent *Le Langage de la Déesse*, où l'archéologue américaine, longtemps professeur à l'université de Californie, montre comment, dans l'Europe du néolithique, c'est à la Grande Déesse, symbole de vie et de sacré, que le vieux monde rendait un culte. » (*L'Histoire*, février 2006).

« Plus de dix ans après sa mort, le lecteur français peut enfin découvrir l'opus majeur d'une archéologue d'exception » (*Le Monde*, 3 mars 2006).

« La parution de cet ouvrage érudit, jusqu'alors ignoré du public français, est un événement éditorial qui mérite d'être souligné. (...) La préface éclairante de Jean Guilaine étouffe toute tentation polémique en admettant que certaines thèses avancées par l'archéologue doivent être nuancées, mais il rend aussi hommage au travail colossal de classification puis de formulation d'hypothèses, ainsi qu'au décloisonnement disciplinaire qui préside à l'ensemble... » (*Sitartmag.com*, 7 mars 2006)

Éditions *Des femmes*-Antoinette Fouque
6, rue de Mézières,
75006 Paris
Tél. : 01 42 22 60 74
Fax : 01 42 22 62 73
Site internet : www.desfemmes.fr

« *C'est pour chacune un lieu de travail et non de trimage
un lieu de vie et non de survie
un lieu de naissance quotidienne et non de reproduction... »*
Antoinette Fouque

Cet album a été réalisé
pour Marie-Claude Grumbach

sous la direction de Sylvina Boissonnas
avec Florence Prudhomme et Jacqueline Sag,

et avec Christine Villeneuve, Michelle Muller, Janine Manuceau, Laurence Zipstein,
Anne-Marie Berthon, Marie-Aude Cochez, Martine Dombrovsky, Simone Dubrocard,
Annie Durante, Frédérique Fèvre, Laurence Gauthé, Catherine Guyot, Michèle Idels,
Claude Jetter, Christine Lamy, Chantal Leduc, Marie-France Llauro, Anne Manuceau,
Marie-Christine Maurel, Élisabeth Nicoli, Michèle Orengo, Thérèse Réveillé, Marcia
Romano, Régine Sellier, Caroline Senné, Colette Thomas.

en partage avec les auteurs,
les traductrices et traducteurs des Éditions *Des femmes*
et les comédiennes et comédiens de « La Bibliothèque des voix »
avec toutes celles et ceux qui sont présent-e-s
aujourd'hui et depuis trente ans,
dans nos luttes et nos créations

Marielle Anselmo, Michèle Bastianelli, Christine Baron, Marie-Noëlle Blazy, Éliane
Bonnet, Françoise Borie, Martine Butel, Gabrielle Calderoni, Bernadette Capdevielle,
Irène Chalchitis, Annie Chalchitis, Françoise Chamontin, Josiane Chanel, Martine
Chêne, Sarah Communal, Raymonde Courrière, Lydie Damatte, Françoise Delfosse,
Maryse Ducasse, Sylvie Dupuys, Genofa Etchessareta, Élisabeth Fagois, Louise Faure,
Solange Ferré, Gisèle Feuerlicht, Anne Fontaine, Vincente Fouque, Sylviane
Franceschini, Gabrielle Freeze, Joëlle Garcia, Marie-Claude Geidel, Frédéric Graziani,
Jacquie Guichard, Joëlle Guimier, Suzanne Lassave, Christine Lamy, Sylvie Lebrun,
Marie-José Le Magourou, Geneviève Macquart-Moulin, Roselyne, Madec, Danielle

Maësto, Béatrice Marlhiac, Anne-Marie Marmier, Rosalie Martin, Cathy Meugniot, Anne Moritz, Jeanine Mugnier, Carole Orengo, Yvette Orengo, Mireille Paret, Marie-Chantal Pasquier, Maryvonne Paul, Michèle Petit, Jacqueline Picot, Anne-Marie Planeix, Sylvie Ponsard, Sylviane Rey, Patricia Rossi, Claude Rouyer, Murielle Rouyer, Jean-Pierre Sag, Fatima Salkazanova, Dominique Sauverie, Annie Schmitt, Éliane Siberchicot, Christine Stoffler, Audrez Trat, Corinne Tsevery, Pauline Vignoles, Macha Wanono, Françoise Wauters, Jeanine Wienc...

et avec celles qui ont participé, au cours de ces trente années,
aux éditions, aux librairies et à la galerie *des femmes*

Samirah Arbia, Madeleine Assas, Dominique Autrand, Michèle Barrière, Simone Bentolila, Brigitte Bourgès, Christine Cavarroc, Sophie Clavel, Raymonde Coudert, Marie Dedieu, Marie-Françoise Desmeuzes, Christine Dheilly, Isabelle Doutreluigne, Sylvie Durastanti, Brigitte Galtier, Arlette Gelbert, Hélène Giraud, Brigitte Lalvée, Agnès de Luna, Marie-Pierre Macia, Christiane Martin, Dominique Mattar, Jacqueline Mathieu, Marie-Christine Monziès, Claudine Mulard, Catherine Nardin, Marie-Christine Navarro, Anne Simon, Sylvie Taussig, Nathalie Teillard, Claude Vacheret, Françoise Vergès, Marie-Pierre Vinas...

et bien d'autres encore...

et Odile Banse, Françoise Nolibois, Florence Lissarrague,
Nadine Grégory, Patricia Danek, maquettistes
Monique Chabot, Céline Corniault, correctrices
Photographie de couverture : Bénédicte Petit

Pour leurs photos, nous remercions Sophie Bassouls, Carole Bellaïche, Dominique Issermann, Irmeli Jung, Dolorès Marat...

des femmes-Antoinette Fouque

6, rue de Mézières - 75006 Paris
01 42 22 60 74 - adfemmes@iway.fr

<http://www.desfemmes.fr>